Ouvrage collectif

Anthologie des Mille Poètes

Édition 2007

ANTHOLOGIE DES MILLE POETES – ÉDITION 2007

Couverture: Marlen Guérin
Corrections : Angélique Allain

Éditeur en chef : GUY BOULIANNE

POUR TOUTE COMMUNICATION :
Mille Poètes LLC
1901 60th Place E., Suite L9516
Bradenton, Florida 34203
USA

http://www.mille-poetes.com
info@mille-poetes.com

Anthologie des Mille Poètes

Édition 2007

Préface

Pour l'écrivain à orientation technique et thérapeutique que je suis, c'est un honneur, un plaisir et une merveilleuse surprise d'être sollicité pour préfacer une anthologie des Mille Poètes. Et l'indéfectible amitié que je ressens pour Guy Boulianne y trouve son compte.

Pourtant, au départ, rien ne m'y prédisposait en apparence. Certes, une carrière marginale de baryton-basse d'opéra et de comédien souvent sollicité pour des rôles en alexandrins ne pouvait qu'entretenir mon goût profond pour la rime et la métrique dont la musique intrinsèque est devenue un de mes rythmes fondamentaux.

Plus tard, ayant « raccroché » comme on dit, je me suis souvent régalé à réciter des vers de toutes sortes. Mon plaisir le plus subtil est de déclamer Brassens, que tant de gens cherchent à chanter sans jamais y parvenir vraiment, plagiant instinctivement la voix bourrue de ce gros nounours hypersensible sans s'apercevoir qu'en fait il avait une élocution très claire et une voix merveilleusement timbrée.

Je suis né, même pas bâtard,
Avec cinq siècles de retard.
Pardonnez-moi, prince, si je
Suis foutrement moyenâgeux.
Après une franche repue,
J'eusse aimé, toute honte bue,
Aller courir le cotillon
Sur les pas de François Villon...

Ironie poétique du sort ! C'est précisément le Moyen Âge qui a servi de cadre à mon premier contact avec les Mille Poètes, au coeur de la cité médiévale de Carcassonne. Là où, un peu contraint il faut le dire par ma compagne, j'ai osé surmonter ma timidité pour lire un magnifique poème « Vers à pied » de Krisfi – Christian Charles Fischer - nous incitant à bousculer la métrique et nous asseoir sur la rime, et eu le culot d'y rajouter, à la volée, à l'improvisade comme eût dit Cyrano, mes deux premiers vers :

L'illusion poétique, il vaut mieux qu'on la perde.
Poètes, ne cherchez plus une rime en - erde.

Comme vous pouvez le constater, c'était bien parti. Rassurez-vous, ce n'était pas une tentative sans lendemain et j'espère avoir fait beaucoup mieux depuis, en faisant miens les principes formulés dans les vers immortels d'Edmond Rostand :

N'écrire jamais rien qui que ce soit ne sortît,
Et, modeste, d'ailleurs, se dire : « Mon petit,
Sois satisfait des fruits, des fleurs, même des feuilles
Si c'est dans ton jardin à toi que tu les cueilles.

C'est ainsi que j'eus le bonheur, grâce aux chaleureux encouragements de mes amis poètes, de sauter le pas entre interprétation et création, déclamation et écriture, admiration des autres et sensation vertigineuse de ce qui fut, parfois, de l'inspiration.

L'inspiration !

C'est quelque chose d'étrange qui nous envahit sans crier gare. Comme un coup de vent lorsqu'on ouvre une porte.

Elle m'évoque la brusque réception de ce que la physique quantique nomme « champ du point zéro », lieu mathématique de toute l'Information de l'Univers.

Avant toute chose, il faut absolument établir la différence entre inspiration et intuition. Ces deux mots sont trop souvent confondus l'un avec l'autre dans le grand public pour que l'on s'y arrête.

Pour l'énergéticien que je suis, travaillant notamment sur ces structures que l'on appelle les chakras, la différence est très nette. Modélisés sur le symbole de l'Arbre des Séphiroth, les capacités mentales et intellectuelles de l'être humain tiennent à la triade supérieure formée par le septième et le sixième chakras, ce dernier étant dédoublé pour symboliser les capacités du cerveau gauche et du cerveau droit.

Le cerveau gauche est, par essence, rationnel, cartésien, logique. Il ne laisse strictement aucune place à la fantaisie. Son domaine de choix est d'ordre mathématique, et il est branché sur le réel, le palpable mesurable

solide. Il est donc le siège du raisonnement inductif. La métrique. La rime. Le répertoire du vocabulaire qui les autorise.

Si le cerveau droit obéit à une mathématique, c'est plutôt celle des nombres imaginaires qui créent un univers inverse, symétrique et complémentaire à celui que le cerveau gauche rend directement accessible à nos sens. C'est le cerveau « poète », celui qui nous transporte dans le monde du rêve fournisseur de fantasmatique, d'invention, de sujet. Mais il ne faut surtout pas croire qu'il soit un bon candidat à rendre compte de l'inspiration. Il nous paraît plus logique de l'attribuer au domaine intuitif. Ici, pas de raisonnement mais bien un flash, celui qui nous fait voir de manière quasi visuelle ce que sera le poème une fois achevé.

De l'alliance et de l'harmonie de ces deux cerveaux complémentaires procède l'intellect, le vrai, celui qui permet aux grands découvreurs d'« intuiter » puis d'induire le raisonnement qui matérialise les éléments de l'intuition conformes à la logique et qui filtre les mauvais au passage.

Mais que serait donc cette magnifique capacité de l'Esprit Humain sans le Surhumain que représente l'Inspiration ? Peu de chose, à vrai dire. Car l'Inspiration est transmise par le septième chakra, branché sur l'Univers, sur le Champ du Point Zéro, immense océan d'ondes porteuses de toute l'information de tout ce qui nous dépasse.

Cette capacité de se brancher sur cet infini porte très bien son nom, car c'est par le septième chakra que nous « respirons », « inhalons » toute cette information qui, d'une part, physiquement et psychiquement nous met en syntonie avec tout ce qui nous entoure, et qui de surcroît nous permet de nous brancher quelque part, sur quelque chose, sur ce je-ne-sais-quoi qui fait les illuminés, les poètes, Mozart, vous tous que j'ai lus avec bonheur et qui m'avez inspiré ces mots. Ce nous-ne-savons-quoi qui peut, pour un très bref instant d'éternité, transcender un homme.

MICHEL LARROCHE



Jacques Abeasis

Jacques Abeasis est né à Toulouse, France, en 1967. Il a fait des études scientifiques, puis en psychologie. En 1994, il commence à écrire, peindre, et dessiner régulièrement. Et à 33 ans, à faire de la poésie. Et à 39 ans de la musique, aussi. Il a publié un premier recueil de nouvelles en 2006, « Anthologie de Steam-Punk », aux éditions Publibook et un livre de poésies, « A la fenêtre du désir », en août 2007, aux éditions Mille Poètes.

Par le biais d'une rime galopante, Jacques Abéasis nous invite avec fougue à entrer dans son monde intérieur.

« A la fenêtre du désir » se compose de deux parties distinctes correspondant en réalité à deux périodes importantes de la vie de l'écrivain. Le premier livre, rédigé entre 2001 et 2004, est issu de la période sombre où pessimisme et idées noires trouvent un terrain d'expression, voire de dépassement. Le deuxième livre, rédigé entre 2004 et 2006 illustre un optimisme restauré, voire une renaissance.

De texte en texte demeure une poésie résolument contemporaine, la plupart du temps engagée. La rime est acide, lyrique, tantôt drôle tantôt effrayante. N'hésitant pas à dénoncer les injustices, la course folle de nos temps modernes vers un but incertain, Jacques Abéasis démontre que le salut est parfois dans la seule dérision. Les jeux de mots s'affichent sans ménagement, laissant filtrer des doubles sens, des invitations à poursuivre la quête immuable de l'existence : *« bonheur on t'aura »* même si « *comme toujours cette vie n'est qu'un passage »*.

Le Poète

Quelle étrange chose
Que d'être poète
En tout état de cause
Crème que l'on fouette.

Toutes ces lignes
Ecrites et oubliées
Ces paroles indignes
Qui se sont envolées.

Des sensations impalpables
Pourtant dures comme des tables
Au festin des invités
Comment les payer.

Alors des musiciens
Poussent des cris de chiens
Car du passé
Il ne reste rien.

Du lot, chacun le sien
Une pièce d'un air troublé
L'esprit s'envoie en l'air
Tandis que la langue joue.

De quoi s'en faire
Pour un être cher
Les mots s'enfoncent dans la chair
Le prisonnier est mis en joue.

Chose étrange
Sandwich en tranches
Pour se lever
Et se nourrir.

Pour rêver
Et mourir
Forteresse ébranlée
D'une magie oubliée.

Pourtant, c'est aussi égoïste
Que cataclysme
Rimes et rythmique
Sans penser aux nouvelles tristes.

Pourtant, c'est dur
De voir ce pur
Héros galérer
Pour entrer.

Je ne sais combien de fois
J'ai fais le même choix
D'écrire ou de dessiner
Pour ne pas rester.

Béat
Idiot
Sot
Et las !

Pourtant l'âge augmente
A vitesse lente
Tout ce temps perdu
Qu'on n'a jamais revu.

C'est pour cela
Que ces mots légers
Qui vont couci-couça
Permette d'améliorer.

L'ordinaire
Sur Terre
Se taire
Et refaire.

Quel Logement !

Logement
Poil aux dents
Logement
Je te le rends.

On imagine un palais
Aux senteurs boisées
Un home confortable
Et du sirop d'érable.

Non pas jetés à la rue
Comme des malpropres
Tombés des nues
Et mis à l'ombre.

Alors, on se rappelle la maison
Il y a si longtemps déjà
A la belle saison
A dormir sur un simple matelas.

Un autre pavillon
Pas trop étroit
Au coin d'un bois
Et des grillons.

Logement en dur
Pour des êtres impurs
Parois défectueuses
De cette mère heureuse.

Coût de réparations
Du bâtiment
A là nation
… Comment ?

Pourtant, il faut se loger
Et être affamé
Placer ses meubles
Sur la terre meuble.

La vie, la faim et le logement
Artifices élégants
D'une âme qui ne trouve parti
Qu'entre amis.

Travail, santé et errements
Pourquoi un logement
Une case à payer
Une feuille de loyer.

L'argent, il faut circuler
Logement pour se cacher
Dans le frais et le moite
Poster dans une boite.

HLM
Qu'elle aime
Un thème
Qui se sème.

Un appartement
Carrément
Avec eau chaude
Et robes.

On voudrait quinze pièces
On n'en a que deux
J'habite avec mes fesses
Et quelques bœufs.

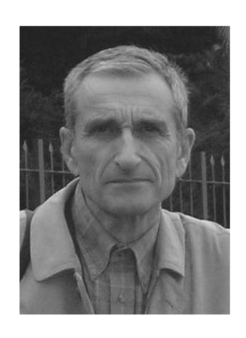
Bâtir
Mûrir
Construire
C'est finir.

Et Que Vive

Et vive le Cosmos
Les belles poudres d'os
De la cave au grenier
Là-bas dans un verger
Moi, complètement niais
Et un peu à manger

En passant
Par le Jardin d'Hiver
Je me suis vu tout vert
C'est lassant !

A l'autre bout du monde
Cependant court la sonde
Qui rie, en suivant l'onde
D'un verre à dent qui gronde.



Alain Gurly

Alain Gurly est né le 11 avril 1942 à Sainte Cécile d'Andorge en France. Lycéen au Lycée A. Daudet d'Alès de la 6° à la Terminale, il obtient son Bac en philosophie, sa licence d'histoire-géographie et un diplôme d'Etudes Supérieures en géomorphologie structurale. Il enseigne l'histoire géographie de 1968 à 1974 au Lycée de Nîmes et est professeur documentaliste de 1974 à 2002, dont vingt ans au Collège de La Grand Combe. Actuellement retraité, il habite dans les Cévennes dans sa maison natale.

Alain Gurly a écrit et publié des histoires et des chroniques cévenoles : « Adieu ma Cévenne » en 1992 (Lacour) - réédition 2006 chez Ecrits d'Oc, « Les Contes d'un Duganel » en 1994 (Impr. Marès - Alès) - réédition 2006 chez Ecrits d'Oc sous le titre « Contes Cévenols », « Les Carnets du Réboussié » en 2001 (Impr. Jouve - Paris), « Les Contes du Piquetache » en 2003 (Impr. Jouve - Paris) - réédition 2006 chez Ecrits d'Oc, sous le titre « Vieilles Histoires Cévenoles », « Histoire de La Grand Combe » en 2006 (éditions Ecrits d'Oc).

Alain Gurly a aussi écrit et publié des nouvelles de science-fiction : « Quatre contes pour notre temps » (Mille Poètes - 2006), « Bh'ang et autres Contes pour notre Temps » (Mille Poètes - 2007) ainsi que des ouvrages poétiques : « Le Temps et les Jours en Cévennes » (autoédition 2005), « Le Temps Immobile », « Les Dégoûts », « Les Hivernales » (éd. Le Manuscrit - 2007)

Il a reçu le Grand Prix de Poésie des Jeux Floraux d'Orange le 16 octobre 2005, des mains de M. François Cheng, de l'Académie Française.

Derrière la grange

Laure n'aimait pas le soir.
Elle trouvait toujours que les soirées étaient trop longues. Ses parents avaient interdit l'usage de la télé une fois pour toutes.
"Papa ne tolère pas la télé et Maman préfère lire...!"
Ils étaient installés tous les deux sous la tonnelle du jardin, comme tous les soirs d'été. Laure les regarda un moment.
"Bon, se disait la petite, Maman a pris son gros bouquin idiot...!".
Idiot, parce que Laure en avait lu quelques pages, en cachette évidemment, car Maman disait que c'était un livre "pour grandes personnes et pas pour une gamine de dix ans". Mais Laure avait modérément apprécié cette fumeuse histoire sentimentale… idiote, quoi...!
"Et Papa est plongé dans son journal financier... Ils ne vont pas desserrer les dents de toute la soirée... Pouffff ! C'est barbant !"
Laure rêva un moment. Il ne fallait pas rester là sinon ils allaient lui trouver un devoir quelconque à faire d'urgence, vacances ou pas ! La nuit commençait à tomber, et le ciel s'illuminait de myriades d'étoiles.
"Où est passée Catou ?" demanda la fillette à haute voix. Sa mère marmonna un vague "Je ne sais pas".
La chatte noire avait mis au monde l'avant veille une portée de quatre chatons dans un panier d'osier garni de toile de jute qui lui servait de couchage au fond de la grange derrière la maison.
Laure se leva sans bruit et s'éclipsa discrètement sans que ses parents ne tournent seulement la tête.
Le pré était encore vert. Ce n'était que de l'herbe sauvage, mais quelques graines de gazon dispersées par le vent étaient venues agrémenter de délicates brindilles l'herbage naturel de la petite prairie. Déjà les sapins qui couronnaient le sommet arrondi de la colline n'étaient plus que des silhouettes d'ombres découpées sur le ciel. La petite regarda un moment danser les moucherons dans la clarté tiède, tandis que la nuit descendait rapidement sur le vallon.

Catou était bien allée rejoindre sa progéniture qui grouillait et s'agitait sans façon contre ses tétines… C'était l'heure du repas, visiblement, et les chatons se bousculaient à qui mieux mieux…
Laure caressa la chatte qui se mit à ronronner paisiblement tandis que les chatons, dérangés, se mettaient à piailler en chœur.

Laure resta là, à rêvasser un bon moment jusqu'à ce que la nuit fût tombée. Comme la chatte ne se décidait pas à partir, ce fut elle qui sortit pour regarder le ciel. Il faisait une nuit splendide.
Du côté de la tonnelle venait une lueur. « Papa et maman ont du allumer la lampe pour lire… ! Ils vont se faire dévorer par les moustiques !! ». Laure avait ces insectes en horreur. Rien que d'y penser, la peau lui démangeait.
Dans le ciel, la lune se levait, pleine lune, énorme et ronde, au dessus de la petite colline.
Laure alla s'asseoir dans l'herbe et se mit à regarder monter la lune dans le ciel étoilé. Elle se mit à chantonner entre ses dents, pour elle-même, une nouvelle version de « Au clair de la lune » qu'elle venait de mettre au point instantanément :

Au clair de la lune
Un point sur un i
Ce soir à la brune
Y'a un vers qui luit…

Elle était bien et c'était beau, ce ciel, ce calme, cette paix qui venaient dans les ombres de la nuit.

Il lui sembla tout à coup que quelque chose n'allait plus très bien. Il se produisait quelque chose de bizarre et d'inhabituel. Laure émergea subitement de sa quiétude, et regarda mieux, avec attention…
Là haut, dans le ciel, la lune se divisait en deux…
« Oh ! Ça c'est drôle ! » Se dit Laure en braquant des yeux écarquillés vers le ciel.
En effet, une deuxième petite lune se détachait de la grosse et se mettait à papillonner autour…
« Ah ! Ça … ! se disait Laure, voilà que la lune va peut être avoir une portée de petites lunes, comme ma Catou a eu ses petits chats… Oh ! Que c'est intéressant ! » Se disait la petite, les yeux levés vers le ciel...
« Mais non ! Mais non ! Voyons… Il n'y a toujours qu'une seule petite lune qui se promène toujours en zigzagant autour de la grosse… Mais elle s'en moque, la grosse lune, elle continue à monter, elle laisse la petite se débrouiller toute seule ! Oh ! Que c'est intéressant, Maman ne m'avait jamais dit que la lune avait des enfants, comme c'est drôle, ça, alors !! »
« Tiens ! Voilà maintenant qu'elle s'en va toute seule la petite ! Elle quitte sa maman, elle s'en va et l'autre continue à monter… La petite

descend… Ah ! Oui, on dirait bien qu'elle descend… Mais oui, ça y est, elle descend !! » Se disait la fillette, stupéfaite.
De fait, une espèce de halo lumineux descendait rapidement, en effleurant la cime des grands pins, effectuait une sorte de double crochet à l'orée du bois et venait vers elle à la vitesse d'un bolide !
D'un seul coup, une sorte de grosse citrouille blanche fut devant elle et se posa doucement dans le pré. Laure s'accroupit dans l'herbe, puis s'allongea sur le ventre pour mieux voir… La fillette ne ressentait aucune crainte, mais seulement une immense curiosité.

Le globe lumineux ressemblait fort à la citrouille de Cendrillon On voyait des tranches partager la sphère en zones verticales régulières, d'où émanait une douce lumière légèrement bleutée… Laure se demandait si, par hasard, elle n'allait pas se transformer en carrosse comme dans l'histoire de Cendrillon. Mais elle ne voyait pas de fée dans les parages. « Ça manque de fée dans cette affaire ! » se disait la petite très excitée. Mais peut être que la fée allait sortir de la citrouille ? De plus en plus intéressée, la fillette se tassa contre le sol, en laissant juste dépasser ses yeux des touffes d'herbes….
Et, comme par miracle, une petite craquelure verticale se produisit à la surface de cette carapace. Une fissure qui ne tarda pas à s'agrandir comme une petite porte à glissière, mais, à la profonde stupeur de la fillette, ce ne fut pas une fée qui sortit de la citrouille !
Deux gros vers luisants sortirent de la sphère et descendirent tranquillement sur le pré…
Laure n'osait plus bouger de peur de les effrayer. Ils étaient à trois mètres d'elle, tout au plus. « Si je bouge un cil, se disait la gamine, je vais leur faire une peur bleue et ils vont s'envoler à tire d'aile.. ! »
A tire d'aile, c'était bien le mot, parce que ces espèces de gigantesques vers luisants avaient chacun deux paires d'ailettes mordorées sur le dos !! Elles palpitaient doucement au souffle du vent du soir. Mon Dieu, qu'ils étaient donc gros, ces gros vers luisants !! Pour ça, oui, alors !! Au moins vingt centimètres de haut et autant de large, avec les ailes, naturellement ! Et bien dodus, boudinés, annelés de magnifiques lueurs orangées, jaunes et pâles, délicates comme les couleurs de l'arc-en-ciel…
Laure était fascinée.
Elle remarqua aussi que l'un d'entre eux portait une espèce de couvre chef foncé entre les deux antennes qui surmontaient la tête, et une sorte de plastron brun sur la face avant de ses anneaux… Ses ailes étaient plus épaisses et moins gracieuses que celles qui paraient l'autre petite créature. Ses pattes étaient plus trapues. L'autre au contraire paraissait plus gracile,

plus délicate, plus menue, ses antennes, ses élytres étaient plus fines. Des anneaux de son corselet descendaient de fines soieries comme des toiles d'araignées douces et lumineuses…
« Pas de doute, se disait la fillette, c'est monsieur et madame qui sont en promenade… ! »

Comme pour lui donner raison, les deux créatures se tenaient gracieusement par les pattes de devant, et tout à coup tournèrent vers elle des yeux extraordinairement expressifs et chatoyants.
« Elles m'ont vu ! Ne bougeons plus ! » Se dit la fillette.
Toute en continuant à la regarder, les deux petites créatures se mirent à danser gracieusement et Laure entendit subitement dans sa tête une musique délicieuse, pétillante, éthérée comme les gazouillis des oiselets, le murmure des sources dans les mousses et les sous bois, quand l'Avril reverdit les feuilles.
Les deux petites créatures dansaient lentement au son de cette douce musique, en se faisant de drôles de petites révérences, que Laure trouva du goût le plus exquis… Involontairement, elle se mit aussi à fredonner au rythme des arpèges qui emplissaient ses oreilles et son esprit. Les créatures se rapprochaient doucement tout en tournant et en dansant jusqu'à quelques centimètres de la tête de la fillette…
Mais Laure chantait toujours et elle ne les voyait même plus. Elle avait fermé les yeux et son esprit de remplissait de multitudes de lumières, de myriades de comètes qui étincelaient dans des espaces infinis, se peuplait du chant des astres et des sphères lointaines, qui sont comme le ressac de la mer sur les rivages des étoiles, s'embrumait au long des sentes de la Voie Lactée et côtoyait les lisières de l'infini du Temps…
Elle ressentait, d'abord sourdement, puis avec de plus en plus de virulence, l'invite, l'appel de ces musiques et de ces espaces, et l'immense tendresse de ces infinis inconnus venus pour elle de cet énorme ciel d'été… L'appel se faisait pressant…
« Oh ! Oui. Ce serait si bien, ce serait si beau…je partirais bien…. Mais je ne peux pas, vous comprenez, je ne peux pas… Je ne veux pas laisser comme ça tout en plan, maman, papa, ma famille, mes copains…
Oui, j'aimerais bien vous suivre, vous êtes gentils de m'inviter… Mais je ne peux pas, non, je ne peux pas… ! »
Petit à petit la musique diminuait dans sa tête. Les créatures avaient cessé de danser. Elles la regardaient de tout près avec ces yeux étranges, où d'innombrables facettes reflétaient la lune, les étoiles… et tout l'amour de l'Univers. Une douce lumière bleutée éclairait les herbes folles, et la

fillette, émanait des petites créatures, de leur étrange citrouille volante, et de la lune énorme qui s'était posée sur le vallon.
« Je ne peux pas, pardonnez moi… », Murmura encore la fillette.
Les deux lucioles géantes se courbèrent jusqu'à terre devant Laure, tandis que quelques notes d'une musique triste et douce envahissaient l'âme de la petite fille.
Lentement, avec élégance et distinction, les deux petites créatures regagnèrent leur globe lumineux en faisant vibrer leurs ailes mordorées. Leur halo lumineux se fondit dans la lumière de la sphère, et la porte se referma lentement.
Doucement la sphère se mit à trembloter, puis elle s'éleva doucement au dessus du pré avant de jaillir verticalement vers la pleine lune…
« Elle va rejoindre sa mère ! » ne put s'empêcher de penser Laure.
Le globe volant parut se diluer dans la grande lumière lunaire, et Laure ne vit plus rien.

(Extrait de Bh'ang et autres Contes pour notre Temps)



Thierry Rollet

Né à Remiremont (Vosges) en 1960, Thierry Rollet se consacre à la littérature depuis l'âge de 15 ans. Sociétaire des Gens de Lettres de France, il a publié son 1er ouvrage à 21 ans, en est actuellement à son 13ème ouvrage publié. D'abord enseignant, il a fondé en 1999 l'entreprise Scribo qui s'occupe de diffusion de livres, de conseils littéraires aux auteurs désireux d'être publiés, d'édition avec sa filiale : les éditions du Masque d'Or, de formation en français/anglais et d'un atelier d'écriture. Thierry Rollet a publié des romans, des recueils de nouvelles, des récits historiques, ainsi que de nombreuses nouvelles en revues et sur Internet.

OUVRAGES PUBLIES :

1. 1981 : Kraken ou les Fils de l'Océan, roman pour la jeunesse, EPI SA. Editeurs, collection « le Nouveau Signe de Piste », Prix des Moins de 25 ans 1981. (épuisé)
2. 1983 : Au plaisir des rimes, recueil de poèmes, ouvrage autoédité, vendu au profit du « Noël des Autres », œuvre de soutien à l'enfance malheureuse. (épuisé)
3. 1989 : Émois indicibles suivis de Pensées épurées, recueil de poèmes, éditions de l'Encrier (épuisé)
4. 1992 : l'Or du Vénitien, roman historique, ACM Editions.
5. 1998 : Jean-Roch Coignet, capitaine de Napoléon 1er, récit historique, éditions SOL'AIR – réédité en 1999.
6. 1999 : le Masque bleu et autres nouvelles dans la Venise du 16ème siècle, recueil de nouvelles historiques, Éditions du Petit Véhicule.
7. 2000 : Scribodoc, ouvrage technique littéraire (Éditions du Masque d'Or)
8. 2001 : l'Impasse glacée, roman (Éditions du Masque d'Or)
9. 2002 : Vosgeaisons, recueil de contes vosgiens (Éditions du Masque d'Or).
10. 2003 : la Vie médiane in Funambule et autres nouvelles, recueil collectif (La Plume éditions)
11. 2003 : Léo Ferré – Artiste de vie, biographie (Éditions du Masque d'Or)
12. 2004 : le Fauve du Grand Cirque, roman (Éditions du Masque d'Or)
13. 2006 : Chants des Eaux et des Voiles, poèmes (Éditions Mille Poètes)
14. 2006 : la Voix de Kharah Khan, roman (Éditions Publibook)
15. 2006 : les Faux Amis des écrits vains, essai (Éditions Mille Poètes)
16. 2007 : Contes et légendes des Vosges, nouvelles (Éditions Publibook)
17. 2007 : Le Seigneur des deux mers, roman (Éditions Mille Poètes)

SOUVENIRS DES OASIS

I - L'ENVOL DES NUITS

D'Azur enténébré d'où s'élève sa gloire,
Phœbé pour l'œil humain n'a plus qu'un doux secret:
Son vieil or affadi par tout l'hiver prépare
Dans la nuit avancée son éternel attrait.

Mystère fulgurant sur l'océan des âges,
Esprit fuligineux qui nous semble égaré,
Est-ce toi qui séduis ces millions de visages
Serrés peureusement autour de l'Astarté ?

Toujours un œil s'élève au seuil de l'ombre douce,
Toujours espère une âme en ce grand frisson noir;
Quand la nuit des blondeurs vers le repos les pousse,
L'esprit dans la vision s'entremêle au vouloir:

On veut de la tiédeur surprendre l'origine;
Diane au bain d'Actéon n'eut pas plus beau clin d'œil !
On cherche le pourquoi du blanc de l'aubépine...
La nuit de juin, Nature, a révélé ton seuil.

Plus clair est ton dessin, ton énigme plus proche,
Que s'exclame ma joie jusques à l'Empyrée,
Jusqu'à ce firmament où mon étoile est née,
Comme intruse, éphémère et fière à qui l'approche...

II

Les vacances que mon cœur regrette
Ce sont des bois ce sont des fêtes
Qu'on n'a pu me faire détester

Pas plus de chemins que de roses
Mais plutôt des métamorphoses
En la nature recréée

Chênes fougères sapins manèges
Noëls Quinze-Aoûts, sèves, arpèges
Issus d'un espace exacerbé

Il n'y a qu'aux boîtes d'images
Que tous les soleils de mon âge
Disputaient leur part d'amitié

Je les goûtais frileuses tendres
Ces vacances savaient m'attendre
Et me porter dans leurs oublis

J'ai connu faim de solitude
Attirance aux ombres prélude
Au refus des plaisirs nantis

Il m'en est resté défiance
Qui pour un seul rire s'offense
Pour tant de regards se perd

Aurais-je voulu me repaître
Des soucis qui se font nos maîtres
Piège-passion douleur et chair ?

Non Il n'est rien que de brume
Parmi ses parfums qui se hument
Au milieu des espaces sans heurts

Alors j'ai préféré l'absence
Et sa cousine la souffrance
Paire-perdue protège-cœur.

III

Il n'est pas un soleil qui viole ta couche de liberté
Jeunesse
Et ton autel s'alourdit des offrandes sacrées des passants
Que nous sommes dans ta saison

Il n'est pas une ardeur qui t'ignore et puisse effranger ton image
Enfance
Et de mes jeux de bois et de lumière toujours revivifiée
Tu m'accompagnes de tes conseils

Vraiment je ne serai jamais autre qu'un passant épris de tes senteurs
Autrefois
Âge éperdu que la magie d'une simple et curieuse musique de fond
Révèle intact à ma souvenance recluse

Je n'avais qu'un joli paradis, écho d'un ciel paré d'attirances
Appels
Qui musardaient dans le rêve de mes désirs aux multiples présences
Et que deux mots suffisent à présenter :

Errance et Fidélité.

IV

Mon âme est un sapin que l'espace balance
Ô Vent d'incertitude extirpé de l'enfant
Où peux-tu où veux-tu découvrir ton absence
Ailleurs qu'au fond du nombre et des éons errants ?

Sapin je suis arbre d'hiver au tronc blessé
Conifère endurci sous des âges d'aiguilles
Couronne molestée par des haltes blanchies
Par des souffles grinçants tant de fois éprouvé

C'est pourquoi ma racine est à jamais enfouie
Où la graine égarée a fait l'inhumation
Dans une terre instable une plaine appauvrie
Où balance mon âme arbre de déraison.

Poèmes extraits de *Chants des Eaux et des Voiles*, édition Mille Poètes, 2006

QU'EST-CE QU'UN ÉCRIT VAIN ?

Au sein de la foule des gens qui ont, de temps en temps ou professionnellement, profité de l'invention de l'écriture, un grand nombre d'entre eux n'a jamais écrit que vainement. On peut, sans exagération, parler ici de majorité.

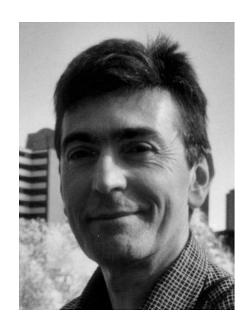
Non publiées ou impubliables, leurs productions écrites ne sont sorties du tiroir que pour y rentrer cornées et défraîchies, quand elles ne passaient pas tout simplement à la poubelle. J'entends : la poubelle universelle, que l'on nomme également l'oubli. En effet, je ne crains pas d'affirmer que jamais aucun Écrit Vain n'a été jeté aux ordures au sens propre et banal du terme. J'expliquerai plus loin la raison de cette étrange décision et le drame qu'engendre ce sort particulier. Que l'on sache seulement ici que ces travaux écrits n'ont pas trouvé preneur parmi les éditeurs parce leur vanité leur a sauté aux yeux – à ceux des vrais éditeurs, ceux qui défendent la culture contre les Écrits Vains.

Non publiés ou impubliables, ces travaux et leurs producteurs – car les uns et les autres peuvent être taxés d'Écrits Vains – persistent, pour les premiers, dans la médiocrité et, pour les seconds, à demeurer hors de leurs gonds, soit qu'ils se trouvent en cours de rédaction, soit qu'ils tentent d'exploiter leurs productions. Lors de chacune de ces activités, lesdits exploitants potentiels œuvrent toujours avec une maladresse évidente et un discernement inexistant. Cette catégorie très particulière d'auteurs ferme les yeux devant ses pages d'Écrits Vains et ne les rouvre que pour les voir scintiller. Jamais ils n'admettraient que ce scintillement n'est qu'un mirage qu'ils sont les seuls à découvrir.

C'est pourquoi ils cultivent, pour eux-mêmes et leurs travaux, une foi aveugle, sourde mais jamais muette, bien qu'elle ne s'exprime que dans un seul sens : celui de la louange aussi outrancière que personnalisée, qui se mue en indignation dès que l'on cherche, même courtoisement, à la contredire. En résumé, on peut retenir les 5 points suivants :

1) l'Écrit Vain est une forme de vie complexe, en ce sens qu'elle se confond fréquemment avec son créateur ;
2) on peut dire alors que l'Écrit, c'est-à-dire le texte ou soi-disant tel, se confond avec le Vain, c'est-à-dire l'humain qui l'a pondu ;
3) ce dernier, semblable à une poule aux œufs d'or, ne cesse de s'éblouir volontairement en contemplant sa création. Pas question d'en dire du mal, encore moins d'y toucher pour le transformer : ce serait un véritable viol ;
4) l'Écrit Vain est unique et indivisible : ses deux composantes ne forment qu'un seul corps, du fait qu'un Vain ne peut produire qu'un Écrit qui lui ressemble trait pour trait ;
5) la production reste médiocre parce qu'elle est le fruit d'un être médiocre, pour lequel lutter contre son Écrit serait Vain.

Extrait des *Faux Amis des Ecrits Vains* (édition Mille Poètes, 2007)



Patrick Simon

Né le 5 mars 1953, Patrick Simon est avant tout un humaniste qui revendique la tolérance et l'ouverture sur l'autre comme projet de vie. L'écriture ainsi utilise plusieurs registres de la sensation, de l'émotion et des sentiments pour nous parler de l'existence humaine à travers des interrogations que nous pouvons nous poser en ce nouveau siècle. Le choix est clair. C'est celui de la quête d'humanité.

En auteur sensitif et passionné, Patrick Simon apporte sa contribution humaniste dans un monde à la recherche de nouvelles valeurs. Valeurs augurées à travers ses écrits.

Essayiste, romancier et poète, Patrick Simon a publié depuis 1984 une quinzaine d'ouvrages.

Poète depuis l'année 1968, il a d'abord publié dans quelques revues de poésie. Ensuite, il a créé avec des amis une revue littéraire, « Graffitis » publiée entre 1971 et 1973, à Metz (Moselle, France). Puis, de 1973 à 1974, il a animé des ateliers de cinéma super 8 et vidéo à la Maison de la culture de Cannes. Créateur et gestionnaire d'un festival de films amateurs entre 1978 et 1981, il répète l'expérience plusieurs années plus tard, en 1994, alors qu'il crée et gère le Salon du livre de Saint-Claude (Jura, France), et ce jusqu'en 1998.

Entre 1991 et 2001, il participe à des actions de solidarité internationale auprès des populations civiles dans les Balkans. Il participe à de nombreux colloques sur la culture de la paix. Toujours en France, entre 1995 et 2001, Patrick Simon est maire adjoint à la culture, à Saint-Claude (Jura).

Depuis qu'il vit au Québec (Canada), il est membre de l'Union des Écrivaines et Écrivains du Québec et il lance la Revue du tanka francophone en 2007. En 2006, il publia aux éditions Mille Poètes le recueil de haïkus « A deux pas de moi » illustré par l'aquarelliste Marlen Guérin.

Le fleuve, plus qu'une ligne
Dans l'immensité
Des plaines enneigées.

♦♦♦

Les routes, coton ouaté.
Les autos roulent
Silencieusement.

Dans ce calme de l'hiver,
Je me sens tout apaisé.

♦♦♦

Des taches blanches
Sur le parc : des fleurs déjà ?
Non, juste des mouettes.

Posée devant elle
Au volant, une rose.
La route est belle.

♦♦♦

A deux pas de moi,
Des mouettes sur le gazon.
Elles font les cent pas.

♦♦♦

Apprécier la pluie,
Juste pour le vert tendre
Des arbres renaissant.

La grêle frappe
Aux carreaux. Je n'ouvre pas,
La lune non plus.

Ensemble nous nous aimons,
Entourés de silence.

♦♦♦

Lueurs sur le mur.
La flamme de la bougie…
Le Bouddha, de marbre.

♦♦♦

Sous une pluie fine,
Quelle profondeur des choses ?
Sinon regarder.

Au coin de la Main
Elle se masse les hanches –
C'est sur mon chemin.

♦♦♦

Dans l'odeur iodée
D'une plage, à Baie Saint-Paul,
Quiétude et lecture.

♦♦♦

Dans le clapotis,
Les eaux du fleuve s'irisent.
Clair-obscur de l'âme.

Je serai la plume
Qui caressera tes mots
Et encore un corps.



O brume et si belle

Au nez aquilin !
Je tire sur tes bretelles.

Ta robe se laisse aller lentement
Au sol pour te découvrir un temps.



Dans la chaleur moite,
Montréal refait ses rues,
Abîmées par l'hiver.

Extraits du recueil de poésie « A deux pas de moi », 2006 – Haïku et tanka, illustré par Marlen Guérin



Noureddine Mhakkak

Né en 1960, à Casablanca, Noureddine Mhakkak est diplômé de l'université de lettres et sciences humaines de Rabat (Maroc) option littérature moderne, narration arabe. Depuis sa première jeunesse, il s'intéresse à la lecture et à l'écriture. Ainsi à l'âge de 16 ans il a commencé à rédiger des poèmes en arabe et en français. En obtenant son baccalauréat, section lettres modernes, il a suivi ses études supérieures en sociologie, en France, avant qu'il décide de retourner au Maroc pour faire de la littérature arabe.

Ainsi il a pu écrire et publier plusieurs poèmes en arabe et en français, dans des journaux et revues marocains et arabes, tels : Vision, Agora, AlBayane, Libération et bien d'autres.

Fasciné par les poèmes de Baudelaire, Eluard, Mallarmé, Rimbaud, et surtout par les poèmes du grand Victor Hugo, Noureddine Mhakkak, n'a pas cessé de plonger dans les mers de la poésie universelle, avec le cœur d'un vrai poète et la vision d'un oiseau mythique qui n'est que le Simourg lui-même. En 2006 il a publié un recueil de nouvelles en langue arabe intitulé « Les tablettes blanches ».

Membre de l'union des écrivains du Maroc, de l'association des critiques de cinéma et de la coordination des chercheurs sur les littératures maghrébines et comparées (Maroc), Noureddine Mhakkak a pu participer à plusieurs colloques nationaux et internationaux qui concernent la littérature arabe et la littérature francophone.

Noureddine Mhakkak a déjà publié trois recueils de poésie aux éditions Mille Poètes : « Le jardin des passions », « Les fleurs de l'orient » et « Les sirènes de la méditerranée ». Il est l'auteur de plusieurs articles sur la littérature et le cinéma et rédacteur régulier pour le magazine en ligne Mille Poètes.

Les fleurs de l'orient

Chaque nuit
Une belle fille
Vient chez moi
Chaque jour
J'écris un poème

Dans une plage
Inconnue
Une belle fille
Presque toute nue
Vient me rejoindre !

Dans un monde de rêves
Toutes les femmes ressemblent
À leur mère Eve !
Sauf une
Ma bien-aimée !

Ne dis rien
Tout ira vers le bien
Si tu me suis
Vers le lit !

Une fleur
Peut briser un cœur
Qui l'aime trop
Bien sûr !

Quand je regarde
Le miroir
Je vois un autre
Qui n'est que moi
D'ailleurs !

Il veut ma mort
Moi je veux sa vie
L'un de nous
Sûrement à tort
L'un de nous
Mais pas moi !

Le poème est une fleur
Qui sort du cœur
Le poème
Est mon chemin !

Circonstances

Quand la lune pleure
A quoi bon rire ?
Quand tu me quittes,
Pour rien,
Mon étoile s'éteint.

Quand meurent les pauvres
Pourquoi être généreux ?
Quand se casse une plume
Je deviens féroce.

Quand on prive un marcheur
De promenade
A quoi serviront ses jambes ?
Quand l'hirondelle chante
Les jours changent !

Quand on séquestre l'écrivain
Pourquoi faire des livres ?
Quand les femmes tombent enceintes
Les chaînes se brisent.

Quand on détourne un fleuve
Pourquoi inventer des robinets ?
Quand je suis seul
Ma journée s'allonge.

Quand on déracine les fleurs
Pourquoi attendre la pluie ?
Quand j'ai trop faim ?
Je crie souffrance !

Quand je ne serais plus
De ce monde
Pourquoi être triste ?
Quand je regarde la Joconde
Je deviens artiste !

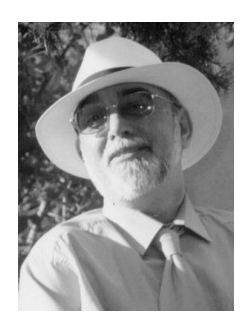
Quand naît le poème
Les critiques se taisent
Quand chante le cop,
La liberté s'élance.

Quand la bien-aimée
S'absente
Pourquoi attendre !
Quand l'image
Se présente
Mon cœur palpite.

Quand le vent ma gifle
Pourquoi me vêtir ?
Quand crient les loups,
Tremble l'agneau !

Le miroir du soi

Devant moi
Il y avait la mer...
Une tasse de café
Un rouge verre
Plein d'eau,
Un garçon noir
Et un fantôme,
Qui me ressemble
Où c'est moi
Qui lui ressemble
Selon le témoignage
De quelques passants
Qui me paraissent,
Suivant leurs âges,
Des hommes sages.
Je ne suis pas sûr
J'étais en train de lire
Un roman d'amour
Tandis que lui
Il était en train
De voir une belle fille
Qui a voulu prendre
Le train …
Pourquoi cette même fille
M'a regardé
Avec un sourire ?
Et moi,
Même si j'étais en train
De lire
J'ai souri à son ombre
Avec joie ! ?
Tandis que lui,
Il a disparu
Ce jour là.
Comme un fantôme !



Roger Mialon

Roger Mialon est né le 18 juin 1948, à Nîmes dans le Gard, ce qui fit dire à son père, un ancien de la 2è Division Blindée de Leclerc : « En voilà encore un qui a répondu à l'appel ». Au cours de la libération de Strasbourg, son père avait connu sa mère puis l'avait emmenée avec lui dans le midi pour l'épouser et vivre avec elle à Bellegarde où sa famille exploitait un domaine viticole ainsi qu'un maraîchage.

Si son père a connu sa mère à l'occasion de la 2è guerre, son grand-père maternel avait déjà connu sa grand-mère à l'occasion de la 1ère, puisqu'il était venu de Montauban jusqu'en Alsace, se battre sur les crêtes bleues des Vosges. Roger Mialon est donc le produit de deux guerres mondiales ce qui n'est pas très original mais explique pour deux générations le mariage entre le midi de la France et l'Alsace, tradition familiale qu'il a fait perdurer en épousant à vingt ans l'alsacienne de sa vie qu'il avait connue au lycée bien avant que tous deux ne commencent leurs études de Lettres à Strasbourg.

Marié en 1968, il commença avec elle sa carrière d'enseignant en tant que surveillant d'externat, puis que Maître Auxiliaire tout en suivant ses cours en Faculté de Lettres et enfin comme professeur certifié après avoir passé les épreuves du CAPES de Lettres Modernes. Leurs enfants sont nés en 1973 et 1975 et ils les ont traînés au Maroc où ils sont allés avec toute leur petite famille pour deux ans de coopération au lycée Ibn Abdelaziz d'Oujda.

Revenus en France, ils ont été en poste du côté de Guebwiller en Alsace. C'est en 1984 que Roger Mialon devint chef d'établissement, principal du collège Beatus Rhenanus de Sélestat où il se trouve encore et toujours ayant été frappé après 1993 d'une maladie invalidante, une sclérose en plaques qui l'a réduit au fauteuil électrique dès 1998. Tout en continuant à diriger un établissement scolaire, il crée en poésie, ce qu'il avait commencé dès avant 1966 et qu'il n'a jamais abandonné, l'écriture, la poésie, la création étant pour lui une nécessité irrépressible et les textes, poèmes, proêmes, poèmes en prose, contes et nouvelles coulant de source depuis toujours.

Roger Mialon a déjà publié plusieurs recueils aux éditions Mille Poètes.

L'armoire

L'armoire en bois massif de ma chambre gémit
Dès potron minet au printemps quand la saison
Prend de la douceur ses fibres au diapason
Craquent bavardent comme de vieilles amies.

Le linge de maison le blanc le coloré
Pèse de tout son poids sur ses dix étagères
Comme pèse en mon cœur l'amour immodéré
De ma vie passée avec toi sur cette terre.

De temps en temps à contretemps des craquements
Libèrent les effluves d'un passé lointain
Sans provoquer pourtant de séisme incertain.

Font monter en moi une nostalgie d'antan
Du temps où jeunes nous étions quand plein d'allant
Nous affrontions la vie à deux évidemment.

In « Le stress et poésie en PDA et Naomi ou la poésie sans frontières du violoncelle »

Rendez-vous galant

Demain la lune et le soleil ont rendez-vous
A onze heures quarante tapantes tous deux
Se rapprocheront plongeant les yeux dans les yeux
Ils se bécoteront comme deux petits fous.

Et la lune prenant l'initiative en femme
De tête amoureuse grignotera l'amant
Par en bas à droite c'est beaucoup plus galant
Pour une éclipse partielle de leurs deux âmes.

Sous les regards curieux d'innombrables voyeurs
Qui sont autant de concupiscents admirateurs
Qu'on appelle des astronomes amateurs

Qui télescope braqué zyeutent les ébats
Pudiques depuis Sélestat ou Antalya
Sur toute la planète ça fait un tabac.

In « Le stress et poésie en PDA et Naomi ou la poésie sans frontières du violoncelle »

Alliance

Sur un anneau d'or enchâssé
Ce rubis goutte de sang rouge
De mon cœur taillé à la gouge
D'un destin qui m'a enlacé.

Jour après jour au tien à toi
Comme le lierre à son tuteur
Je suce la vie à ton cœur
Suspendu avec tant d'émoi.

Que ce signe de la passion
Te fasse souvenir toujours
Que nous avons connu l'amour

Qu'il soit le sceau de notre union
Et le symbole du bonheur
Jusqu'à notre dernière heure.

(In « La poésie, le garde fou du monde, l'Irak et après)

Un rubis sur trois larmes de lumière

Cet anneau d'or de rubis sur lit de diamants
Comme un sceau sur nos trente cinq années d'union
Parfois rouges comme le sang de la passion
Tantôt scintillantes comme larmes d'amants.

Je te l'offre pour que tu gardes souvenance
Des années qui ont roulé leurs flots sous nous deux
Irriguant notre vie à deux de jours heureux
Et inondant de leurs limons nos deux souffrances.

Modeste talisman contre la mort des cœurs
Que je souhaiterais faire revivre enfin
Pour qu'ils battent à l'unisson jusqu'à la fin.

Sans se lasser des petits moments de bonheur
Qui sont autant de joyaux éclairant nos jours
Comme les lucioles parent les nuits d'atours.

(In « La poésie, le garde fou du monde, l'Irak et après)

Véga

Véga de notre constellation de la Lyre
L'étoile la plus brillante de notre ciel
Référence de comparaison la plus belle
Etalon des astres qui sert de jalon-mire.

Est trois fois plus massive que notre soleil
Et plus grosse soixante fois plus lumineuse
Et voyez comme elle est chanceuse et bienheureuse
Douze à treize fois plus jeune quelle merveille.

C'est cette jeunesse extrêmement chaleureuse
Mille trois cents degrés Celsius environnée
D'une foule de particules bien chauffées

Jouant au derviche tourneur comme une gueuse
Qui nous permettra de comprendre notre Terre
Sa formation et ses origines stellaires.

(In « Le stress, la poésie en PDA et Naomi ou la poésie sans frontières du violoncelle »)



Déa L'Hoëst

Née en Allemagne en 1957, Claudéa Vossbeck-L'Hoëst est d'origine mixte remontant à des souches allemandes, françaises, belges issues de Huguenots qui avait fui le Sud-ouest de la France, et même amérindiennes. Aînée d'une famille nombreuse, elle a passé les premières vingt années de sa vie entre ses études à Cologne et la vie à la campagne dans la moyenne montagne Westphalienne, où ses parents, par ailleurs architectes, possédaient une ferme et élevaient des chevaux.

Passionnée par les chevaux depuis son plus jeune âge, elle profitera d'une année sabbatique après le baccalauréat pour des voyages solitaires au long cours à cheval en Allemagne et en Turquie avant de commencer des études universitaires de langues, lettres, pédagogie et psychologie en Allemagne, Angleterre et en France. Après un DEA Master à l'Université de Cologne et quelques années d'enseignement supérieur, elle se spécialisera en psychopédagogie équestre et communication plurilingue en Aquitaine.

Appelée Déa par ses amis, d'où son pseudo, elle a aimé écrire depuis son plus jeune âge pour transcrire en mots colorés les images et scènes de la vie avec une sensibilité particulière due à une cécité durant sa première enfance jusqu'à l'âge de sept ans. Bien qu'ayant remporté un premier prix en concours de poésie pour lycéens, ce n'est que tardivement qu'elle commencera à fixer par écrit ses poèmes et à s'orienter vers la publication.

Depuis 1987, Claudéa est installée en Aquitaine où elle a passé quinze années aux côtés d'un Landais, homme de la forêt et guide de chasse au cœur de la forêt littorale atlantique qui constitue le fond de toile d'une importante partie de ses poèmes. Aujourd'hui, toujours dans le Médoc, sa vie reste liée étroitement à celle des chevaux tout en poursuivant, aux côtés d'un homme de cheval et chercheur, le développement de nouveaux projets voués au concept cheval et créativité et adaptés aux intérêts du coaching et au travail avec des jeunes.

Claudéa est la présidente de l'association Mille-Poètes Gironde. Elle a publié aux éditions Mille Poètes le recueil « nue de nuits ».

Buerberg

Le froid gagne le pays

Hêtres et chênes, mélèzes et sapins craquent sous le vent
Qui les assaille, lourd de bruine et de neige

Des hommes bruyants sortent de la forêt,
Vert culottés avec un seul lièvre attrapé,
Tableau fortuné de leurs cinquante fusils

Des prés sous l'eau dans toute la vallée,
Vaste étendue bourbeuse partout,
Sortis tout droit de cet enfer de boue,
Les chevaux pataugent jusqu'aux genoux

Dans le four à briques rouge flamboyant,
Des bûches de chêne crépitent,
Que la chaleur du feu me gagne :
Mais je retourne à la grange me plonger
Dans le murmure des chevaux …

Version originale primée écrite en allemand en novembre 1975
Transcription libre en français 1993

Tiré de : « Nue de nuits », éditions Mille Poètes

Nue de nuit

Un poème me ravit à la nuit
Dehors hurle le vent, ravage la pluie
Pas un temps pour des nues

Ce temps de folie fait chavirer
Un maintenant qui ne saura durer
Plus longtemps qu'un moment

Pas plus que là-haut ne voyage
Cette grise traînée de nuage
Nocturne, ondulante d'envie

Sous la tempête, 23 octobre 2006
Écrit pour Hervé Fautré en lisant son poème « nue »

Tiré de : « Nue de nuits », éditions Mille Poètes

La lumière attendra

En allant ainsi
Dans l’indéfini
quel tourbillon
d'étoiles en feu
d'artifice silencieux
dans le rythme
de l'univers
Se rétrécissant
en une descente
Pulsée, rythmée
avancée illuminée
s’ouvrant sur l’infini
Étourdissant :
Le blanc
L’appelle
Rappel
Au clairon
Retour malgré elle
pour se retrouver, elle,
réanimée
Dans un lit
avec toujours
et pour toujours
au fond des yeux fermés
la toile étoilée
qui maintenant
Attendra
demain**.**

Pour Mary Jo Claus
Le 22 octobre 2006

Tiré de : « Nue de nuits », éditions Mille Poètes

Vert d'ailes

En vers de pré verts
Murmure la rivière
Aux éphémères

Un saule pleureur
au soleil blanc du matin -
nue son offrande

Touffe de jonquilles
Perce le lit de cailloux
Sous les grands frênes

Zoom sur un instant -
Submergé par les vagues
De tous les instants.

Pour Claude Guibert, 10 octobre 2006

Tiré de : « Nue de nuits », éditions Mille Poètes

Ultima

Quand elle vient de nuit
se poser dans nos rêves,
qu'au petit matin
nous rêvons encore d'elle,
expirant les mots
soufflés dans nos oreilles
pour faire des chansons,
des contes et des peintures
pour tous les enfants
qui cherchent l'aventure
de ce qui viendra
de ce qui leur arrive -
l'amour au détour
des chemins des écoliers,
la mort au matin
du feu de leurs étoiles,
la lune éteignant
les solfèges de l'océan
et l'oiseau chantant
dans l'arbre mort de Judée -
l'ivresse nous tient,
le doux désir d'écrire.

Ultime doux déduit d'amour.

naga-Uta écrit sur les bords de la gironde
le 6 décembre 2006

Tiré de : « Nue de nuits », éditions Mille Poètes



Sandra Géraldès-Forasté

Sandra Géraldès-Forasté est née le 26 Octobre 1974 à Nîmes, une ville du sud ensoleillée et accueillante. Très jeune déjà, Sandra a un don particulier pour le sens du respect et de la droiture, ce qui la conduira à faire des études, longues et passionnantes, dans le droit. Alliant ses études, elle se passionne pour les mots, et en parallèle, elle commence à écrire des poèmes. Immense respect pour la Nature, elle rédige des poèmes engagés.

Elle est inondée d'amour pour sa famille et ses proches, ce qu'elle met aussi par écrit dans ses poèmes touchants et sincères. Ce qui caractérise Sandra Géraldès-Forasté, c'est le respect et l'amour qu'elle porte aux autres, aux êtres. Elle a déjà mis ses émotions et ses pensées par écrit dans cinq recueil de poèmes, tous plus profonds au fur et à mesure de leur écriture, et de l'évolution personnelle et spirituelle de l'écrivain.

Sandra veut aller encore plus loin dans la mise en page de ses idées, et va nous étonner, nous époustoufler par son côté imaginatif et créatif, car maintenant elle se lance dans l'écriture d'un roman, dont elle nous laisse la surprise de son contenu.

Sandra Géraldès-Forasté a publié plusieurs recueils aux éditions Mille Poètes et elle est rédactrice régulière au magazine Mille Poètes.

Ma douleur

Cette sensation de souffrances répétées
Une douleur horrible à supporter
Même toi tu ne peux pas l'imaginer
Ça me soulève le corps, je vais lâcher
Comment injustement ne pas craquer
Vous me croyez tranquille à me reposer
Vous me pensez forte, vous vous trompez
C'est bien mes yeux que vous voyez pleurer
Comme l'impression de perdre connaissance
Mais je ne dois pas craquer, je dois faire confiance
Je dois relever la tête, ne pas tomber dans la déchéance
Je dois me battre jusqu'au moment de la délivrance
Mon corps peut pas lâcher ça va pas être la défaillance
Je dois braver ma peur, au-delà des croyances
Je dois penser aux miens, à ma descendance
Avec la peur et la douleur, je dois prendre distance
Cette sensation de souffrances répétées
Un moment qu'on ne veut vivre jamais
Une douleur horrible à supporter
À chaque instant tu crois que tu vas craquer
Même toi tu ne peux pas l'imaginer
Mes yeux en pleurs qu'il faut cacher
Vous me pensez forte, vous vous trompez
Ça me soulève le corps, je vais lâcher.

Tiré de : « Mes Contrées Sauvages », éditions Mille Poètes

La petite vieille

J’ai comme cette impression qu’elle veut partir
Elle ne réagit pas, dans un coin elle se laisse mourir
La petite vieille est fatiguée, que va-t-elle advenir
Elle ne fait que s’amenuiser et s’affaiblir
Elle refuse de manger, et refuse même de dormir
Je ne sais pas, non, je ne sais pas comment agir
Elle refuse de discuter où qu’on lui prenne la main
Elle ne sait pas comment seront ses lendemains
Et s'il y aura encore pour elle d’autres matins
Je voudrais tellement pouvoir la soulager
Être capable ne serait-ce que de l’accompagner
Dans ses douleurs, être aussi là pour l’apaiser
Elle se retourne chaque heure et chaque nuit
Elle paraît pleurer toute seule dans son lit
Elle est si triste, même son regard s’enfuit
J’aimerais tellement pouvoir l’aider et l’épauler
Lui dire que ce n’est pas la fin, qu’il faut continuer
Qu’elle doit se battre, cette force elle doit la retrouver
J’ai comme cette impression qu’elle veut partir
Elle ne réagit pas, dans un coin, elle se laisse mourir
La petite vieille est fatiguée, que va-t-elle advenir
Elle ne fait que s’amenuiser et s’affaiblir
Elle refuse de manger, et refuse même de dormir
Je ne sais pas, non, je ne sais pas comment agir.

Tiré de : « Mes Contrées Sauvages », éditions Mille Poètes

À mon papa

Mais moi peu à peu je commence à l'oublier
Comme si dans ma tête il n'avait pas existé
Faudrait que je puisse commencer à en parler
Pas chercher à comprendre, mais à tout oublier
Tu sais cet homme-là, il m'a bien abandonnée
Et jamais il n'a voulu de moi ou me parler
Il faut pas me demander aujourd'hui d'aimer
Parce qu'au fond de moi je sais pas ce que c’est
En fait, tu sais, je crois que je fais tout pour l'oublier
Au fond de moi, j’ai tellement mal à en crever
J’aimerai tant dans ses bras pouvoir me jeter
Lui dire sans cesse combien il peut me manquer
C’est mon papa et je devrais être à ses côtés
Mais dans sa nouvelle vie, je peux pas compter
Voilà, pourquoi faut pas me demander d'aimer
Parce qu'au fond de moi je sais plus ce que c’est.

Tiré de : « Il Faudrait que Tout Change », éditions Mille Poètes

Il est comme…

Il est, il est comme ce ciel bleu azur
De ces matins-là sans aucun noir obscur
Dans ses yeux, je lis cette noble tendresse
Qu'il a au fond de lui, qui jamais n'agresse
Il est, il est comme ce félin à fière allure
Comme l'aurore qui se fait, elle, des plus pures
Dans son regard, je me suis penchée
Comme attachée, je m'y suis accrochée
Il est, il est comme cette belle architecture
Donc rien ne pourrait en casser l'armature
Il est beau et puis tendre à la fois
Il a su faire de mon cœur n'importe quoi
Il est, il est comme cette magnifique brochure
Et dans ses pages, il n'y a jamais de ratures
Au fond je sais qu'à jamais je l'aimerai
Je sais vraiment pourquoi je l'ai épousé
Il est, il est comme ce passé rempli d'éraflures
On dit souvent que les choses durent et perdurent
Mais avec moi il dit avoir enfin trouvé la vérité
Ce qu'il appelle lui, le chemin du bonheur et de la liberté
Il est, il est comme cette vilaine vieille blessure
Et comme des fleurs, avec leurs boutures
Il pense avoir retrouvé naissance auprès de moi
Et tu sais que dans ma vie, il manquait que toi
Il a refait sa vie au fur et à mesure
Je lui ai offert ma vie sans écorchure
Et lui en ai donné un sens, sans brûlure
Pour le ré épouser je pose candidature
Je suis à lui, je veux qu'il me capture
Posant mes mains sur sa belle chevelure
Ensemble nous ne posons plus de clôture
Nous avançons jusqu'à la devanture
Celle qui nous mènera à l'aventure
Voilà ce que ma fin va en conclure.

Tiré de : « Aimer, Au-delà des Maux », éditions Mille Poètes

Touché en plein cœur

Touché en plein cœur à l'aube d'un nouveau millénaire
Alors que tu te bats pour ta pension alimentaire
Tu fais ta vie dans une S.C.I où tu es actionnaire
Où tu frappes ou fais démissionner tes adversaires
Et peu importe le code d'honneur ou le sens des affaires
Tu es prêt à tout pourvu que ça détruise l'humanitaire
Mais tu joues à quoi homme des cavernes, homo sapiens
Tu es qui toi pour décider ce qui est mal, ce qui est bien
Tu te prends pour qui alors qu'au fond de toi tu n'es rien
Tu critiques les homos, les miséreux, les SDF, les Algériens
Tu te crois tout seul en plus sur ta petite planète, petit terrien
Tu as peut-être oublié qu'avant toi y'avaient tes anciens
Et quand je lis One-Voice qui se bat pour sauver nos p'tits animaux
C'est incroyable pourquoi leur faire tant de mal ils sont si beaux
Je n'en reviens pas de tout ce monde, de tous ces gens, ils sont faux
On nous voit si gentils et si beaux, on nous voit si tendres et si amicaux
J'en rirais presque mais c'est dégoûtant, plus personne n'est loyal
Mais pourquoi sommes-nous tous tombés aussi bas à tous niveaux
Mais tu joues à quoi homme des cavernes, homo sapiens
Tu es qui toi pour décider ce qui est mal, ce qui est bien
Tu te prends pour qui alors qu'au fond de toi tu n'es rien
Tu critiques les homos, les miséreux, les SDF, les Algériens
Tu te crois tout seul en plus sur ta petite planète, petit terrien
Tu as peut-être oublié qu'avant toi y'avaient tes anciens
Et quand je vois que tout le monde lit Ici Paris
Mais franchement personne n'a de honte jusqu'ici
Tous voudraient savoir des autres et de ce qu'ils vivent
Mais mince après tout pourquoi se mêler de leur vie
Que ce soit Brad Pitt, Britney Spears ou Lewinsky
Mais sommes-nous à ce point devenus si petits
Mais tu joues à quoi homme des cavernes, homo sapiens
Tu es qui toi pour décider ce qui est mal, ce qui est bien
Tu te prends pour qui alors qu'au fond de toi tu n'es rien
Tu critiques les homos, les miséreux, les SDF, les Algériens
Tu te crois tout seul en plus sur ta petite planète, petit terrien
Tu as peut-être oublié qu'avant toi y'avaient tes anciens.

Tiré de : « Mes Rêves…puis vient, la Réalité », éditions Mille Poètes



Hélène Bureau

Le premier recueil de poèmes que l'auteur Hélène Bureau publia en 2007 s'intitule « L'Amour… et les maux de mon cœur ». Un titre qui veut déjà tout dire, un titre qui rappelle les souffrances, les joies, la solitude, la peur, les larmes de l'écrivain. Dans son premier recueil, Hélène Bureau se livre à corps et à cris, elle livre ses émotions à cœur ouvert, sans rien cacher. Elle dit tout, tout haut ce que pensent certains, tout bas.

Hélène Bureau donne dans ce recueil tout ce qu'elle a, tout ce qu'elle est… elle parle sans vergogne de tout ce qui la touche, ce qui lui plaît, et ce à travers des textes forts, poignants, touchants, des textes bruts mais qui se veulent sincères et honnêtes, ce qui ressemble parfaitement à ce qu'elle est.

Quand Hélène Bureau est venue me trouver pour me demander d'écrire cette préface, j'ai longtemps hésité, oui hésité, pourquoi ? Parce qu'avant d'être écrivain, elle est avant tout mon amie, ma meilleure amie. Des tas de questions m'ont traversé l'esprit, comme : « saurais-je être impartiale avec ce recueil ? », « saurais-je être assez juste pour donner mon avis professionnel? » Pas facile et pourtant… Pourtant j'écris ces quelques lignes en mon âme et conscience, en me disant que c'est un livre qui marquera son temps, car c'est un livre ouvert à tous, juste et honnête, il passionne les passionnés, il donne à aimer, il fait envie de continuer chaque page, il inspire, il attire, il excite les sens et secoue la tête. Il donne envie de se battre, il donne envie de continuer, de ne rien lâcher…il touche tout le monde, tout ceux qui ont leur cœur qui bat, qui bat encore.

« L'Amour… et les maux de mon cœur » est un recueil qu'on lit à grande dose, qui donne l'envie d'y replonger encore et encore, replonger dans cet univers d'amour et de sincérité… un monde qu'Hélène Bureau, voit avec son cœur, vit avec son corps.

SANDRA GERALDES-FORASTE, écrivain

Le temps d’aimer

Au temps où je prenais le temps
Ce temps si précieux
De vouloir être aimée plus qu'aimer
Quelle perte de temps
Au temps où je fuyais le temps
Ce temps si pluvieux
A aimer sans être aimée
Quelle perte de temps
Mais, qu'est l'Amour
Sinon à se chercher
Pour te trouver
Sinon à naître
Pour t'épanouir
Sinon à s'aimer
Pour te chérir
Mais, qu'est le temps
Pas besoin de courir
Il m'entoure
De ses bras d'enfant
Qui me câlinent
De son regard, riant
Qui me taquine
Savoir aimer n'est pas perte de temps
Je ne l'arrêterai pas pour autant
Car, c'est avec lui que j'apprends
Que j'apprends à aimer, vraiment
A aimer sans donnant-donnant
C'est ma main que je tends
Mon esprit, fier et franc
Et mon cœur, et l'élan
De bonté, là, naissant
Merci à toi, me réveillant
De tes "pourquoi", de tes "comment"
Et sans mots dire, te regardant
Je vais t'aimer, dès à présent.

Et mettre fin à l’esclavage

Perdu, seul, le regard dans le vide
Depuis des jours, rien, dans le bide
Que ces quelques gorgées d'eau
Qui hydrate, à peine, ma peau
Je vivais, là-bas, sur ma belle île
Avec ma femme, ma fille, tranquille
Quand les blancs sont venus chercher
Nous, les nègres, pour les corvées
Sur leur bateau, ils nous ont amenés
En nous tirant, avec haine, par les pieds
Puis, ils nous ont tous enchaînés
Les uns aux autres, ne plus bouger
La nourriture, qu'ils nous distribuaient
Etaient, vraisemblablement, avariée
Nous nous battions comme des fous
Pour garder notre maigre offrande
Et les femmes, qui en redemandent
Souffraient sous le fouet et ses coups
Les vivres diminuaient jour après jour
Trop de bouches à nourrir, c'est évident
Alors, parfois, chacun son tour
Nous mourions noyés, dans l'océan
Attachés par dix, lestés par une pierre
Les blancs nous poussaient vers l'enfer
Et nous qui restions, obligés de regarder
Le supplice de nos frères, qui criaient
Nous avions tous cette envie d' hurler
Et nous savions que notre tour arriverait
Nous sommes dans les années mille huit cent
Et je sais que ma fin est très proche
Je pris le ciel qu'au fil des ans
Les humains pourront tenter une approche
Vers leurs frères humains à la peau tannée
D'une autre couleur, d'une autre contrée
Que leurs esprits seront plus sages
Nous aussi avons le droit de vivre
Avoir le droit de vivre libre
Et mettre fin à l'esclavage.

Seul et sans abris

Je n'ai pas pour habitude de souvent parler de moi
Mais voyez ma lassitude à croiser vos regards pantois
Vous me voyez dans la rue avec un air de dégoût
Et vous dites :"qu'est-ce qu'il pue !", moi qui dors près des égouts
Je cherche ma nourriture, ça et là dans les poubelles
J'essai de trouver la chaleur, au détour des ruelles
J'erre dans les villes, accrochant mon pull décousu
Aux lampadaires, mes hôtels, les vrais me sont défendus
Quand j'arrive à trouver un coin, pour ne personne déranger
A peine je me suis endormi, à coups de pieds je suis viré
Mais où donc je peux déposer ma carcasse pas mal décharné
Mais où donc faut-il que j'aille, pour ne jamais vous agacer
Quand je mendie une cigarette, c'est de la haine que je reçois
Et quand je demande une pièce, c'est l'ignorance votre foi
Pas un instant vous me tendez votre main douce et généreuse
Et vous allez tous les dimanches vous asseoir sur la chaise pieuse
J'étais quelqu'un, tout comme vous, avant de me faire abuser
Mais pensez-vous un seul instant que c'est c'que j'avais demandé ?
Et vous aussi, un jour peut-être vous serez poussé du fauteuil
De la très bonne société, et à terre, vous serez sans orgueil
Parfois j'me dis "tu ferais bien de crever", de toi, tout le monde s'en fou
Et je me mets à rêver, oui, à rêver de bonheur partout
Je ne sais pas où je vais finir, sous un pont, dans un hall de gare
Mais je sais que la main tendu, je ne l'aurais pas ce soir
Il est très bientôt Noël, toutes les familles sont réunies
Autour d'une table, bien nourrie, et j'me contente de mon verre d'eau
J'ai tellement froid, pas de couverture pour protéger mon être vide
Vous me retrouverez gelé, mais ça vous fera pas un grand vide
Même pas trois lignes le lendemain, dans les kiosques à journaux
Pour vous, sans état civil, un anonyme des caniveaux.

Coup de foudre sur le pont des soupirs

Chaleur dans la tête, en rêvant l'Italie
Organisant voyage, le repos ressenti
Une valise à la main, je prends un billet
Posant ma fatigue, sur un siège, je m'assieds
Dans l'avion, tout est calme, je me mets à penser
Et dirige mes images vers la Venise, beauté
Finale descente sur la piste italienne
Ondée de rayons, de la chaleur du ciel
Une joie m'envahit, foulant ce sol d'amour
Dans mes yeux, l'émerveille, à la lueur du jour
Rien de tel que l'espace de détente attendu
Et de ce doux voyage, ce n'est que le début
Sortant des rêveries, je regagne le monde
Une ballade dans les rues, de mes pensées, abonde
Recherchant les doux sites de douces joies profondes
Laissant aller mes pas, au travers de la ville,
Errant de ça, de là, contemplant, et ça brille
Puis j'arrive aux pieds du Pont des Soupirs
Onirique vision, elle me fait frémir
N' est-ce pas un bel ange, une belle symphonie
Tenant dans ses belles mains, une ombrelle soierie
Déposant ses yeux sur mon regard épris
Elle répondit, songeuse, avec ce beau sourire
Scintillante et précieuse, ô, j'en suis ébloui
Sensuelle femme, que le charme a donnée
Onguent de mon âme, je ne puis oublier
Un instant, ces prunelles, au fond étoilé
Plaisir et extase devant cet œuvre d'art
Illusion ou réel, je ne sais que penser
Restant sur cette image, profondément troublé
Soupirant ainsi, mon cœur a chaloupé...

Le bien-être en perfusion

Je vous souhaite la bienvenue dans la clinique du bonheur
Pas de problème, vous pouvez venir à toutes heures
Les équipes sont prêtes, prêtes à vous venir en aide
Pour vous offrir ce dont vous manquez, elles procèdent.

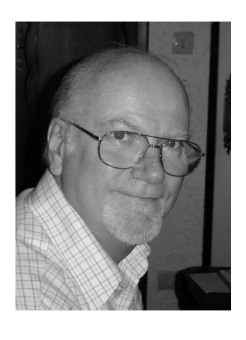
" Bonjour Monsieur, que vous faut-il donc pour être heureux ?"
"Je manque un peu de gentillesse, pouvez vous donc m'aider?"
" Mais bien sûr, asseyez-vous sur ce fauteuil, manche levée"
" Ca va faire mal ? Car je n'aime plus ce qui est douloureux..."
" Mais non Monsieur, la gentillesse en perfusion, que de bonheur..."

" Bonjour Madame, que vous faut-il donc pour être heureuse ?"
" Je manque un peu d'humanité, pouvez-vous donc m'aider ?"
" Mais bien sûr, asseyez-vous sur ce fauteuil, manche levée"
" Ca va faire mal ? Car je n'aime plus ce qui est malheureux..."
" Mais non Madame, l'humanité en perfusion, que de chaleur..."

" Bonjour Jeune homme, que vous faut-il donc pour être heureux ?"
" Je manque un peu d'humilité, pouvez-vous donc m'aider ?"
" Mais bien sûr, asseyez-vous sur ce fauteuil, manche levée "
" Ca va faire mal ? Car je n'aime plus ce qui est orgueilleux..."
" Mais non jeune homme, l'humilité en perfusion, que de douceur..."

" Bonjour Jeune Demoiselle, que vous faut-il donc pour être heureuse ?"
" Je manque un peu de patience, pouvez-vous donc m'aider ?"
" Mais bien sûr, asseyez-vous sur ce fauteuil, manche levée"
" Ca va faire mal ? Car je n'aime plus ce qui est tumultueux..."
" Mais non, Jeune demoiselle, la patience en perfusion, que de candeur..."

" Bonjour, Ange des Ténèbres, que vous faut-il donc pour être heureux?"
" Je manque cruellement d'amour, pouvez-vous donc m'aider ?"
" Mais bien sûr, asseyez-vous sur ce fauteuil, cape relevée..."
" Ca va faire mal ? Car je n'aime plus ce qui est monstrueux..."
" Mais non, Ange des Ténèbres, l'amour en perfusion, que Les Cieux..."



Emile Audigier

Emile Audigier est né le 11 avril 1947 d'un père employé à la SNCF et d'une maman sans profession. Il a passé son enfance en Ardèche partagé entre la vallée du Rhône et la montagne ardéchoise aux multiples parfums. On retrouve dans ses textes les influences méridionales qui ont bercé son enfance. Il a fait ses études supérieures dans la région grenobloise avec succès et est rentré dans l'enseignement comme on rentre en religion.

Professeur agrégé des sciences de la Vie et de la Terre il a enseigné en Lorraine pendant 37 ans et on retrouve ici une autre influence plus douce, plus empreinte de vague à l'âme surtout dans ses toiles car Emile est aussi peintre. Ses productions sont multiples mais toujours entourées de poésie où transparaît son amour serein et profond des êtres et des choses.

Il a écrit à ce jour de nombreux recueils de poésies et des textes d'humour. Il est lauréat de nombreux concours nationaux et internationaux, membre de jury, invité dans de nombreuses sociétés et académies littéraires, en particulier il est sociétaire des poètes et artistes de France, sociétaire des poètes français, membre du centre européen pour la promotion des arts et des lettres…

En peinture il a fait de nombreuses expositions en France et à l'étranger en particulier en Allemagne, Belgique, Luxembourg et au Japon où il a eu le prix de Seiko et de Kobé… Il s'agit donc d'un humaniste complet, scientifique de formation mais aussi poète, écrivain, peintre émérite… ses principales publications sont « Au jour le jour » prix international de Belgique, « la liberté des mots » grand prix international de Belgique, « le jardin des mots » grand prix international de Belgique, « Partage » mes intégrales aux éditions Mille Poètes (cinq tomes) , « le poète s'amuse » aux éditions Mille Poètes, » les mots dans tous leurs états » aux éditions L'huillier, livre ouvert sur la poésie aux éditions L'huillier, « promenade » aux éditions de l'orchidée…

On rencontre chez Emile Audigier un cœur ouvert aux autres, frémissant aux événements de ce monde et plein d'une espérance dans le présent, l'avenir qu'il va chercher au fond de lui, poussé vers l'écriture par la main divine vers laquelle il se réfugie… Son écriture simple, chantante, abordable pas tout un chacun est une épopée pour l'amour…

Ma rose

J’ai vu voler ton corps dans le miroir du temps,
Comme dans un rêve tu m’offrais en cadeau
Les fleurs de ton jardin qui jaillissent au printemps,
J’ai puisé dans mon sang la puissance des mots.

J’ai vu sur la colline fleurir les orangers,
J’ai ramassé la figue pour l’entendre craquer
Dans ta bouche féconde de milliers de baisers
Et je me suis couché espérant te garder.

Tu es allée courir dans les champs de blé mûr
Où le pavot sauvage dépose ses couleurs,
Le pourpre violacé a fait vibrer mon cœur
Et je me suis assis pour contempler l’azur.

Et le temps a couru oubliant de t’aimer,
Oubliant de poser mon âme à tes pieds,
Oubliant d’appeler, de s’arrêter pour prier,
Le temps qui est passé, s’apprête à trépasser.

J’ai compris que la fleur que tu portais en toi
Etait si fragile qu’il fallait la cacher,
La garder dans son cœur pour que vive l’espoir
Dans ce monde pourri qui passe sans rien voir.

La misère se pose sur le foyer serein,
Doucement elle rentre, s’invite au festin,
Puis se glisse furtive entre tes draps froissés
Sans même avertir que la rose est fanée.

L’espoir

L’espoir s’est caché sous le pied des bougies,
Une flamme a brûlé pour éclairer leur vie,
Des sourires ont brillé dans les yeux du bonheur
Et les lèvres unies ont découvert leur cœur.

L’espoir a veillé sous la lampe éteinte
Attendant pour demain une belle étreinte
Et dans leur corps, l’amour a jailli au matin
Pour éclairer leur jour en leur prenant la main

Pour aller dans des lieux où le temps abandonne,
Pour vivre pleinement l’espérance qui sonne,
Qui appelle les anges blottis au fond des cieux
Et que leur cœur meurtri soit enfin bienheureux.

Les étoiles ont brillé dans la voûte, ce soir,
Elles ont pourchassé la crainte et le noir
Réchauffant leurs ardeurs dans l’union consacrée
Et leurs yeux scintillaient sous le plus beau baiser.

Automne

Dans le matin brumeux tombent les feuilles mortes
Cachant tes pas meurtris sur les dalles noircies,
Les jours et les soupirs de tes lèvres portent
Sur les ailes du vent le temps qui nous maudit.

Elles viennent finir dans le puits de l'oubli,
Sur le sol argenté par les gelées furtives,
Tout doucement, subtiles, nous préparent le lit
Où tous deux nous irons pour d'agapes festives.

Leur sommeil est profond, coloré de douceurs,
Le jaune, le vert tendre, font surgir nos vingt ans,
L'ocre, le brun sali, réveillent en nous la peur,
Mais qu'importe ma mie, profitons du présent !

Des belles robes douces, du satin de ta peau,
Sous la treille chargée des grappes de l'amour,
Cueillons ces fleurs fécondes, leurs multiples cadeaux,
Gouttons à pleines dents la vie et ses toujours,

Demain il sera temps d'aller au cimetière
Porter les mignonnettes sur les tombes du temps,
Faire une promenade, une simple prière,
En pensant à tous ceux qui sont toujours présents.

Les roses du destin

Sur le chemin noueux qui longe le sentier
Je sens s'évanouir les senteurs d'autrefois,
Les feuilles qui flamboient font naître de la joie
Dans mon cœur fatigué qui cherche à prier.

Elles tombent, se posent sur la mousse mouillée
Pour aller rechercher les rêves, les émois
Que vieillesse nous donne doucement dans le soir
Quand la terre s'ouvre sur nos pas épuisés.

La vigne qui s'éclaire, là-bas, sous la tonnelle,
Semble vouloir nous dire qu'il n'y a pas de raison
Pour que nos cœurs saignent, aient peur de l'horizon,
L'amour nous y attend, joli cœur, jouvencelle.

Demain ou ce matin il te tiendra la main,
Les fruits donneront un nectar si joyeux
Que les espoirs futurs, les printemps amoureux
Sauront faire pousser les roses du destin.

Dans le ciel

Dans le ciel les oiseaux naviguent sur le vent
Vers des terres d'amour au climat plus clément,
Demain ils chercheront les élans de leur cœur
Pour donner du bonheur, oubliant les douleurs.

Dans le ciel, les nuages cherchent des rives calmes
Pour s'arrêter un peu, reposer leurs âmes,
Demain ils resteront sur le bord de ton lit
Espérant retrouver les parfums endormis.

Dans le ciel le soleil éclaire les rivages
Pour partager les joies, égayer le voyage,
Demain il donnera la chaleur de l'amour
Aux vieux qui, fatigués, demandent des retours,

Puis dans le soir venu, ils se prendront les mains
Pour attendre le jour, espérer en demain,
Rêver d'un ciel tout bleu, de douceurs printanières
Et esquisser enfin une tendre prière.

Alors, avec les anges et la paix retrouvée,
Ils iront dans le ciel quémander des baisers,
Des caresses, des joies, dans le tendre au-delà,
Se reposer enfin dans le creux de tes bras.



Marie-Pierre Demon

Marie-Pierre Demon est une poète du 21ème siècle. Pour comprendre ses écrits, il faut comprendre qui elle est. Femme d'action, mère de famille, pédagogue, entrepreneuse et manageuse, elle a pour vocation de créer et accompagner l'innovation de l'humain, par l'action, la parole et l'écriture. Yann Savidan, auteur, a écrit *« M-P Demon incarne une nouvelle génération de poètes.*

Elle balaie d'un trait tous les clichés anciens et poussiéreux pour laisser place à une poésie lyrique, vivante et à la fois onirique ».

Auteure de plusieurs livres publiés chez Mille Poètes, elle affiche son âme de poète partout où elle se trouve afin de rallier le rêve et la réalité. *« Celui qui ne parvient pas à faire voler son avion n'ira pas loin, et celui qui ne parvient pas à atterrir ne parlera qu'aux oiseaux »*, dit-elle.

Enfant, elle écrivait déjà des poèmes pour décrire la beauté de la vie, et elle a écrit une dizaine de petits livres d'aventure. Adulte, elle écrit pour transmettre le plaisir de la vie, c'est le cas d'*Histoires d'eaux, l'érotisme de l'eau douce*. *« Cette belle histoire d'amour racontée par une plume pleine de poésie, continue son chemin avec beaucoup de sagesse et des expériences tirées parfois de la vie ou de littérature mythique, symbolique et même anthropologique, pour que l'histoire devienne profonde, et si attirante »*, nous dit à son propos Noureddine Mhakkak.

Elle écrit pour transmettre l'envie d'agir, l'élévation, d'où le titre de son premier recueil : *Délivrances, évadez-vous, voici les clés*. Agir, elle l'a fait en Co-organisant le premier forum de l'entrepreneuriat des femmes. Et elle en a fait un livre, publié chez Mille Poètes, pour la mémoire, et aussi pour montrer les champs du possible. Dans ce livre, des chapitres parlant d'entreprise côtoient des poèmes écrits par les femmes.

Elle écrit pour montrer l'invisible, pour signifier que l'espoir existe après la misère, après la déroute, après la mort, comme dans *Merle noir, oiseau passeur, et après*.

Elle écrit dans et pour la Bretagne, terre de magies. Yann Balinec, auteur breton, a écrit d'elle *« ...Aussi faut-il rendre grâce à M-P Demon de garder la foi dans cette poésie qui nous permet d'écrire les chants d'un pays plutôt que ses lois et de chanter les beautés de la mer et de la terre comme des amers qui nous rendent désespérément optimistes…. ».*

Elle écrit pour vous.

Sous rire

Je te donne ce sourire. Reçois-le. Maintenant.
Il pourra te guérir. Ôter toutes tes peines
Guérir tes blessures. Ejecter tes tourments.
Et refermer les plaies. Expatrier ta haine

Ça y est, tu l'as reçu, je vois sur ton visage
Que tu ne pleures plus, que tes yeux sont heureux
Et tes lèvres frémissent, elles dessinent un sillage
Ce sourire s'esquisse, tu peux faire encore mieux

Je te ris aux éclats qui s'envolent sur toi
La surprise te prend, tu captes les prémisses
Et tes zygomatiques gagnent alors le combat
Tu t'esclaffes de joie en un bon mimétisme.

Tiré de : « Délivrances, évadez-vous voici les clés», éditions Mille Poètes

L'Echange

Il est des mots qui touchent, des paroles que l’on boit
Des idées échangées autour d’un verre ou trois
Cela ne suffit pas, faut-il aller plus loin ?
Est-ce que l'acte physique peut tisser d'autres liens ?
Prolonger un effet, exprimer un bien être
Qui va gagner : le non, le oui, ou le peut-être
Auprès d'une personne ce soir là rencontrée
Vers laquelle plus longtemps on eût aimé rester.
Il est parfois des choses qu’on ne veut oublier
La beauté de l’instant est loin d’être éphémère
Si j'ouvre librement une brèche à mon cœur
Elle se remplit de joie, de sens et de douceur.
Si je donne quelque chose qui peut paraître fort
Une chose qui fait mal, une chose qui me plaît
C’est comme une chanson qu’on veut réécouter
Il faudra l’appeler une amitié profonde
Je ne désire qu’une chose, c’est qu’elle soit partagée.

Tiré de : « Délivrances, évadez-vous voici les clés», éditions Mille Poètes

Apologie

Et ce qu'Oddo voulait entendre
Etaient ces mots :

Eh, toi.
Tu me plais, le sais-tu ?
Tu as le front soucieux
De l'homme contemplatif.
Tu as le sourire frais
D'une folle insouciance.
Tu as les bras musclés
De l'homme prêt à braver
L'adversaire le plus dur.
Ton regard, parfois, tue.
Tes lèvres sont charnues
Et tes gestes sont tendres,
Parfois ton caractère
Cherche trop à prétendre.
Mais au son de ta voix
Je me laisserai prendre.
Sensible à ma détresse
Même si tu la provoques
J'apprécie ta virilité
Elle rime aussi avec délicatesse.

Tiré de : « Histoire d'eaux, l'érotisme de l'eau douce (ou le voyage d'Oddo et Offène)», éditions Mille Poètes

Offène au septième ciel

Le ciel se tinta de couleurs surannées
Le soleil était bas, je repoussai mon drap
Non, je n'avais pas froid malgré ma nudité
Je regrettais soudain l'homme qui n'était plus là

La douceur de mes mains frôle celle de mes seins
Ersatz de sensations de deux corps qui se touchent
Le ciel est maintenant d'un ton céruléen
Quand je mouille mon doigt dans le chaud de ma bouche

J'ouvre grand la fenêtre, le soleil devait voir
Mon corps sensuel, ses dedans, ses dessous
La chaleur pénétrante des rayons recevoir
Et la main affairée qui frotte sans à-coups

Le plaisir ne vient pas, n'est pas au rendez-vous
Chercher vite un moyen, une idée, un tabou
L'image qui s'impose est une image de vous
Vous vous penchez sur moi, le ciel devient fou

Je ne vous connais pas et vous me faites peur
La main solide me tient, et l'autre me tripote
Vous mêlez habilement rudesses et douceurs
Vous êtes mon souverain, mon amant, mon despote

Bénis soient le plaisir, la femme et ses désirs
Plus vous me faites mal et plus je m'offre à vous
Dans le creux de ma chair vous forgez vos délires
Fantasmes assouvis si j'en arrive au bout

Et sous le ciel qui prend un aspect orageux
Enfonçant votre glaive dans mes parties charnelles
Vous vous croyez plus fort, béni par tous les dieux
Mais moi seule j'atteins l'extase du septième ciel.

Tiré de : « Histoire d'eaux, l'érotisme de l'eau douce (ou le voyage d'Oddo et Offène)», éditions Mille Poètes

Ce que l'on mérite

Il est des forces vives qu'on ne peut percevoir
Il est des sources fines qu'à peine on devine
On croit qu'elles sont d'inaccessibles ondes divines
Mais elles sont toujours là pour qui peut bien les voir

Incessamment elles nous guident
Elles sont la lumière que chacun de nous cherche
Elles allument partout de minuscules mèches
Mais bien peu sont les âmes qui captent leur fluide

Pourtant ce sont bien elles, portant encore l'espoir
Elles indiquent toujours quel chemin l'on doit suivre
Il faut être attentif, éviter la dérive
En chaque petite chose il faut alors croire

Des mots, des indications, prêts à être trouvés
Dans l'air, dans l'eau, en nous, il y a des messages
Les logiciels permettant le décodage
Sont partout où on veut seulement les chercher

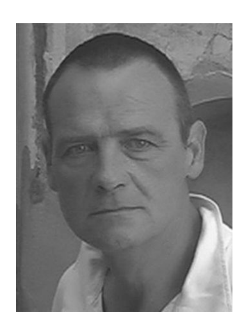
Enlever le bandeau, enlever les œillères
Tant de gens considèrent cet acte inaccessible
Ils ne seront pas aveuglés par la lumière
La lumière du monde scintille sans effigie

Je veux montrer au monde que vous n'êtes pas seuls
Ceux qui se sentent seuls, même entourés de mille
N'ont pas encore capté les forces tant utiles
Ils nous recouvrent alors tous d'un linceul.

Au contraire si chaque être s'ouvre de ce qui est
De ce qui sera ou de ce qui a été
Une énergie colossale peut donc être enclenchée
Elle amène le monde dans un sens nouveau

Il n'y a plus d'exclus, tous deviennent pareils
Ayant le but de vivre pour les autres et soi-même
Ayant à la bouche et au cœur le mot « aime »
Je suis eux, ils sont nous, tu es lui, vous êtes elle.

Tiré de : « Merle noir, oiseau passeur, et après ?», éditions Mille Poètes



Philippe Lemoine

Philippe Lemoine aime les mots à la manière d'un collectionneur minutieux qui accumule et entasse ses trésors avec avidité dans ses tiroirs… Mais les mots ne sont pas sages quand ils débordent l'âme du poète : ils se croisent, s'entrechoquent et dansent en une folle sarabande de vers et de quatrains, clamés *« d'une voix haute et clair »* à la face du ciel.

Ce n'est pas seulement pour la saveur du verbe et son goût dans la bouche que Philippe Lemoine écrit avec cette ferveur, ce n'est pas seulement pour étancher sa soif ; c'est pour dresser un bouclier contre l'obscurantisme et le cynisme du monde ; c'est pour s'élever contre les misères, les dictatures et les oppressions de tous bords.

Tant de rêves de lumière à faire surgir des tréfonds des ténèbres ! D'autres mots alors se détachent tels des flambeaux ; Amour, Liberté, Solidarité… Longtemps après la dernière page des « innommables » soit tournée, résonne encore, comme un écho, ces cris exhumés du plus profond de l'humaine poésie. Philippe Lemoine est l'auteur du recueil de poésie « Les innommables » publié aux éditions Mille Poètes.

Il est non seulement poète mais aussi *« poussière d'oxygène en quête du verbe inusité »*. Philippe Lemoine est le président de l'association Mille-Poètes Aude et directeur de publication de la revue trimestrielle « Les Mille Poètes ».

Le devoir du Poète…

Sybarite, le monde est entrain de crever,
Plutôt que d'en subir le sanglot pathétique,
D'un geste salutaire, insurgé poétique,
Je m'octroie humblement le pouvoir de rêver…

Des souhaits de l'Ego, je veux me préserver
Et afin, de garder sur mon art l'œil critique,
De la vie encenser le sublime cantique,
C'est aux creux de mes mots que je viens m'enclaver…

Extirper de l'esprit le mal à sa racine,
D'un verbe ranimer la foi de l'origine,
De l'oracle, bannir la misère et l'effroi…

Plutôt que du chaos, de la paix : le prophète !
De l'espoir, le gardien ! Le devoir du poète,
N'est-il pas de bénir l'amour comme seul roi… ?

Anamorphose…

Lorsque monte du cœur l’aubade allégorique,
Emerge de l’esprit d’autres chants et splendeurs,
D’un trait de plume, l’autre, issu des profondeurs,
S’affirme et transparaît de façon empirique…

Passant imaginaire au regard chimérique,
Moi-même et différent, je m’éveille aux grandeurs,
Sur l’encre et ses ruisseaux, nous allons maraudeurs
Cueillir le sentiment sur l’eau métaphorique…

Lorsque la prophétie éclaire le devin,
D’un émoi, sa conscience effleure le divin,
D’un verbe lumineux l’ineffable se pose…

De l’être à son contraire, aux puits du ressenti,
Nul ne saura jamais qui, de l’anamorphose,
Du poète ou de l’homme est le mieux abouti…

Funambule…

A la fois alchimiste autant que forgeron,
Le poète est le roi d'un pays sans frontière,
De l'art le mendiant, il n'a comme litière
Que son cœur comme offrande et ses mots pour clairon…

Face à l'immensité, de l'amour, le larron,
Suspendu sur l'oracle, il cherche la faîtière,
L'euphonique passage aux pieds du cimetière,
Du sibyllin mystère il gravit l'éperon…

L'ineffable l'effleure et embellit son âme,
Du divin oratoire, il préserve la flamme
Et cisèle ses vers d'un présage rimé…

Dans le ciel de mes yeux, lumineuse fontaine,
Musardent les parfums d'une femme lointaine,
Sur l'écho de ses pas je m'envole charmé …

Créateur…

Caprice de l’esprit, quête d’éternité,
Le divin comme cible, alchimiste sublime,
De tourbe et de limon l’homme éclaire l’abîme :
Il fait face au mystère avec humilité…

Côtoyant le funeste autant que la clarté,
D’un acte fondateur jusqu’aux seuils de l’ultime,
De son imaginaire il libère l’intime
Et de l’oracle extrait sa propre vérité…

Quintessence du sens, admirable prodige,
De ce don merveilleux il connaît le vertige,
Son œuvre pour raison, il encense le beau…

Qu’importe si la mort alimente le doute,
De l’humaine richesse il brandit le flambeau,
C’est aux sources de l’art qu’il dessine sa route…

Méditation…

L'un façonne l'argile, un autre, d'un pigment,
Réinvente l'éther, d'un piano magique,
Léger comme un oiseau, s'élève symphonique,
Aubade ou requiem, le cœur du sentiment…

Au chevet de l'artiste, ineffable aliment,
L'imaginaire veille et préserve l'éthique,
En quête d'absolu, de ce pouvoir unique,
L'être s'allie au ciel son œuvre pour ciment…

Face aux douleurs du monde, à son flot versatile,
Certains ne voient en l'art qu'un passe temps futile
Et pensent le poète indolent et fictif…

O ! Muses, pardonnez l'outrageante parole,
Qu'importe si le beau reste contemplatif,
Des vertus de l'esprit, il reste le symbole…



Jean-Baptiste Pedini

Jean-Baptiste Pedini est né à Rodez (France) en 1984. Etudiant en droit et en science politique à Toulouse, il part vivre en 2007 à Pau pour finir ses études. Amoureux des mots et admiratif de l'œuvre des poètes du XXème siècle, il commence à écrire à l'adolescence des poèmes puis diversifie son écriture avec des textes en prose, des nouvelles et enfin des haïkus.

C'est d'ailleurs ces derniers qui vont donner naissance à « Hors la ville », son premier recueil, paru aux éditions Mille Poètes.

On peut également retrouver les textes du jeune poète dans diverses revues consacrées à la poésie, et notamment "Flammes vives", "Haïkaï", "Gong", "Comme en poésie", "Casse-pieds", "Verso", "Bleu d'encre", "Mot à maux" ou encore "Les cahiers de poésie" pour ne citer qu'elles. A l'heure actuelle son plus beau souvenir poétique reste le Marathon des mots 2006 (événement littéraire organisé à Toulouse autour de la lecture) au cours duquel Carole Bouquet et Samy Frey avaient lu l'un de ses textes sur la ville rose (Lettre à Toulouse).

Jean-Baptiste travaille actuellement sur de nombreux projets que vous pourrez découvrir dans les prochains mois et vous livre ici quelques extraits de son recueil de haïkus, « Hors la ville ».

En toute innocence
Décrocher la lune
Le mur a jauni

♦ ♦ ♦

Face contre terre
Un pétale se détend
Souffle coupé

♦ ♦ ♦

Ecrire
Une page de sa vie
Feuille morte

Les jours de nostalgie
Des odeurs qui reviennent-
Je passe le temps



Dernier souffle d'automne
L'érable mis à nu
A rougi face à l'aube



L'abeille
Dans la piscine bondée
A piqué une tête



Face à face aveuglé
Par le dédoublement
Du soleil dans tes yeux

Mon arbre arraché
Les mots me manquent-
J'écris dessus



Gelée
La flaque épaisse
Emprisonnant la lune



L'automne s'est enfui
Sans même un mot
Une feuille morte



Nuit vagabonde
La lune réapparue
En flaque d'eau

Rivière morte
Ricocher
De pierre en pierre



Un chat dans la gorge
Un oiseau dans la tête
Lutte à venir



Ecrire
En vérité
Tourner autour du mot



Idée ronde
Difficile
A mettre dans un coin

Miroir brisé-
Chercher
Une bonne image de soi

♦ ♦ ♦

L’idée s’envole
Et à même ciel
La vie s’enterre

♦ ♦ ♦

Dernière feuille arrachée
Le gang des moineaux
A révélé sa planque

Tiré de : « Hors la ville », éditions Mille Poètes



Rémi Valet

Rémi Valet est né le 27 mars 1972, dans le sud-Manche, où il réside toujours. Après quelques années d'études de psychologie, il a bifurqué dans plusieurs directions et a pratiqué plusieurs petits boulots (correspondant de presse, employé funéraire, sondeur, ouvrier d'usine, surveillant de collège et lycée, etc.). Il se définit d'ailleurs volontiers comme un être en perpétuel mouvement intérieur et comme un étudiant éternel.

Il se pose sans cesse des questions sur la vie, l'amour, la mort. Il se perd dans de grandes questions existentielles, au risque de se perdre et d'en oublier les contraintes de la vie sociale. Dans la vie courante, il apparait pourtant comme un joyeux drille au bon caractère, qui met beaucoup de distance vis-à-vis de lui-même. Au fond, il ne semble pas prendre la vie très au sérieux, et c'est peut-être ce qui le sauve et l'empêche de broyer sans cesse du noir et de désespérer de l'existence...

Rémi Valet ne se considère pas comme un auteur à part entière. En fait, il est perpétuellement en train de s'interroger sur le sens de la vie, donc il écrit dans sa tête en permanence !

Mais le combat avec les mots se ressent dans son écriture, comme s'il se faisait violence pour mettre des mots sur ce qu'il ressent. Il refuse tout ce qui est esthétisation, joliesses d'écriture, belle prose. Ce qui l'intéresse, c'est de capter l'essence d'une réalité dans toute sa crudité, sans fioritures ni pincettes.

Très tôt, Rémi Valet s'est intéressé aux livres. L'un des premiers grands bonheurs de sa vie fut le jour où il a mis pour la première fois le pied dans une bibliothèque. L'écriture est venu ensuite ; Il écrivait des textes comiques sur les professeurs, des poèmes satiriques, des chansons de carabin dépourvus de vergogne ! Il a très rapidement compris comment il pouvait se faire remarquer par l'écriture et l'humour. D'un naturel maladivement timide, il était plus facile pour lui de se faire remarquer à l'écrit qu'à l'oral !

A travers son recueil « A un mur près d'une autre galaxie », il ne cherche pas à raconter d'histoires, dans tous les sens du terme, il décrit juste ses états d'âme et ce que lui inspire l'existence. Cette démarche très "nombriliste" part du principe que l'on ne peut rien connaître de mieux que ses propres faiblesses. Il s'agit d'une forme d'auto-psy sans concessions et au scalpel, si possible. A travers la description de ses petits états d'âme un peu ridicules, il essaie d'accéder à l'universel de nos petites vies forcément toutes un peu pourries....

A un mur près d'une autre galaxie

Un garçon qui se décide à écrire des poèmes est décidément bel et bien foutu. Il sait qu'il est condamné par avance au ridicule. Tout comme sa laideur peut prêter à sourire. Chaque goutte de sang doit trouver sa blessure. L'amour est un prétexte un peu facile pour condamner notre solitude à sa nature gigogne. Notre peau n'en demande pas tant. Aimer, c'est tourner la clé un peu vite, alors que j'aurais préféré laisser ta beauté soigneusement rangée à l'intérieur. Ma prétention à t'aimer me fait rire quand elle ne me fait pas pleurer. C'est un piège pour enfermer le soleil, c'est un assoiffé de larmes qui compte sur l'amour pour étancher son vice. Ne l'écoute pas, il a mérité sa tristesse. Ta beauté aurait du le rassurer. Il aurait voulu accompagner tes nuits, atténuer la moindre de tes douleurs. Il n'a rien fait d'autre que te contempler. C'est un soldat sans armes, un enfant qui ne sait plus crier. Le monde espère le débusquer un jour en plaçant l'amour à l'entrée de son terrier. L'orage n'épargnera pas celui qui vit sans toit.

Aller assez loin dans le souvenir pour espérer te retrouver. Tu habites plus intensément l'univers de mes nuits depuis que tu as déserté celui de mes jours. Fille d'Espagne et de nulle part. La couleur de tes cheveux m'est un pays inconnu, l'encre noire de mon cœur. Si tu savais l'étendue du bonheur dont tu détiens la clé… A partir de toi, le tracé de ma vie s'arrête pour se continuer en toi. La tristesse est la source de mon bonheur, la sève intarissable de ta beauté. L'amour est ce jeu dont on n'a jamais pu comprendre les règles. Toi, et ce chat qui dort avec toi. Toi, et tes yeux si noirs que la lumière ne peut y faire effraction. Et moi, qui n'ai accès à rien, puisque tu as pris soin de tout ranger avant d'aller te coucher. Où puiser assez de forces pour continuer à vivre sans toi ? Et comment espérer que la vie ait pu laisser d'autres bouts d'amour éparpillés sur la surface de la Terre ? Comment ne pas finir par croire que tu es le centre du monde, l'objet de tous les hommages que rend la musique ? Je sais que je suis fou, que l'amour n'est pas le meilleur moyen d'aimer quelqu'un, mais je sais aussi que c'est l'unique moyen de calmer ma douleur. Puisqu'on ira de toute façon grossir le ventre des choses, puisque la terre est bien décidée à nous manger. Je veux entendre le bruit que fait ton corps lorsqu'il se cogne à quelque chose, découvrir qu'il tient un peu à moi. Je veux te sentir fébrile, à deux doigts de claquer dans mes bras. Je veux que tu saches à quel point mon amour te fait vivre. Ta bouche est bien plus effrayante que ton sexe, et l'espérance est plus

longue de la voir s'ouvrir un jour. Je suis mort enseveli sous la neige à force d'attendre. Mais l'amour s'est envolé depuis longtemps.

Mes amours sans lendemain me laissaient dans la bouche un arrière-goût d'éternité. Des après-midi passées à me demander où t'étais passée, à te chercher comme un assoiffé a besoin d'eau fraîche. Mais c'était le maximum qu'un animal pouvait espérer.

Rien n'est plus beau qu'un secret bien gardé. Écrire, c'est remuer l'eau qui dort, rouvrir sans cesse le dossier d'un passé trop lourd à digérer. Étouffer l'affaire, éviter que la rumeur ne se répande. Ma vie est un scandale.

La poésie la plus pure ne sortira pas indemne du massacre organisé.

Quand, par le fruit d'une mauvaise digestion, l'estomac me tord les tripes, j'ai toujours tendance à penser que c'est l'amour qui vient de passer par là, pour me vidanger les veines.

Il faut convaincre les haut-parleurs de tout arrêter.

On ne peut jamais rien prendre sans déchirer. Prendre un cœur, c'est déjà le maltraiter. Aimer, c'est déjà faire partie d'un autre monde.

Le propre du paranoïaque, c'est de conclure un pacte avec soi-même pour s'assurer qu'on restera toujours son plus fidèle ennemi.

Dans la vie comme une maladie dans un corps.

Écrire la partition du silence.

Parvenu au sommet laïc de la septième merveille du monde, je veille attentivement à ne me laisser émerveiller par rien du tout. J'interdis à mes yeux tout écarquillement intempestif. Les escaliers du Mont, comme un gigantesque téléphérique de la merde. Et tout autour, le verdict silencieux de la mer. Un bel endroit pour une digne mort. Le cercueil idéal de l'amour. J'essaie de me souvenir où j'ai garé ma voiture. Aborder une jeune fille, histoire de garder un bon souvenir de cette journée. Des quantités impressionnantes d'amour qui sont rejetées chaque jour à la mer…

Je sais à quel point tout ceci est inutile. Je sais à quel point mes prétentions sont ridicules. Je connais la déception sous toutes les coutures. Elle me bat toujours à plates coutures. Se résoudre enfin au silence. Attendre de finir par le mériter un jour. Pouvoir quitter le jeu en toute quiétude, en toute sérénité. Oublier les mots, les images, les gestes, oublier les souvenirs. Transformer le reste en musique. Toute cette poussière qu'on a soulevée en vain, tous ces efforts dont on était finalement absents. Cette folie de vouloir achever ce qui n'avait pas de fin. Quand on finit par trouver plus de réconfort dans le ronronnement d'un moteur de voiture que dans celui d'un cœur qui bat. Cette torture de devoir aller au bout des mots. Mourir, c'est mener la fatigue de vivre jusqu'à son terme.

En guise d'adieu, comme un dernier poids qu'il me faudrait lâcher, je persiste et signe dans l'erreur. Je prie pour que tu ne me reconnaisses pas, pour que tu hésites entre des milliers. Tout ça, c'est ma faute, c'est la tienne, c'est aussi celle du monde entier. Je t'ai prise comme prétexte pour faire que le peu qui marchait encore droit aille à vau-l'eau, mais le pire de l'orage est passé et personne n'a rien vu.

Je ronge mes ongles avec autant d'obstination que si je voulais mordre mon âme.

Il fait bon croire au goût des choses, et faire comme si Dieu avait tout arrêté pour se lancer dans la mécanique. Il faudrait savoir pardonner au chirurgien qui nous a vus naître, l'excuser pour son délit d'ingérence, son maniement dextère des ciseaux. Mais ce qu'il a vu là n'était qu'un début. Un peu comme le chagrin coupable du veuf.

Je veux dormir à fond la caisse, retrouver dans le sommeil tous les petits animaux malheureux comme moi de n'avoir pas pu baiser cette pute. Ça te remonte du fond des âges. Quand ton corps en a marre de se plaindre. Quand l'amour s'apparente de près ou de loin à de la boucherie. Au fond, rien ne nous oblige à aimer. Le sexe, ce ne sont jamais que les dernières volontés d'un corps bien décidé à en finir. L'humanité n'est jamais que le résultat d'une longue fraternité de bouchers. La félicité n'est pas forcément blonde, et je ne sais pas si je tiens suffisamment à la vie pour supporter encore beaucoup d'hivers, mais j'aime à caresser l'idée de caresser un jour à nouveau tes cheveux, sans que tu t'en formalises.

Mes cheveux traversent une période de crise.

Le problème, c'est qu'on n'arrive jamais à perdre complètement la tête. Les systèmes défensifs de la raison sont beaucoup plus solides que ceux du rêve ou du délire. On s'imagine qu'en vivant toujours en état de grande acuité émotionnelle, les portes d'un monde moins réel vont s'ouvrir. Mais quelque chose, dont le retour routinier nous effraie, l'emporte toujours en ridiculisant fatalement nos excès. On choisit un support, on le qualifie « d'artistique », et on le charge de nous aider à continuer la lutte. Ce travail peut nous amener à perdre beaucoup de temps, d'argent et de sérieux ; des choses utiles à notre existence concrète, mais qu'on imagine moins utile sur un autre plan de considération. On abandonne peu à peu les critères de réussite ou d'échec, en s'imaginant qu'on navigue en permanence sur le fleuve de notre vérité intime, qui dispense de se juger en fonction de ces catégories, comme celles du beau et du laid, de l'intelligent et du bête, de l'essentiel et du dérisoire, etc. On se souvient du temps passé à ne rien faire, consciemment, ou à satisfaire cette envie maniaque de ressentir, de chercher ou de s'émouvoir. On se souvient du sentiment que l'on éprouvait alors d'accomplir un acte profondément antisocial, libre et indépendant. On se souvient de la bibliothèque comme de la première brèche ouverte à notre soif de subversion. On se souvient des inévitables retours à la normale, de ces concessions faites à contrecœur aux réalités les moins facultatives. On évite alors de se relire, on cherche le prochain mot en négligeant de se soucier du précédent, on s'en tient au suivi d'une ligne hypothétique qui guiderait notre stylo. On n'évite pas forcément de penser, mais on essaie autant que faire se peut d'empêcher l'émergence d'une réflexion trop rigoureuse. On tient à ce que notre écriture conserve l'image de la construction progressive anarchique des pensées sans qu'elle n'en subisse toutefois le despotisme aveugle et inconséquent. Se réserver le droit d'interrompre un raisonnement en cours ou de briser le rythme d'une phrase si un brusque sentiment de fatigue m'intime l'ordre de passer à autre chose, comme le sommeil doit naturellement succéder à l'état de veille. Comme si le retour quotidien des jours symbolisait notre incapacité fonctionnelle à imposer un ordre différent des choses, et notre condamnation à vivre toujours plus ou moins enchaîné et prisonnier. Comme si le retour quotidien des jours symbolisait notre incapacité fonctionnelle à imposer un ordre différent des choses, et notre condamnation à vivre toujours plus ou moins enchaîné et prisonnier. Se réserver le droit d'interrompre un raisonnement en cours ou de briser le rythme d'une phrase si un brusque sentiment de fatigue m'intime l'ordre

de passer à autre chose, comme le sommeil doit naturellement succéder à l'état de veille. On tient à ce que notre écriture conserve l'image de la construction progressive anarchique des pensées sans qu'elle n'en subisse toutefois le despotisme aveugle et inconséquent. On n'évite pas forcément de penser, mais on essaie autant que faire se peut d'empêcher l'émergence d'une réflexion trop rigoureuse. On évite alors de se relire, on cherche le prochain mot en négligeant de se soucier du précédent, on s'en tient au suivi d'une ligne hypothétique qui guiderait notre stylo. On se souvient des inévitables retours à la normale, de ces concessions faites à contrecœur aux réalités les moins facultatives. On se souvient de la bibliothèque comme de la première brèche ouverte à notre soif de subversion. On se souvient du sentiment que l'on éprouvait alors d'accomplir un acte profondément antisocial, libre et indépendant. On se souvient du temps passé à ne rien faire, consciemment, ou à satisfaire cette envie maniaque de ressentir, de chercher ou de s'émouvoir. On abandonne peu à peu les critères de réussite ou d'échec, en s'imaginant qu'on navigue en permanence sur le fleuve de notre vérité intime, qui dispense de se juger en fonction de ces catégories, comme celles du beau et du laid, de l'intelligent et du bête, de l'essentiel et du dérisoire, etc. Ce travail peut nous amener à perdre beaucoup de temps, d'argent et de sérieux ; des choses utiles à notre existence concrète, mais qu'on imagine moins utile sur un autre plan de considération. On choisit un support, on le qualifie « d'artistique », et on le charge de nous aider à continuer la lutte. Mais quelque chose, dont le retour routinier nous effraie, l'emporte toujours en ridiculisant fatalement nos excès. On s'imagine qu'en vivant toujours en état de grande acuité émotionnelle, les portes d'un monde moins réel vont s'ouvrir. Les systèmes défensifs de la raison sont beaucoup plus solides que ceux du rêve ou du délire. Le problème, c'est qu'on n'arrive jamais à perdre complètement la tête.

Que tout ceci ne soit pas bien poétique et porte la marque d'un esprit tout entier farci dans cet orage, ce déluge bardé de sang, cet enfant que l'on ne peut qu'à peine concevoir...

Tiré de : « A un mur près d'une autre galaxie », éditions Mille Poètes



Frédérique Bourdin

Frédérique Bourdin naît en avril 1978. Elle découvre l'écriture au collège mais s'en délaisse rapidement, par manque de confiance. Elle épouse alors sans conviction le schéma sociétal. Adulte, elle s'exode. Une nouvelle région, un homme attirant, une enfant, des petits boulots. Mais de mauvais choix en non-dits, elle se réfugie dans un monde terni par l'image que son compagnon lui renvoie d'elle-même.

Quelques années de vie commune suffisent à la faire douter à chaque instant.

A la mort de sa mère, le temps ralentit. Un relent d'inachevé l'investit. Le déficit d'amour, reçu et donné. La révélation de l'amour inébranlable d'une fille pour sa mère. L'espoir débouté d'être, un jour, certaine que sa mère l'aimait. Et pendant ce mauvais temps, un bonheur amoureux déchu. Une descente interrompue par des coups à l'âme et au corps. Une rupture. Un nouveau départ puis la reconstruction.

La jeune femme retourne dans la maison où elle a toujours connu sa mère. L'écriture revient et sort les non-dits de leur torpeur. Elle laisse couler son cœur jusqu'à atteindre un monde fait de respect et de règles. Petit à petit les maux s'échappent pour se faire sensuels, érotiques... voluptueux. La vie qui se glisse dans les veines, des expériences qui modèlent l'existence. Le cœur à nouveau libre, elle rencontre un homme qui lui fait découvrir une autre face de sa personnalité, désirs inavouables et… inassouvis. Il la conseille, la forme, lui apprend à avoir confiance en elle. Un projet de vie commune s'installe.

Coup dur alors pour la jeune femme : il la quitte. Elle refuse d'accepter cette rupture ! La rage au ventre, elle jette sa colère aux hommes sur un site de rencontres. L'un d'eux la déstabilise rapidement en mettant le doigt sur ses blessures. Surprise, elle tombe sous le charme. L'amour s'installe et elle se laisse porter de nouveau par ses sentiments. Deuxième naissance, Frédérique se libère et prend son envol vers l'infini d'une vie. Le futur s'ouvre. Elle stabilise sa vie, mais garde une sensibilité à fleur de peau, marquée par son vécu familial.

Frédérique Bourdin est l'auteur de « D'ailes brisées à elle sensuelle » aux éditions Mille Poètes.

Abandon

Agenouillée sur le sol les cheveux sur les épaules
Elle se remémore les années évanouies
D'une caresse elle ôte la poussière de sa vie
Tourne les pages de ce que fut son sourire

Le passé ancré dans son cœur elle feuillette l'album
Plonge les yeux sur les visages comme des statues de sel
Son amant, son ami… une volée de baisers pour ses enfants…
Vestige de sa famille… partie pour ne jamais revenir

Du revers de la main elle chasse une larme de sa joue
Suit le sillon laissé par le temps aux feuillets jaunis
Tous ces jours pour ne laisser que l'absence
Seul le crépitement du feu trouble sa solitude

Elle s'approche du foyer et dépose une bûche
Brûle les photos abîmées par son regard
De leur départ elle ne s'est pas remise
Elle ferme les yeux et s'en va les rejoindre.

Insomnie

Eveillée en plein cœur de la nuit
J'entends résonner dans la pièce
Le tic tac agaçant de la pendule
Qui berce lentement mon insomnie

Eveillée en plein cœur de la nuit
Non, je n'ai pas trouvé le sommeil
Empêtrée dans les lianes de ma raison
Cette fois-ci Morphée m'a oubliée

Eveillée en plein cœur de la nuit
Ma tête est une feuille en folie
De sa souche ne reste que sciure
Transformée par l'écho de ma voix

Eveillée en plein cœur de la nuit
Tournent et retournent les questions
Trottent avec malice les doutes
Je m'écorche brutalement à mes peurs

Eveillée en plein cœur de la nuit
Après quelques mots jetés à la volée
J'aimerais compter les heures à veiller
Et observer le jour pointer son nez

Eveillée en plein cœur de la nuit
Un silence presque sacré me susurre
« De ton lit tu peux voir le ciel étoilé »
Pas de soleil, juste la nuit pour rêver

Juste un peu

Juste une ivresse, un peu de tendresse
Au premier regard j'ai compris
Qu'entre ses bras je passerai la nuit
Un peu de tendresse sous ses caresses

Juste une envie, partager le même lit
L'un contre l'autre, sans un mot
Quelques gestes un peu plus hauts
Partager le même lit pour une nuit

Juste un besoin, sentir ses mains
Contre mon ventre, sur mes seins
Parcourir mon corps, mes reins
Sentir ses mains jusqu'au matin

Juste un instant, pas de lendemain
Faire de la nuit notre histoire
Savourer son désir, un soir
Pas de lendemain, pas de chagrin

Juste une pensée, pas de pleurs
Nous ranger dans un coin
Dans ma mémoire, seul témoin
Pas de pleurs, un peu de chaleur

Indiscrétion

Il se réveille et se glisse chez elle
La découvre innocente et sensuelle
Les cheveux étalés sur l'oreiller
Les yeux fermés, fatiguée

Il en profite pour caresser sa cheville
Doucement pour ne pas la réveiller
Et c'est avec amour qu'il constate
La blancheur de ses jambes galbées

Elle se tourne, repousse les draps
Et le voilà perché sur ses genoux
Il continue l'ascension de ses cuisses
Et goûte à la saveur de son sexe

Lorsqu'il lui caresse le ventre
Un soupir langoureux lui échappe
Quand il s'attarde sur ses seins
Il surprend un murmure de bonheur

Elle se cambre, s'étire, baille
Ouvre de grands yeux sombres
Regarde au dehors, sourit au soleil
Dans la douceur de son réveil

Envie de vous

Envie de vous provoquer
De vous convoiter du coin de l'œil
De vous sourire d'un air taquin
De vous donner envie de m'avoir

Envie de vous séduire
De vous découvrir sous mes doigts
De vous caresser du plat de la main
De vous donner envie de me posséder

Envie de jouer avec vous
De vous chauffer sans vous toucher
De vous voir vous raidir devant moi
De tester vos limites avant les miennes

Envie de m'offrir corps et âme
De satisfaire le moindre de vos désirs
De répondre à chacune de vos humeurs
De vous donner toujours envie de moi

Envie de vous appartenir
De vous sentir au fond de mes entrailles
De vous savoir au creux de mon âme
Sans pour autant vous le dire…

Tiré de : « D'ailes brisées à elle sensuelle », éditions Mille Poètes



René Dumas (1906-1934)

Quel esprit simplement humain pourrait se passer de poésie ? N'en trouve-t-il jamais dans ses sentiments, ses goûts, ses joies et même son mal de vivre ? N'a-t-il jamais envie d'exprimer ce qui bouillonne en lui, ce qui fait exploser son moi intérieur et crée ainsi la plus vibrante expression de sa personnalité ?

René Dumas, lui, l'a bien compris. Mieux : il a su assimiler la poésie à sa propre personne, à son environnement, à son terroir, à ses émois internes, puisqu'il nous livra, par l'intermédiaire de son neveu Joël Dumas, le recueil qui nous parle des « Imphyades ».

La poésie s'y présente en strophes régulières et classiques, puisque le poète incline volontiers pour le sonnet, en deux quatrains et deux tercets qui offrent presque à chaque page leur ordonnancement musical. Parfois, c'est une autre forme très personnelle, jouant sur les allitérations. Anachronisme? Chant plutôt. Hugolienne est, en outre, la forme des poèmes, qui inspirent parfois à René Dumas des alexandrins virulents et passionnés.

Chez René Dumas, le temps est uni, puisqu'il dépend de la sensation, brève mais intense. C'est une manière de régenter le temps, de le diriger à sa guise en le faisant entrer dans l'univers spirituel, au moment d'un suprême contact. Alors maître de l'espace et du temps, René Dumas s'emploie enfin à projeter son propre moi sur autrui. L'attirance que son univers poétique exerce sur ses personnages est indéniable. Tous se voient interpellés, puis invités à faire leurs premiers pas avec l'auteur.

Il est légitime, en effet, de se voir invité dans l'univers des dieux lorsque les sentiments sont ici poussés à l'extrême. Il semble impossible d'échouer dans cette tentative, et pourtant, un modeste rappel aux réalités s'exhale du dernier vers de cette strophe : plus d'ascendance divine, plus d'instrument merveilleux, rien que la plume du poète. Mais c'est précisément cet instrument-là qui crée la poésie et rend un poète redoutable. Il semble impossible de ne pas l'écouter, même quand il se sent ramené à plus d'humilité…

THIERRY ROLLET, écrivain
Agent littéraire

QUI FAIT D'IMPHY FI ?

Demeurer en arrière est une cécité
Et le progrès doit être à chaque instant cité.
Je pense que doter d'armes notre cité
S'affirme maintenant une nécessité.
Ci-joint un écusson dont les fort humbles armes
Certes, m'empêcheront de mériter les palmes.
Qu'imaginerez-vous ? L'esprit, oiseau frivole,
Sur sa branche, incertain, de rêve en rêve vole.
La curiosité comme la soif obsède.
Aimable curieux à votre assaut je cède.
Je vais vous expliquer, adonc, Monsieur le Maire,
Mon dessin embrouillé d'une façon sommaire.
Vous remarquez d'abord, au centre du blason,
Un flanqué d'un signe. Et pour quelle raison ?
Ce signe est une lettre hellène et se lit PHI.
Font réunis ces deux caractères : IMPHY.
Le pentacle d'où file un triple et long rayon
Révèle le génie. Enfin, de mon crayon,
J'ai tracé : PAX et JUS. Ces substantifs latins
Veulent dire en français : paix et droit. Ce matin
Pour vous écrire, j'eus force hésitations.
Agréez, cher Monsieur, mes salutations.

Pour compléter, j'adresse à ma ville natale
Qui tente autant que tout ce qui tenta Tantale,
Ce fier hommage : « Gens, je vous mets au défi
De trouver coin plus doux que mon pays d'Imphy. »
On croit, en prononçant son nom délicieux,
Voir sourire soudain un bel ange des cieux.
L'âme est fière et ravie et le cœur semble ailé.
Ô poète devin qu'il vibre en ta chanson !
Ce nom m'est aussi cher que l'épaisse toison
De ce bélier divin, présent de Néphélé.

L’ONDINE

Dans la Loire se baigne une adorable fille.
Je contemple son corps moulé par un maillot
Qui gaiement tour à tour disparaît sous le flot.
Sa chevelure noire au soleil d’été brille.

Près d’une heure durant dans l’onde elle sautille,
Puis toute ruisselante elle déserte l’eau
Et se dirige aussi légère qu’un oiseau
Vers une arche du pont, à l’abri d’une pile.

D’un brusque mouvement l’heureuse créature
Dégrafe son maillot et jusqu'à la ceinture
Se montre nue – ô nu si merveilleux à voir !

Elle s’essuie enfin, remet ses vêtements,
Et, content, je m’en vais, dans l’esprit emportant
Un tendre souvenir de cet unique soir.

REVERIE

La nuit vernale avait déchiré ses longs plis.
D’un murmure charmant les bois étaient remplis.
Une molle lueur baignait mes traits pâlis
Et l’aurore pleurait ses perles sur les lis.
À force de marcher, je m’étais arrêté
Dans un étroit chemin des amants fréquenté.
Et là, m’étant assis sur un roc anguleux,
Je laissai s’épancher mon esprit nébuleux.
À quoi songeais-je donc ? Plus d’un se le demande.
Mes pensées allaient à la frêle Mélisande.
Comme à la blonde Iseult, à l’aimante Senta,
À la douce Rozenn, à Clorinde, à Sita,
A tout ce que l’amour pour séduire inventa.
Alors je crus ouïr, venant de la colline,
Ces mots que modulait une voix cristalline :
« Tu seras Wuotan qui racheta Freia
Et tout t’attirera qui jadis t’effraya. »
Je rêvai de baisers, de serments, de cœur pur,
D’ondoyants cheveux blonds, de prunelles d’azur
Semblables aux bleuets qui parsèment les blés.
Et de ces visions mes sens étaient troublés.
En ce doux mois de juin, comme animé des fées,
De toutes parts montaient d’odorantes bouffées.

Ô forêt enchantée, ô palais d’émeraude,
Plein de bourdonnements d’insectes en maraude,
Mon âme avec tes pas sans cesse en tes lieux rôde !
Adoniram aimait Balkis et Roland Aude…

L’ORAGE

Le soleil s’est caché, l’azur a disparu,
De gros nuages noirs ont assombri le ciel.
Voici que le tonnerre a grondé dans les nues ;
Les oiseaux effrayés gagnent à tire d’aile
Leurs nids. Subitement des flèches enflammées
Sillonnent l’étendue et la foudre perfide
Éclatant aussi fort que les feux d’une armée
Illumine le ciel d’une lueur livide.
Alors de l’horizon la bourrasque en furie
Rapidement accourt, enveloppant la plaine
Que couvrent les moissons et les vertes prairies ;
Éole, dans les airs, verse son outre pleine.
La tempête, en rasant les chemins et sillons,
Courbe les peupliers, renverse les épis,
Fait voler la poussière en d’épais tourbillons
Qui suffoquent les gens par l’orage surpris.
Une abondante pluie et de grêlons mêlés
S’abat avec fureur, ravine les sentiers,
Descend en longs torrents des monts dans la vallée,
Avec elle entraînant la pierre et les graviers.
Jupiter à nouveau fait entendre sa voix :
Le tonnerre rugit et la foudre, en tombant,
Fait frémir les humains, les bêtes et les bois,
Sème ruine et deuil comme l’affreux forban.
Puis l’averse a pris fin, le vent s’est apaisé
Et le ciel s’est paré de l’écharpe d’Iris.
Mais tout dans la campagne est brisé, ravagé :
Les jardins et les prés, les blés et les maïs.
Cérès réparera les champs endommagés,
Et les fleurs renaîtront sous la main de Chloris.

ONE HEART FAITHFUL

Le lac était d’argent, l’olympe de saphir.
Je m’étais étendu nonchalamment dans l’herbe.
Du printemps j’admirais le spectacle superbe,
De l’immense nature inépuisable Ophir.

J’attendais vainement l’objet de mon désir.
Comme Ossian veillant sur les monts de Morven,
Je me sentis frémir – ô lamentable hymen !
M’écriai-je. Lydé, Lydé, vas-tu venir ?

Enfin elle arriva : « Chéri, pardonne-moi…
Calme ton désarroi… mon seul amour c’est toi. »
Nous marchions, quand soudain se déchaîna l’orage.

Il tonna, grêla, plut beaucoup, le vent fit rage.
Puis l’ouragan cessa. Nous regardions surpris,
Rêveurs, le ciel paré de l’écharpe d’Iris.

Es-tu, mie, es-tu, toi que j’aime tant et tant,
De l’orgue de l’amour le clavier palpitant ?



Pierrette Champon (Jean Cylaix)

Pierrette Champon (Jean Cylaix) écrit depuis toujours mais n'a commencé à publier que ces dernières années. Secrète, discrète, elle fuit le contact par timidité. Cependant elle se dévoile complètement dans ses écrits et « Tour d'Horizon » nous montre une femme qui sait observer, qui n'est pas insensible à ce qui se passe autour d'elle. Elle écrit avec des mots simples accessibles à tous, se montre fermement opposée à l'hermétisme qui porte tort à la poésie.

Elle évoque les problèmes de notre temps : le chômage, la misère, la pollution, le bruit. Après avoir vécu vingt années en Afrique, puis dans une ville de banlieue elle retrouve la paix dans un gros bourg rural de l'Aveyron : Réquista où elle a passé son enfance et qu'elle a dû quitter pour exercer sa profession.

Professeur de lettres, ses efforts auprès des élèves français, tunisiens, ivoiriens ont été reconnus puisqu'elle a été promue au grade de Commandeur dans l'ordre des Palmes Académiques. Elle passe sa retraite au service de la poésie en donnant des conseils, en organisant un concours de poésie annuel, et depuis 4 ans un salon du livre pour que les auteurs qui s'éditent eux-mêmes puissent se faire connaître. Pour toutes ces actions le Ministre de la culture l'a nommée chevalier de l'ordre des Arts et des Lettres.

Pierrette Champon alias *Jean Cylaix* auteur de « Passionnément à la folie » se cache sous un pseudonyme car, ainsi que la plupart des débutants, elle ne veut pas dévoiler sa passion pour l'écriture à ses proches qui ne la comprendraient pas. Alors que rien ne la prédestinait à écrire, après avoir fait le point sur sa vie à l'âge critique des 54 ans, elle a écrit un roman passionnant qui ne peut être diffusé chez les libraires pour conserver l'incognito.

Heureusement les Mille Poètes sont là pour lui donner la chance d'être lu par des inconnus.

Extrait de « Passionnément à la folie »

Voilà l'idée folle qui m'est venue cet après-midi. Je voulais garder intact le souvenir des deux semaines qui ont marqué la fin de l'hiver, en conserver les faits concrets, mais aussi les sentiments et les pensées. J'ai donc décidé de raconter cette courte époque de mon existence dans ses moindres détails. Pourtant je l'avoue, l'écriture n'est pas mon domaine d'excellence, loin s'en faut. Mais peu importe, je serai probablement l'unique lecteur de cet ouvrage.

J'entrai dans le bar et pris la même place que nous occupions deux semaines auparavant. Je sortis de mon cartable le cahier rouge sur lequel j'inscris mes notes pendant les réunions de travail. Je me mis à écrire sans m'arrêter jusqu'à la nuit tombée, jetant de temps à autre par la baie vitrée, un regard vers la rue en espérant l'apparition de l'héroïne principale.

Lundi 23 février

A 4H30 la musique diffusée par le radio réveil se répandit dans la chambre. D'une main malhabile je cherchai le bouton d'arrêt et, quelques secondes plus tard, le silence reprit ses droits. Près de moi, Laurence dormait. Je me levai plus tôt ce jour-là car je devais prendre le premier avion pour Paris afin de suivre une formation professionnelle d'une semaine. J'achevai mon petit déjeuner en prenant soin de ne réveiller ni Laurence ni ma fille Fanny et, dans la nuit froide, je fermai derrière moi la porte de la maison.

Saint Paul est à trente kilomètres au sud de l'aéroport de Blagnac. A cette heure matinale la voie est libre, une demi-heure suffit pour faire le trajet. L'enregistrement du billet, le passage au contrôle de sécurité et l'embarquement, sont des gestes routiniers car je prends souvent l'avion depuis quelques années, probablement le lot commun des cadres supérieurs qui travaillent, dans des unités de province, pour de grandes entreprises nationales siégeant à Paris. Les déplacements réguliers vers la capitale deviennent inévitables.

Je travaille à Vertelecom, opérateur de téléphonie mobile connu dans l'hexagone. Responsable d'un groupe d'experts techniques, je dois assurer le bon fonctionnement du réseau Sud-ouest. Cette semaine, la formation consiste en la présentation d'une nouvelle technologie ultra

performante. Elle doit permettre l'émergence de services qui devraient révolutionner les usages de nos clients. Du moins telle est la vision de l'entreprise qui se donne deux ans pour déployer ce réseau dans les quarante plus grandes villes de France. Ce pari ambitieux constitue un enjeu majeur pour notre société, aussi a-t-elle vivement recommandé aux managers de la branche technique de suivre cette présentation à Raymondville, au nord de l'agglomération parisienne, dans les locaux de notre fournisseur industriel.

En atterrissant à Orly je devais traverser Paris du sud au nord pour rejoindre Raymondville, je pris donc la navette de l'aéroport jusqu'à la première station de RER, le métro, le bus, et après cinq minutes de marche j'arrivai à destination.

A l'entrée, le gardien sortit de sa guérite pour me demander une pièce d'identité et le motif de ma visite puis m'indiqua le chemin de l'accueil. J'empruntai, entre deux longs bâtiments, une allée goudronnée. A travers les fenêtres, je devinais des bureaux et des labos de mesure ou de test de matériel. Quelques dizaines de mètres plus loin, au bout du bloc, je tombai sur l'accueil. La secrétaire vérifia si mon nom figurait sur la liste des élèves attendus ce matin-là. « Jean Fontaine dites-vous ? demanda-t-elle. » Un peu dure d'oreille, elle me fit répéter mon nom et me donna une carte de visiteur, valide pour la durée du séjour. Pour atteindre les salles de formation un peu à l'écart, il me fallut encore contourner le bâtiment sur la droite et poursuivre jusqu'à son extrémité.

Toujours exact à mes rendez-vous, j'avais encore une fois surestimé mon temps de trajet et j'arrivai le premier, avant l'heure du début de la formation. Naturellement, l'accès aux salles de cours était fermé. Disposant d'un peu de temps, j'en profitai pour jeter un coup d'œil sur les alentours austères. Heureusement, ce beau matin d'hiver compensait le triste décor. Il faisait un froid sec, le ciel était bleu et le soleil brillait.

Notre badge provisoire ne permettait pas de commander l'accès aux salles. Par chance un agent d'entretien matinal m'aperçut. Il comprit vite l'objet de mes gesticulations et vint m'ouvrir.

Dans le hall d'entrée, des tables, des tabourets de bistrot, plus loin, des corbeilles de biscuits, des thermos de café et des bouteilles de jus de fruit.

Les élèves et le formateur arrivèrent un par un, se servirent un café et s'installèrent sur un tabouret en attendant les retardataires et nous pénétrâmes enfin dans la salle de cours, une pièce borgne qu'éclairaient

des néons, une salle de classe traditionnelle avec son tableau contre le mur et, devant, le bureau du formateur. Un projecteur relié à un micro ordinateur portable projetterait les supports du cours sur un écran.

Je choisis une place au premier rang, un vieux truc d'écolier pour rester attentif au discours du maître et échapper autant que possible à la distraction d'une classe dissipée, mais à présent c'est surtout pour y voir mieux, mes yeux ayant perdu l'acuité de leur jeunesse. Je m'installai donc au premier rang au bord de l'allée pour ne pas déranger les autres si je devais sortir en cours de séance.

Le cours commença enfin, mais le rythme peu soutenu ne captivait pas l'auditoire.

10H30, la pause ! On se retrouva dans le hall pour boire un café et faire plus ample connaissance. Le groupe, d'une douzaine d'élèves, était sympathique. Le plus jeune devait avoir une trentaine d'années et le plus âgé bientôt 55 ans. Soucieux de voir le temps passer trop vite, j'étais heureux, avec mes 44 ans, de ne pas encore faire partie des anciens. Il y avait des Lyonnais, des Lillois, des Nancéens, un Toulousain (moi-même) et des Parisiens tous experts ou techniciens.

Le formateur était jeune. S'il maîtrisait parfaitement son sujet, il manquait, par contre d'autorité et parvint difficilement à nous faire réintégrer nos places pour la suite du cours.

Midi ! Munis de notre ticket repas nous voilà en route pour la cantine. Nous fîmes la queue pour prendre plateau et couverts, choisîmes les plats au self- service, passâmes à la caisse avant d'aller nous asseoir dans la salle de restauration dans le coin qui nous était réservé.

Après le repas, l'emploi du temps nous laissa une demi-heure de battement pour boire un café, bavarder ou passer quelques coups de fil.

A 13H30, reprise du cours d'un rythme aussi peu soutenu que le matin et il ne se passa rien de particulier jusqu'à la fin de cette première vacation qui cessa à 17H.

C'est en attendant le bus dans l'abri en face de l'entrée de l'entreprise qu'elle attira mon attention pour la première fois. Je pouvais l'entendre discuter avec une de nos camarades de cours. Elles évoquaient l'heureux temps de leurs études, leurs diplômes universitaires, et j'appris ainsi qu'elle avait passé un D.U.T quelques années auparavant.

Habituellement d'un naturel réservé, je me suis immiscé dans leur conversation pour échanger quelques banalités sur le coût des transports en commun parisiens.

« En additionnant le prix des tickets de métro et de bus nécessaires aux déplacements de cette semaine, ça finit par faire une somme non négligeable, ai-je dit pendant que je poinçonnais mon titre de transport en montant dans le bus.

– Pourquoi n'achètes-tu pas un ticket hebdomadaire deux zones plutôt que des carnets de tickets ? répondit-elle. En plus le même ticket sert à la fois pour le bus et le métro, ça te fait presque 50% d'économie. »

Ce fut notre premier échange et nous avons poursuivi la conversation jusqu'à la descente du bus où nous nous sommes séparés pour rejoindre nos hôtels respectifs.

De bus en métro je suis arrivé dans le quartier de La Villette où j'ai marché longuement avant de trouver mon hôtel. Le soleil avait laissé place à une averse de pluie mêlée de neige rappelant les giboulées de printemps et j'arrivai à l'hôtel trempé de la tête aux pieds.

L'hôtel Ibis est au bord du canal de l'Ourcq et, de ma fenêtre, je pouvais voir la Géode. J'apercevais également des joggers peu soucieux de la pluie, courant le long du canal. Fervent pratiquant de ce sport, ils m'incitèrent à les imiter. N'ayant pas apporté d'équipement, je descendis faire les boutiques près de l'hôtel où je pus facilement me procurer le nécessaire.

A mon retour, la fatigue de cette longue journée commençait à se faire sentir. J'abandonnai l'idée de rechercher un coin original pour manger et me contentai du restaurant de l'hôtel.

Chaque soir, quand je suis en mission, je téléphone à Laurence pour lui résumer le contenu de ma journée, demander de ses nouvelles et de celles de Fanny.

« Allô ! Laurence ?

– Ah ! C'est toi ! répondit-elle sur un ton de reproche. Qu'est-ce que tu faisais ? Tu aurais dû m'appeler depuis plus d'une heure. Je commençais à m'inquiéter.

– Allons, ne t'en fais pas. Tout va bien. L'avion n'a pas eu de retard pour une fois et je me suis encore offert le luxe d'arriver le premier à la formation. Et toi, comment ça s'est passé ?

– Ne m'en parle pas. Odile était absente et j'ai dû me taper tout le travail à sa place…

Laurence adore parler et, une fois lancée ne s'arrête plus. Au bout de quelques minutes je parvins enfin à me faire entendre.

– Et Fanny ? Elle devait avoir un contrôle de math ce matin. T'a-t-elle dit si elle l'avait réussi ?

– Je le lui ai demandé mais tu sais comment elle est en ce moment. Elle m'a envoyée balader. J'en ai déduit que ça n'avait pas marché comme elle voulait.

– Avec elle c'est toujours pareil. Elle n'est jamais contente de son travail et, au bout du compte, ses notes ne sont pas si mauvaises. Enfin, on verra … La seconde est une classe importante. Il faut qu'elle s'accroche…

– Bon, quand est-ce que tu rentres ? Coupa-t-elle. Je trouve que tu vas souvent à Paris ces temps-ci. Tu ne pourrais pas t'arranger pour y envoyer quelqu'un d'autre à ta place ?

– Si seulement je le pouvais, je ne m'en priverais pas ! Crois-tu que ça m'amuse de passer mes soirées tout seul dans des chambres d'hôtel ? … Pour le retour je te l'ai déjà dit. Normalement je dois atterrir à Blagnac vendredi soir vers 22H, sauf imprévu, je serai à la maison avant 23H… Allez, je te laisse. A demain. Je t'embrasse. »

Je raccrochai, me mis au lit et allumai la télévision où je ne trouvai aucun programme digne d'intérêt ; après l'extinction des feux, je finis par m'endormir à une heure avancée de la nuit.



Karen Dauch

Karen Dauch est née le 26 septembre 1965 à Beaumont de Lomagne dans le Tarn et Garonne, joli petit village dans le sud-ouest de la France.
A travers son récit, elle nous livre, et par la même occasion se délivre de son passé. « Abandonnée mais vivante » est l'histoire de sa vie. Arrachée à l'âge de 5 ans, d'un univers qui aurait pu être formidable, mais au lieu de cela elle connu le foyer pour enfants abandonnés.

Adieu l'innocence et l'insouciance de son enfance trop tôt perdue, se retrouvant dans un cadre triste et sans repère. Combative et courageuse, elle ne baissera pas les bras, elle aura raison. Sa vie qui ne débuta de rien, va être propulsée au sommet, grâce à ses rencontres positives et acharnées.

Ce livre est un témoignage que tout être humain avec de la patience et du courage peut réussir à s'en sortir. C'est un hommage et un cri du cœur à tous les enfants du monde malheureux à cause de l'égoïsme et de la bêtise humaine.

Extrait de « Abandonnée mais vivante »

Vingt ans ! Un chiffre qui peut paraître terrible… Vingt années de voyages et de travail. Ce chiffre est un seuil ou un intermède plus ou moins fatidique : c'est l'un de ceux où, après une vie professionnelle plus qu'active, on éprouve le besoin de se ressourcer.
Serait-ce banal ? Peut-être. Comme serait banal ce soleil d'été qui éclaire et réchauffe le Sud-ouest de la France, installant chaudement le mois d'août, afin qu'il veille sur les odeurs de blé fauché, sur le mouvement des moissonneuses-batteuses en plein effort. Non, ça n'a rien de banal, surtout après vingt ans durant lesquels j'ai vu d'autres soleils chauffer d'autres contrées ; ça n'a rien de banal, et tout le monde le sait, de revenir au village qui vous a vu naître.

Je suis assise sur ce banc et je laisse mes yeux récupérer les souvenirs de cette campagne où l'homme laisse le calme s'installer, permettant à la nature de faire le reste. Voilà qu'un vol d'hirondelles passe devant mes yeux. Ca, ce n'est plus banal pour moi : depuis combien de temps n'en ai-je plus vu ? Ce n'était pas la saison, sans doute, plutôt un début d'automne Mes yeux ont compris plus vite que moi, c'est pourquoi ils laissent couler des larmes Je dois les laisser faire, impossible de les en empêcher Ils se sont souvenus bien mieux que mon esprit n'aurait su le faire C'est une illusion de croire que même le regard peut oublier tant d'années de souffrances…

Il me suffira donc de laisser mes yeux agir à leur guise, ne pas leur interdire de se fermer, pour que je me retrouve plongée presque malgré moi dans l'univers de mes 5 ans.

Un univers sans stabilité, un ensemble de chocs, d'images violentes qui bousculent, malmènent une vie débutante sans qu'elle en comprenne la raison.

Voici la première image : une dame au regard triste qui se tient debout, toute droite, comme indifférente au ballet de la ferme. Je suis devant elle, statuette de l'incompréhension infantile. J'ai peine à formuler les questions si graves qui cascadent sur mes lèvres :

Dis-moi, pourquoi tu pleures ? Qui c'est, les Messieurs en uniforme ? Pourquoi je dois partir.

Enfin, elle a réussi à bondir hors de ma bouche, la pire, la pire, la plus terrible de toutes ces questions. Oui, je dois *partir*. C'est un mot terrible pour un enfant que tout retient par ici : l'odeur de la campagne, les animaux de la ferme, un chien fidèle, un chat intelligent, un poney…
Ne dirait-on pas une enfance comblée ? Alors, quel terrible châtiment, cruel et injuste, est celui-là, qui vous contraint à quitter tout cela sans espoir de les revoir autrement qu'en souvenir… ?

Tout à coup, nous fûmes deux à pleurer. Toujours sans aucune explication.

Je savais que les « Messieurs en uniforme » s'appelaient des *gendarmes* et que je devais les suivre sans poser de questions. Je partais, je quittais tout, n'emportant qu'un nounours comme unique compagnon, unique confident de mon incompréhensible et soudaine solitude.

Qu'est-ce l'on peut comprendre, à 5 ans, de la " justice " des adultes ? Rien, puisqu'on ne peut même pas savoir où l'on va : cela fait partie du monde secret et terrible des adultes. Pourtant, il existe des visages d'adultes que l'on aime. Alors, pourquoi faut-il les regarder s'éloigner ? Pourquoi faut-il fuir ce visage encadré de longs cheveux bouclés, ces yeux noisette que brouillent les larmes, la douceur et la poudre rose que l'on a caressée sur les joues de la personne bien-aimée.

Mais je n'allais pas rester impassible comme David Copperfield qui regardait sa mère pour la dernière fois avant de partir pour une pension-bagne ! Non, je me révolte. J'échappe tout à coup des mains des gendarmes et je cours m'accrocher à son cou pour lui crier que je l'aime, que je veux rester avec elle. Et la voilà qui me ment avec sa bouche, en me promettant que je reviendrai un jour tandis que ses yeux restent impuissants à confirmer, miroirs de l'âme pudiques et incorruptibles ? Ce jour là, je n'ai pas eu besoin d'être adulte pour comprendre au moins cette sentence…

J'arrive enfin, devant une bâtisse qui ressemble à une grande école, plus grande que celle que j'avais commencé à fréquenter. J'y entre comme une prisonnière, toujours avec mon escorte gendarmesque, pour me retrouver enfin devant une dame inconnue. Celle-là, pas de danger qu'elle sente la poudre rose ; c'est plutôt une odeur de cabinet dentaire qui émane de sa revêche personne. Peu engageant, comme plumage ! Et son ramage ne vaut guère mieux :

Viens avec moi, je vais te montrer ta nouvelle chambre, que tu occuperas avec Marie.

Elle aurait tout aussi bien pu lire un formulaire administratif, sans avoir besoin de rayer les mentions inutiles. J'ai plutôt l'impression que c'est moi, la mention inutile, et je fais comprendre par un silence buté.

Comment t'appelles-tu ? Insiste-t-elle.

Mon silence la dérange. J'ai déjà le sentiment qu'il va devenir mon allié. Mieux : une arme redoutable.

Tu ne veux pas me le dire ? Ce n'est pas un problème. On t'appellera Julie.

Et voilà, j'étais baptisée, cataloguée, estampillée plutôt.

Mais voici Marie, ma compagne de chambre. Elle a des cheveux bruns frisés et un regard triste, lui aussi, que je compare aussitôt avec celui de l'héroïne de mon livre favori ; je ne me souviens plus de son prénom car je ne sais pas encore lire, mais j'aime tout de même les livres, et celui-là en particulier. Marie a cinq ans de plus que moi. Très tôt, je serai comme une petite sœur pour elle. En voilà une qui se réjouit de ma venue, ce qui n'est pas rien ! Elle aura pour premier mérite d'estomper les douleurs de mon cœur, sans pour autant les dissiper.

C'est l'heure du repas du soir. Nous sommes une bonne vingtaine d'enfants dans ce réfectoire qui ressemble plutôt à un hall de gare, avec des murs gris perle que l'on croirait voués à chasser la lumière du jour.

Marie n'est pas avec moi : elle est avec les “ grands ”. Je ne sais pas pourquoi mais je me suis mise à fixer un petit garçon blond aux yeux noisette. C'est ma voisine de table qui me dira ce que mon esprit ne réalise pas encore :

Qui c'est lui ? C'est ton petit frère, hein ? Vous vous ressemblez beaucoup…

Oui, c'est vrai que nous avons comme un air de famille, lui et moi. Bien sûr, ce n'est pas mon frère. Enfin, pas encore car je vais bientôt devenir sa grande sœur de cœur.

Après le repas, nous avons la permission de sortir dans la cour. Mes yeux et tous mes sens font e tour de mon nouvel univers imposé. De la tristesse partout, et ce n'est pas ma faute : ce n'est pas moi qui critique tout, c'est un ensemble de murs nus, de portes lourdes et grinçantes, d'odeurs aseptisées, de couleurs délavées et sans chaleur qui m'imposent leur propre tristesse. Le blanc qui orne les bords des fenêtres

est cassé, écaillé, brûlé par le soleil ; lui non plus ne lui renvoie plus sa lumière. Nul ne s'est soucié de fleurir cet endroit : c'est une maison qui fonctionne, comme une mécanique grinçante, au lieu d'être un milieu de vie.

J'apprendrai plus tard que cette maison s'appelle la DDASS.

Le premier, le petit garçon m'aborda. J'appris qu'il avait 3 ans et s'appelait Alexandre. Ses yeux noisette étaient alors plus que tristes, ils imploraient un service urgent :

La dame, là-bas, elle a dit que tu t'appelles Julie. Tu peux m'emmener faire pipi ? Les dames, elles m'ont dit de me débrouiller tout seul, mais je suis petit, alors, je ne sais pas comment faire…

Cette demande fut mon premier rayon de soleil.

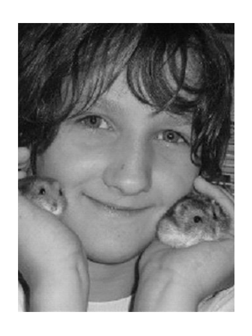
Je lui pris la main et l'accompagnai sans hésiter. Ses yeux d'abord, sa main ensuite représentèrent le pacte qui devait désormais nous lier, comme la promesse de scouts, comme le lien nécessaire aux solitaires de naissance. Un pacte, un lien que l'on ne brise jamais, qu'on n'abandonne pas sous peine de se laisser choir soi-même.

Mon second rayon fut un rayon de lune, puisqu'il se présenta durant ma première nuit d'orphelinat. Ce fut Marie qui me le montra, en me disant qu'elle partageait mon sort en tout point. Elle aussi avait une *mamie*, rien qu'à elle, qu'elle n'abandonnerait point, qu'elle reverrait un jour. C'était aussi ma mamie que j'avais quittée ce matin-là. Combien d'autres l'avaient-ils fait ? Combien d'autres se raccrochaient-ils à cet espoir plus ou moins insensé ? Mais je fus contaminée : croire qu'une telle promesse pût être vrai, c'est la seule liberté que l'on ait dans un orphelinat, où tant d'enfants sont enfermés alors qu'ils ont une mamie, à aimer, à raconter, à espérer au travers de leurs premières épreuves…

Les pensionnaires de la DDASS ont une façon bien à eux de compter le temps : ils comptent les mois. Parce que les années passent trop lentement. Qui dit lenteur dit ennui. Qui dit ennui dit tristesse. Et il est inutile d'en rajouter là où pousse ce genre de fleur sans parfum…

Lorsque décembre arriva, Noël se présenta sans le moindre cadeau. N'ayant jamais reçu le moindre présent, la moindre attention, je haïssais les fêtes ; Noël ou mon anniversaire n'étaient pour moi que des retours permanents de frustration. Sans doute était-ce l'une des causes qui faisaient de moi une enfant sauvage, dure et rebelle à la discipline que l'on voulait m'inculquer. Comme je ne possédais pas la moindre

poupée, ni la moindre dînette, et moindre canevas, mes jeux étaient des jeux de garçon manqué : billes, lance-pierres… J'y entraînais Marie et, au besoin, je défendais Alexandre dit Alex, des taquineries et agressions des autres garçons. Nous formions ensemble un trio uni par une indéfectible complicité, en nous armant ainsi pour la vie. Nos cœurs avaient tant saigné du fait des épreuves imposées qu'aucun de nous trois ne pouvait vivre sans les deux autres, bien que cette attirance s'effectuât à des stades différents : Alex avait besoin d'une grande sœur, d'une protectrice et il se sentait heureux et fier que je me batte pour lui, même si j'étais une fille. Marie exerçait sur moi un ascendant semblable, et c'était moi qui avais grand besoin d'elle, même si je savais me défendre. Trois années passèrent ainsi, renforçant la cohésion de notre trio ; nous nous étions jurés de ne jamais nous séparer, du moins de ne jamais abandonner : telle était la promesse qui nous aidait à supporter l'existence artificielle de la DDASS.



Elisa Noel

Elisa Noel, jeune adolescente de 11 ans est une bonne élève de classe de sixième dans un collège de Province française.

Dès sa toute petite enfance elle a eu la passion de l'écriture, ou plutôt de la création poétique, puisque, avant même de savoir écrire, elle composait des poèmes qu'elle dictait à sa Maman ; et elle inventait des histoires ou des bandes dessinées ; elle faisait les dessins et dictait les textes.

Ce talent était déjà impressionnant.

A l'âge de 9 ans elle a publié, avec sa sœur Andréa, son premier recueil de poésies « La poésie est un nouveau monde » aux éditions Mille Poètes, puis plus récemment elle a publié son propre recueil « Des histoires qui sont devenues poèmes » dont elle a conçu elle-même la couverture, grâce à son autre talent qu'est le dessin.

Elle a une autre passion dans la vie : celle des animaux ; elle possède un cocker spagnel « Sasha » et un hamster « Nino » qu'elle considère comme de vrais membres de sa famille.

Elle a également un grand respect de la nature et met en application, dans sa vie de tous les jours, tous les conseils pour la préservation de notre belle planète, et essaie de communiquer à tout son entourage ce même respect.

La lecture de ses premiers poèmes incite à vouloir connaître les autres et ses recueils servent de supports dans des ateliers de lecture de certaines écoles ; c'est un grand encouragement pour qu'elle poursuive cette belle activité qu'est l'écriture.

DANS TON COEUR

La fleur de ton cœur, la
« Peur » !
Choses imaginables, ces rimes !

Dans ton cœur se cache
« Souvenir »
Un étranger qui peut t'aider,

Puis,
« Malheur »
Qui te fera peur

Et enfin,
« Paisible »
Qui te fera oublier la ville.

Mais celui qui te fera rêver, c'est
« Pensée »

Et tu ne l'oublieras pas
Si tu penses à ce chemin-là !

UN HURLEMENT OBSCUR

C'était il y a longtemps, plus rien n'était noir,
J'avais mal aux yeux.
Je me retourne et je découvre une louve heureuse
Qui me lèche le front.
Je sais alors que c'est ma mère,
Celle qui m'a donnée vie
Et qui m'a fait rentrer dans le monde.
Je suis rentrée là où ma mère
M'a fait rentrer.
Je suis allée là où ma mère
M'a fait aller.
J'ai appris ce que ma mère devait
M'apprendre.
Et quand je serais bien grande,
J'irais sur une montagne blanche
Et je ferais écouter aux autres
Mon hurlement obscur.

PETIT SOUFFLE ET PETIT CHAT

Un chaton mignon et le vent scintillant
C'est une histoire longue qui se passe près d'un lac.
Le chaton joue avec le vent, les feuilles et les arbres.
Toute la nature joue, heureuse d'avoir un ami.
Le vent s'arrête, épuisé, va souffler près d'ici.
Le chat le suit, après toute sa course, ne peut faire un pas.
Allons, ami, dit-il, on se retrouvera,
On jouera, on sautera, tu souffleras.
Le vent l'écoute et s'en va
Il sait qu'un jour il reviendra
Pour se retrouver, jouer, sauter, souffler.

MERE LUNE

Moi, Nira, louve qui guide mon clan,

J'aperçois une lumière :

La lune est pleine.

Nous hurlons.

Comme le hibou avec sa voix,

Nous chantons pour demander à Mère Lune

De faire revenir le soleil bientôt.

Nous n'y voyons rien.

Nous ne pourrons guère chasser,

Si nous n'avons pas de soleil !

Nous, on est fait pour le jour,

On meurt presque de faim

Heureusement, Mère Lune nous écoute,

Elle est sage, elle brille, elle est douce

Comme une mère ….

JE VEUX CHANGER

Je veux changer, avoir des ailes
Trouver le monde le plus essentiel
Ou aller sous la terre
Mais je ne veux pas voir le monde à l'envers

Mais comment pourrais-je changer
Aller en haut ou en bas

Tout n'est pas facile
Il ne faut pas chercher
La vraie vie est là dans ton cœur
Et elle y restera toujours.

Tout le monde croit trouver
Mais moi je sais, je sais où le monde est ;
Mais le nouveau monde, je ne sais pas
Mais je n'arrêterais pas

Moi je sais, moi je ne sais pas
Tout ce qu'il y a là au bout du monde,
Tout ce que l'on voit
N'est qu'une lumière dorée

Aller sur les nuages
Sur le monde qui n'en finit jamais
De la terre à la mer, on ne peut pas changer
Tout ne peut pas être réalité
Ton rêve le plus grand qui va jusqu'au bout du monde

Mais comment pourrais-je changer
Aller en haut ou en bas

Toujours chercher ……..
Toujours regarder ……..
Toujours rêver ……..
Toujours trouver ……..



Angélique Allain

« Elle est cette brune d'Agen, qui après vingt années, est partie pour la capitale avant la Normandie et prévoit de s'enfuir encore ailleurs ; c'est un oiseau migrateur qu'Angélique, se nourrissant de l'espace où elle vit, et si la nourriture du terroir est belle, son chant se développe. (…)
Elle pose en « *Je* », sur les multiples, les sentiments pensant en force dans un futur antique le naufrage définitif, naufrage qu'elle repousse avec les mots, et surtout avec les mots d'amour, fuyant comme moi un passé où cendres ont laissé peu de mirages, elle, contrairement à moi,pose ses traits de cendres sur des feuilles d'or, cela masque la lumière direz-vous, or c'est l'effet inverse, elle maquille l'or avec ses mots, déposant la cendre grain à grain, masquant les irrégularités de l'or, arrangeant le vide entre les atomes, définissant un réel qui la pose en famille, qui la pose en couple, qui la pose en citoyenne, qui la pose en femme, en fille, en manque comme en plein, et cela sans plainte autre que le chant de l'oiseau qui parerait ses plumes de mots.

Le monde lui convient-il ? Est-il autre que celui de son enfance ? Non rien ne change, toujours la violence des mots qu'on prend sans le vouloir. Le monde d'Angélique est pur mais trouble, ambivalent car humain et exalté, rien ne sort, rien ne disparait, tout se reproduit, tout revient, la seule chose qui peut changer c'est la dose d'amour qui vient de soi, d'elle, il n'y a que ça qui peut dorer un peu une réalité tant grise.

Tous ses textes sont vifs, oui pleins de cette vie qu'elle possède en propre, plein de cet amour pour les siens, et pour l'humain. Tous ses mots sont intuitivement vrais, accentuant le trait de quelques éléments fondamentaux du monde. Il y a de la relation dans la narration, tout se relie car tout, donne envie de relire.

Que poser encore dans cette préface que l'envie et le désir, l'envie d'en savoir plus ? J'attendrai avec intérêt (…) le désir, celui de la voir vivre en poésie encore longtemps, car le temps bonifie toujours les bonnes choses, et j'ai hâte d'en voir encore plus. (…) »

Extrait préface de P. Duquoc dit Pant « Des ires de femme » Mille Poètes 2007.
Paru aux même éditions : « Arrête-toi un instant » 2006

Je n'ai jamais posé genoux à terre,
N'ai pas non plus fermé les yeux,
Peut-être deux ou trois paroles en l'air
Mais je sais que tu pries pour deux.

Je me suis rarement signée
Et joint mes mains si faiblement,
Mes prières si farouchement gardées
N'atteindraient pas le tout puissant.

J'ai bien opté pour le silence,
Ai même trop souvent tourné la tête …
Beaucoup trop en font leur science
Et de leurs désirs une véritable quête.

Et pourtant crois-moi !
J'aurais bien voulu croire
Que le signe de la croix
Exaucerait nos vains espoirs.

Je voulais moi ! Je voulais croire
Que la mort n'était qu'une suite,
Que je reverrai dans leurs regards
Et que tout n'était pas si triste.

Alors j'espère … bien inutilement
Un peu comme un vœu inopérant,
L'éternité est si belle à imaginer,
Que mes enfants vivent en paix.

Je t'écris du haut de mes 30 ans
Pour te dire que mon temps
N'est pas mieux que celui d'avant,
Peut-être pire pour nos enfants.

Je t'écris du haut de ma jeunesse
Toi mon aïeule et ma prêtresse,
Pour que tu voies avec justesse,
Que tu me guides dans mes détresses.

Je t'écris depuis des années
Sans aligner les bonnes lettres
Comme si la personne concernée
N'avait pas décidé de naître.

Ce sont des milliers de doutes
Que je soulage à coups de stylo,
Mais à trop chercher ma route
J'ai vite perdu le fil de l'eau.

Ce sont de nombreuses colères
Que je calme à force de mots,
A trop écrire de vers
J'ai omis le vrai repos ...

Allez toi mon aînée, ma maîtresse
J'ai juste besoin que tu respires
Pour que dans ma vieillesse
Je n'oublie plus de sourire

Je te parle d'une vie
Que je n'ai pas vécue,
D'un intouchable infini
Avec une impression de déjà vu.

Je te parle de larmes
Que je n'ai pas versé,
Quand la haine se dit avec les armes
Quand le dialogue n'est plus amorcé.

Je te parle de silences
Dont je n'ai pas profité,
De solitudes et de souffrances
Qui ne m'ont pas touchée.

Je te parle de coups
Que je n'ai pas donné,
Quand on se croit tout au bout
Avec la peur d'avoir raté.

Je te parle de ces rimes
Que je n'ai pas écrites,
De ces mots justes et intimes
Que le cœur des autres abrite.

Je te parle de ces gens
Que je n'ai pas connu,
Avec l'étrange sentiment
De les avoir toujours su.

Je te parle de regards
Que je n'ai jamais croisé,
De ces gestes plus que bavards
Avec lesquels on m'a frôlé.

Nous étions enfants
Et meilleurs amis,
Presque innocents
A notre sursis ...

Nous n'avions ni parents
Pas non plus d'ennemis,
Nous étions violents
Face à notre infini.

Nous étions amants
Sans nous l'avoir dit,
Des jeux de grands
Que nous avons menti.

Nous n'avions pas de nid
Ni d'ailes pour s'envoler,
Ton regard était mon abri,
Ton sourire mon mausolée.

Nous étions enfants
Et si tendres ennemis,
Toujours aux premiers rangs
Dans le cercle des punis.

Nous n'avions pas de maître
Pas de groupe, pas d'exemple,
Pas non plus de raison d'être,
Ni de vie, ni de temple.

Nous étions un peu plus grands
Pires amis, meilleurs ennemis,
Plus trop comme avant,
Etrangers à nos propres vies.

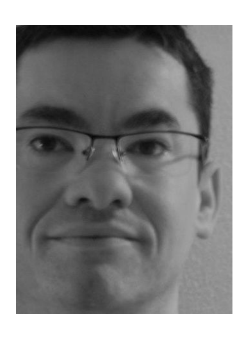
Faites taire les regards
Baissez enfin vos paroles,
Que les avions qui s'envolent
Prennent un éternel retard ...

Arrêtez le bruits des bateaux
Faites cesser les faux silences,
Que ceux qui se lèvent tôt
Restent un temps en somnolence ...

Que même la mer n'écume plus,
Que les volcans s'éteignent un brin,
Que ceux qui blessent et tuent
Stoppent au détour d'un ravin ...

Faites arrêter le moindre murmure
Et cessez les infâmes injures,
Que ceux qui parlent pour rien
Se taisent enfin ...

Eteignez les lumières des villes
Celles aussi de tous les ports,
Que l'on supprime ce qui est futile
... Le poète est mort !



David Girard

David Girard a 37 ans, habite dans la Drôme département au sud de Rhône-Alpes près de Valence, ville située à une centaine de kilomètres au sud de Lyon, au bord du Rhône et à une trentaine de kilomètres du massif du Vercors. Agent de surveillance de profession, il a un penchant pour la photographie, les sorties nature dans le Vercors voisin, la culture en général et le monde slave en particulier.

Il écrit régulièrement des poèmes pour l'amour de la rime, depuis fin juillet 2005.

Ce qu'il affectionne en écriture, est de mélanger réel à l'abstrait, à l'onirique, bref le passage du monde sensible aux rêves et il préfère un langage simple pas alambiqué, un style qui se lit facilement. Il avoue volontiers se laisser manipuler, guider sur des chemins que le sens des mots lui propose.

Il aime aussi solliciter nos sens : les exalter et particulièrement le goût, la vue et le toucher, et l'ouïe.

A travers ses poèmes, il n'aime pas mettre en avant son ego ou ses expériences de vie.

Aussi ses textes sont en grande majorité légers et parlent rarement de ses préoccupations que sont la préservation de la faune et de la flore sauvages, la protection des espèces animales menacées, la barbarie de la tauromachie, de l'utilisation d'animaux pour le cirque, l'éthique dans le commerce mondial, les droits de l'homme… Cependant la nature ressort fréquemment dans ses histoires poétiques : chassez le naturel, il revient au galop !

Ses poèmes sont souvent d'amour, romantiques, humoristiques, bucoliques, coquins et laisse une place au vent et aux voyages. Il a publié un recueil en juillet 2006 intitulé « *Sensations* » auprès de l'éditeur Guy Boulianne.

Un amour d'étoile filante

Tu ne fus dans ma vie qu'une comète
Mais ton sillage pour moi était une fête

Tu illuminais mes heures de ta compagnie
Oh ! Dans sa robe légère que mon étoile était jolie !

Tes yeux bleu nuit, ta chevelure couleur lune
Peuplent encore mes rêves diurnes

Tes seins galbés, peau laiteuse telle la voie lactée
Univers de désir quand je les fantasmais

Laisse-moi t'offrir des bijoux de Mars, les anneaux de Saturne
Ton amour est mon septième ciel, mes bonheurs nocturnes

Mais je te vois disparaître dans le lointain firmament
Moi, simple terrien au cœur ardent

Hélas, je ne serais jamais ton petit prince
Tu as déjà un soupirant, mon cœur se pince

J'aurais tant voulu être ton allumeur de réverbères
Chaque soir, je t'aurais allumée, ma douce lumière

Tu me laisses seul, perdu sur cette solitude-planète
Au loin, encore un scintillement de toi puis tout s'arrête

Tiré de : «Sensations », éditions Mille Poètes

Menu de printemps

Le printemps a cuisiné
Un soufflet délicieux
Le petit jardin a gonflé
De feuillages et de fleurs bleues

Sieur soleil a réchauffé
Ce végétal plat de senteurs
Les giboulées ont humecté
Ce frugal "mai "de couleurs

Cinq, six feuilles de pissenlit
En guise de hors d'œuvre
Les lardons des lièvres jolis
Gambadent avec les couleuvres

En bas du pré, serpente le ru clair
Chatouillant la menthe tendre
Où viennent prendre un "vert"
Quelques timides salamandres

Par Eole, les nuages bleutés
Servis comme un dessert
Crème de brume et air frais
Sont îles flottantes printanières

La danse du petit messager

Petite chatte à la robe satinée
Tu sembles jouer à perdre haleine
Diablotin noir dans la nuit bleutée
Sous les rayons de la lune pleine

Le vent t'invite à la danse
Des feuilles mortes, gonflé d'émotion
Enfant chat en transe
Cours-tu après scarabées et papillons ?

Non, messager de l'innocence
En fait, tu fuis ton immense peine
Car du haut de ton enfance
Déjà tu souffres des chaînes

Que les hommes ont mis aux animaux
Ours martyrs d'Inde montré dans les foires
Une corde ensanglante son museau
Esclave à vie ne connaissant que le désespoir

Eléphant devenu curiosité de cirque
La populace de ses rires gras
S'amuse des mimiques
D'un être arraché aux forêts du Sri Lanka

Petite chatte à la robe lustrée
Ta fébrilité autistique
Sous tes airs espiègles et amusés
Est ton ivresse contre la réalité

Tu tentes d'oublier l'immonde
Des hommes, les forêts de Bornéo
Qu'ils détruisent, les banquises qui fondent
Et les marées noires où agonisent les oiseaux

Et ce perroquet, flèche multicolore
Qui babillait dans les palmiers
Dans le camion des trafiquants il trouva la mort
Avant même d'être vendu sur un marché

Et ce cerf épuisé par les chiens hurlants
Des fascistes à cheval jouant les seigneurs
Lançant leur meute, hallali sanglant
Sous les morsures, l'animal terrorisé meurt

Le peuple des loups venu d'Italie
Sous la lune ne chantera plus en chœur
En France, il finira sous les balles des fusils
Il n'a plus le droit de vivre ont décidé les chasseurs

Petite chatte, ta fourrure moirée
Se confond maintenant avec la nuit
Tu gémis à la mémoire du monde fracassé
Du règne animal, et ta frénésie ressemble à la folie

Tiré de : «Sensations», éditions Mille Poètes

Appétit de Lyon

Craquez pour une laitue verte
Délicatement choisie au jardin
Aux feuilles tendres et offertes
A la rosée de chaque matin

Ajoutez-y quelques croûtons
Bruns et légèrement frottés à l'ail
Petits savoureux et tous ronds
Humectés de sauce qui les travaille

Disposez quelques tranches de tomates
Goûtues rouges ou noires de Crimée
En tout cas cueillies de fraîche date
Pour colorer ce régal de crudités

Versez un peu de vinaigrette
Sur ce sain mariage d'aliments
La jouissance du palais vous guette
Dans l'union du fondant et du croustillant

Puis garnissez le tout de gésiers
De volaille à la poêle doucement frits
Sur cette composition, au sommet
Déposez un œuf au plat bien cuit

Ensuite continuez avec une quenelle
Moelleuse accompagnée d'un Cornas
Vin rouge de la syrah à la robe si belle
Nectar d'Ardèche qui jamais ne lasse

Mais attention gardons bouteille sage
Recommande Bison Gourmet
Ca va être l'embouteillage
Cet été dans les bouchons* lyonnais !

*bouchon : petit restaurant réputé pour sa cuisine lyonnaise



André Labrosse (Épervier)

André Labrosse, l'Épervier, est né le 20 octobre 1946 dans la confusion d'une mère éperdue et d'un père quelconque. Il adore la poésie depuis toujours. Ses écrits poétiques sont le reflet de sa personnalité. Toute sa vie, il a su s'entourer de mots merveilleux à accomplir sur une feuille blanche, s'imprégner de la douleur émotive dans une création jouissive.

Il a passé des moments douloureux. Le suicide fut son partage par deux fois. Dans ces moments pénibles, son esprit s'est toujours illuminé à la composition littéraire ; c'est ce qui l'a sauvé irrémédiablement. Même aujourd'hui, la poésie l'accompagne et il est le monsieur le plus heureux.

Quand vous lirez ses poèmes, vous comprendrez la souffrance et aussi le plaisir de son écriture. Il est un Épervier qui voltige dans le bonheur car la création poétique est un but primordial à son existence. Propre érudit au niveau de la littérature, sa plume exerce avec les mots le plaisir de l'imagination, de l'émotion et d'une sensibilité exemplaire.

Verbicruciste, une collaboration enrichissante dans différents journaux et périodiques au Québec. Aujourd'hui, son stylographe chemine dans une poésie à ravir, un besoin essentiel dans son existence.

En 2006, André Labrosse publia « L'envol de l'épervier » aux éditions Mille Poètes.

La maison de plâtre

Chaumière conspuée d'incohérence.
Plafond tapissé de suie.
Cerveau valétudinaire, pénible déroute.
Des couteaux acérés, sanglants.
Un lit désobligé, en pénitence.
Des pleurs souillés, de la rage.
Lieu maudit, mort latente.
Des pas inutiles, secrète farandole.
Une Muse fragile, silence d'amour.
La soif de survivre? Des mains tremblantes.
Parfois des rires, un amusement.
De la visite inopinée, sourire agacé.
Un cœur froissé, hantise inoccupée.
De la poésie, une plume ravissante d'esprit.
Aucun ami, Thébaïde à tout jamais.
De l'espoir, un jour peut-être…
Une retraite, enfin ! De la vie, de la vie…

Petra

Je piétine un chemin calcaire.
De mes mains, une pierre ollaire.
Autour de moi, un rocher isolé.
Des cailloux épars, caracolé.

Arbres monolithiques, splendeurs pierreuses.
Le grandiose d'une plaine caillouteuse.
Joie céleste d'une émeraude naturelle
Que l'on porte au cou d'une jouvencelle.

Chemin tracé, pierres tombales.
Des inscriptions, fleurs machinales.
La triste mort sur le galet,
Tout près d'un ruisselet.

Dur vent lapidé, empierrement.
Froideur d'un grenat, arbitrairement.
Pensée philosophale gravée sur un silex.
Un charme tout à fait implexe.

Monde impersonnel dans un jargon d'émeraudes.
Posture, d'une allure faraude.
Sentiment d'un toucher quelque peu glacial.
Je m'apaise à ce point solsticial.

L'abus

Des mains vieillies ont cajolé ma peau de jouvencelle.
Douze ans!!! L'innocence d'un corps fragile.
L'illusion de mon enfance à jamais sans appel.
Trahison, envahissement, sensation puérile.

Silence morbide, solitude amère d'un toucher.
Mes faibles seins, un trophée à ce vil cerveau.
Ma vie entachée à peu de frais, je suis blessée!!!
Des larmes secrètes, quatre murs sans écho.

Vie austère, perturbation d'un esprit saccagé.
La vie s'effiloche dans un noir implacable.
Le corps maladif n'est plus jouissante parfumée.
De la rancœur voilée, gestes inexplicables.

Chemin rocailleux à comprendre l'injustice.
Enfin la parole, délivrance d'un terrible mal.
Vivre et non survivre, nul supplice.
Esquisser un certain sourire plutôt banal.

Aujourd'hui de l'espoir, souffrances expliquées
Le trémolo d'une voix émotive, douce révolte.
Lourde peine, souvenirs bafouillés.
Rideau fermé, existence désinvolte…

De la douleur, encore de la douleur, rien que de la douleur…

Mireor

Des traits miroitants, une peau bien tissée.
Un visage esquissant la douce pureté.
Lumière réfléchissante, un bon tracé.
Des couleurs vives bien chatoyées.

Des cils prononcés, un verre étamé.
Des cheveux ondulés, un peigne ausculté.
Le miroir entame un portrait charmé;
De la délicatesse, sourire parfumé.

Beauté universelle en des mains nacrées,
Elle se regarde dans un désir scintiller.
La glace ondoie un regard non blasé;
Perfection des contours, chemin aligné.

Joliesse dans une perfection sublime,
Elle scrute l'image encore ciselée.
Un plaisir de regarder cette beauté :
Arc-en-ciel, sillons précisés.

Elle se retire infiniment combler.
Le décor décrit l'œuvre travaillée.
Balancement d'une gentillesse approuvée.
Le miroir s'est bien acquitté…

Sénescence

Peur de vieillir, ma main vacille dans l'incertitude.
Je tremblote par crainte de mots malveillants.
Dépendance d'esprit, pénible servitude.
Le corps tressaille, gestes indécents.

Refuge d'un lit non moelleux et saccagé.
La peau crevassée par la douleur constante.
Je pleure en silence, yeux mouillés.
La parole éteinte, raison déficiente.

Mes pas chancelants, on ceinture ma vie.
Plus de gestes élégants, l'animal dompté.
La peur, la hantise démentielle, le mépris.
L'esclave sénile dans l'urine inondée.

Jours douloureux, nuages persistants.
Le ciel n'apporte plus ses joies égayées.
De la passivité, solitude, de l'encens.
La mort approche, délivrance parfumée.

Nuit orageuse, le souffle étouffé.
Pupilles vacillantes, une mort tragique.
Cercueil blanchâtre, squelette inanimé.
Enfin le doux retour d'une vie angélique…



Monique Déa

Femme de la mer, née en Gaspésie, amoureuse de l'océan, de l'air salin, des fruits de mer… Femme d'épreuves, ayant dû vivre loin de sa famille dès l'âge de 14 ans. Femme de décision, déménageant à Hull pour étudier en sciences infirmières à l'âge de 18 ans. Femme de compassion, soignant et éduquant des enfants dans un orphelinat durant ses études en sciences infirmières à Hull.

Femme de guérison, infirmière en pédiatrie et obstétrique pendant sept ans dans l'Outaouais québécois. Femme d'amour, corps et âme, épouse et maman de deux beaux garçons. Femme de carrière, se réorientant en informatique et évoluant à Statistique Canada depuis … un temps … Femme d'amitiés, profondes et fidèles. Femme de spiritualité, croyant au pouvoir du beau, du bon et du juste pour l'épanouissement de l'humanité. Femme de principes, se tenant debout pour faire respecter la justice. Femme de l'aquarelle, autodidacte, elle poursuit sur sa lancée avec les cours de l'aquarelliste Claire Labrosse, apprenant auprès d'autres aquarellistes et publiant ses aquarelles sur le site Aquarellissime.com.

Femme de poésie, écrivant déjà des rimes dans ses livres d'école au secondaire, publiant ses poèmes sur les sites Milles Poètes, Oasis des Artistes, les Âmes de la Mer, et Litterart, écrivant tous les poèmes du livres d'art « Aqua'rêve, vol. 2 » de Marlen Guérin, publié en 2007.

Femme d'engagement, membre permanent du forum Aquarellissime, Litterart et Mille-poètes et déléguée régionale à Gatineau pour l'Association Mille-Poètes.

Femme de générosité, donnant de ses œuvres pour les causes qui lui tiennent à cœur, dont la Recherche sur le cancer du sein et la Société canadienne de la recherche sur les maladies du rein. Femme de projets, travaillant à une série de livres de poésie pour enfants et à une série de livres d'art intégrant ses poésies et ses aquarelles, planifiant le démarrage de sa propre entreprise de traitement de texte, … et plus encore. Femme aux multiples facettes à découvrir.

Femme à aimer…

Par : Lise Bussiere

Voyage érotique

Protéger ses pensées dans un écrin
Vivre ses amours sur le satin
Abandonner son corps aux caresses
Ouvrir son cœur en ivresse

Vivant ce voyage érotique
Elle rejette le mystique
Sous les mains satinées
Elle devient endiablée

Elle suit leurs empreintes qui brillent
Leurs évasions sensorielles frétillent
Sa chair en délire s'enflamme
Elle y perd presque son âme

Ce jeu sur ses zones érogènes
Libère les tensions, s'envole la gêne
Elle cambre les reins, sensuelle
Elle s'envole au septième ciel

Sans retenue, au crépuscule
Elle le retient sans scrupules
Lorsque pointe l'aurore
Ils libèrent leur trésor.

Tiré de : « Aqua'rêve, vol. 2 », éditions Mille Poètes

Nomade

Regarder les arbres bien campés dans le paysage
Comme des perles sur un tapis d'émeraude
Collines vertes et montueuses
Retour pour un séjour de rêves malgré les orages

Les rayons du soleil valsent dans ses cheveux
Ils sont si noirs, comme ceux de ses aïeux
Son cœur bat la chamade
Son âme serait-elle encore nomade?

Les lumières de la nuit
De la ville qu'elle fuit
Lève le voile sur cette population mystérieuse
Si bruyante mais jamais ennuyeuse

Amante de montagnes et de plein air
Comment vivre dans ces mûrs de pierres
Rafale trépidante de la vie urbaine
Serait-elle dépaysée par le silence des plaines?

Badinages, cœur volage, voyages ?
Elle interroge son âme de nomade
Un besoin viscéral de calme surgit
Elle revient se connecter avec sa vie

Ce sont ses souvenirs et ses héritages
Provenant du cœur des mystères de son histoire
Qui font de cette nomade romantique
Un être intègre et unique.

Tiré de : « Aqua'rêve, vol. 2 », éditions Mille Poètes

Esprit libre

La clef des songes est oubliée
La porte de l'enfance est fermée
Quittant le confort du foyer
Il vivra sa curiosité

Sa décision est prise
Il s'en va loin des siens
Ses parents doivent lâcher prise
Ils n'y peuvent rien

Son rêve devient réalité
Accroché à son étoile
Il lève le voile
Sur sa quête de liberté

Il est parti, sans bruit
L'océan le sépare de son pays
Le murmure des vagues lui rappelle
Que sur l'autre rive, les cœurs resteront fidèles

Il donne son adresse au bonheur
Il lui ouvre son cœur
Il fait face à son destin
Devant ce nouveau matin.

Tiré de : « Aqua'rêve, vol. 2 », éditions Mille Poètes

Mam'zelle

Surgissant comme une vision
En l'espace d'une seconde
Elle danse sur les ondes
De l'univers en vibrations

Le chatoiement de ses ailes
D'une luminosité exceptionnelle
Brille comme le satin blanc
Parsemé de diamants

Atterrissant d'un vol silencieux
Effleurant ce délicat pétale
Cette Mam'zelle aux couleurs des cieux
Fait de ce festin un régal

Légère comme le vent d'été
De son vol horizontal et plané
Gracieuse dans sa robe iridescente
Élégante dans sa danse délirante

Elle vit frénétiquement
Goûtant chaque instant
Elle assume ses corvées
Avec sérénité

Ayant vécu sa destinée
Cette magnifique ailée
Tire sa révérence
En silence.

Tiré de : « Aqua'rêve, vol. 2 », éditions Mille Poètes

Sensationnisme

Chics sans être guindées
Elles attentent entre deux randonnées
Bottes de vagabond ou de quasi-macho
Elles savourent leur repos

L'être sauvage qui sommeille en lui
Saisit l'occasion de ce matin qui fuit
À l'improviste, il quitte son exil
Le sensationnisme viril

Elle l'aperçoit sur le seuil
Sans gêne, elle l'accueille
Elle sent le feu de l'amour
Qui arrête le temps qui court

La danse saccadée de la chanson
Murmurée à l'oreille de sa belle
Fait naître dans sa chair la passion
En scrutant ses formes sensuelles

Elle est remuée par l'appel du désir
De ce coureur de bois aux yeux de saphir
Elle l'attire dans sa vie trépidante
En gardant une petite gêne intrigante

Son ombre dans la nuit
Se déhanche sur lui
Leurs fantaisies se répondent
Au plaisir, ils succombent.

Tiré de : « Aqua'rêve, vol. 2 », éditions Mille Poètes



Pierre Pellegrini

Né à Nantes le 28 septembre 1979, Pierre Pellegrini a commencé à écrire à l'âge de quinze ans, sans doute pour canaliser la rage occasionnée par la mort de son père. A dix-neuf ans, en première littéraire, il quitta le lycée et se retrouva dans la rue, où il a continué d'écrire, et de décrire les sentiments qu'il croisait au détour des rencontres.

Pierre Pellegrini est un poète talentueux et sincère. Il ne triche pas, ne trahit pas ses pensées au profit d'un effet de style ou de rime, certes pas ! Pierre a sans doute un regard sombre sur cette société, mais une fois encore, peut-on lui reprocher d'être trop lucide ? L'on ressent trop bien la souffrance qui est sienne d'observer notre monde se flageller de la sorte.

Dans sa poésie, il y a aussi la haine... une haine fiévreuse, qu'il contient profondément en lui et ne laisse exploser que lorsqu'il écrit. Une haine de l'injustice, flagrante, bouleversante... une haine de ceux qui lui ont fait du mal, déchirante, poignante... et là encore, on retrouve l'enfant qui perdure en lui.

Mais au milieu de tout cela, il y a l'amour toujours triomphant, et les êtres magnifiques qui traversent sa vie et à qui il offre des odes émouvantes comme autant de joies...

Pierre Pellegrini est aussi auteur, compositeur, guitariste et chanteur au sein d'un groupe de punk-rock (The Seventies Pornographik Men).

Il a publié aux éditions Mille Poètes un roman de fiction/anticipation « SL4 », et un recueil de poèmes « Mes 10 ans ».

Voici quelques extraits de ces deux livres.

Famille...

De révolutions révolues,
Son rêve est parsemé. Souvent,
Il y voit des chênes, abattus
Par un soudain vent violent.
Il y voit des idées, vaincues
Par l'ignorance et le tourment.
Il y voit des individus,
Qui sans accro, changent de camp.
Mais il aime sa douce femme,
Et ses deux si jolis enfants
Et il entretient cette flamme
Qui le sépare du néant.
Il ne le lui dit pas souvent,
Mais il ne pourrait se passer
D'elle car elle est en son sang.
Il ne cessera de l'aimer.

Quoi qu'il arrive, elle sera là,
En lui, en son cœur, en son âme.
Elle est sa terre, son univers,
Son élément, même son ciel.
Lui, c'est moi, et elle c'est toi,
Tu l'auras compris, toit, la femme
De ma vie. Tu m'as rendu père.
Saches que tu es la plus belle
Et que ta jalousie n'est rien
Qu'une preuve d'amour de plus,
Et que je ne peux t'en vouloir
Puisque je t'aime moi aussi.
Sans toi, ma vie ne vaudrait rien,
Et je mets mon amour à nu
En te disant enfin ce soir
Qu'avec toi finira ma vie.

Tant de choses

Tous ceux à qui l'on a parlé,
Et tous ceux que l'on a haït,
Tous ceux qui nous ont pardonné
Les erreurs et tous nos oublis..

Toutes ces routes qui nous mènent
A ces lieux que l'on ne connaît.
Et aussi tous ceux que l'on aime,
Et tout ce que l'on n'a pas fait.

Autant de choses
Qui nous retiennent.
Oh, tant de choses qui nous retiennent…

Un simple regard, un clin d'œil,
Un signe de la main, ta voix,
Deux ou trois mots sur une feuille,
Ce dont on rêvait autrefois.

Un je t'aime gravé dans l'écorce,
Un cœur amoureux, un ami,
Qui pense à toi, à cette force,
A ces étoiles dans la nuit.

Autant de choses
Qui nous retiennent.
Oh, tant de choses qui nous retiennent…

Tout ce que l'on n'a pas su dire
Ce que l'on n'a pas su cacher.
Tous ces cris marqués sur les murs,
Et tant de choses à inventer.

Autant de choses
Qui nous retiennent.
Oh, tant de choses qui nous retiennent…

Les beaux capitaines

Regardez les, tous ces beaux capitaines,
La fleur au fusil, et le sourire aux lèvres.
Ils ont quitté, fièrement, les casernes,
Pour chasser les ennemis comme des lièvres.
Les uniformes brillant au soleil
De mille feux, qu'ils sont beaux, les soldats.
Les yeux grands ouverts, et la larme à l'œil,
Regarde les, ils sont partis pour toi.

Ils ont tiré, tous ces beaux capitaines,
De tous les pays et de tous les combats.
Et le métal a volé dans la plaine,
Déchirant les chairs, et arrachant les bras.
Les uniformes maculés de sang,
Victimes du feu, sont morts les soldats.
Les yeux fermés, et des membres manquants.
Tu peux pleurer, ils ne reviendront pas.

Les corps plombés de ces beaux capitaines
Ne m'incitent pas à rejoindre vos rangs.
J'ai dans mon esprit, déjà, tant de haine,
Je vous laisse l'art de tuer des enfants.
Je finirais par me haïr moi-même
Si mon fusil avait craché la mort.
Non, je ne prendrais la vie, car je l'aime.
Je ne pourrais affronter les remords.

Ils finiront, tous ces beaux capitaines,
Par me lier les mains derrière le dos.
L'issue de mon combat est bien certaine,
Je finirais douze balles dans la peau.
J'en ai assez de courir en tous sens.
Mes pauvres jambes ne me portent plus.
Visez au cœur ! J'ai honte de toi, France.
Allez ! Tirez ! Que l'on n'en parle plus.

Désillusion

Il n’est pas de désir
Plus fort en moi, tu sais,
Que de tout démolir,
Tout casser, tout brûler,
Rayer de mes pensées
Cet amas de poussière,
Cette tribu d’esclaves,
Et vivre sans entraves
Ma vie et ma jeunesse,
Ma mort, et ma vieillesse.
Tuer le mot misère…
Mais ce n’est que rêver,
Ce n’est qu’une illusion.
Qui serait assez fou,
Assez rêveur et con,
Pour y croire, parmi nous.

J’y ai cru, un instant,
Et pendant des années.
Mais je sais maintenant
Que rien ne va changer.
Je suis déçu. Les gens
M’ont rendu rancunier.
Je ne fais que cracher
Un flot de sentiments,
Du vomi d’aliénés,
De la haine, du sang,
Noir de n’avoir aimé
Vivre et souffrir autant

Poèmes tirés de : « Mes 10 ans »

Extrait du roman « SL4 »

...l'horizon semblait si lointain. Les vagues approchaient, roulant, mourant sur le sable chaud. Dans un murmure incessant, elles chuchotaient les rives lointaines. Ici ou là, des algues et des coquillages solitaires s'étaient échoués, comme bannis de leur milieu, jugés indésirables au sein de leur communauté. L'écume les poussait toujours plus loin hors de l'eau. Le ciel, d'un bleu immaculé, marquait la fin des flots, d'une courbe lisse et précise. Il recouvrait ce paysage de son hermétique couvercle, comme s'il n'eu jamais fallut savoir ce qu'il y avait derrière. La complainte salée des orgues éoliens durait toujours, encore, sans nul besoin de fin, si douce et enivrante en ce joli décor, qu'elle donnait envie de toujours, et d'encore. Il y avait ici les ruines d'un château, des rochers en muraille et des arbres si beaux. Il y avait la brise, il y avait le calme, il y avait ici le salut de nos âmes. De ton bleuté hublot, aux rideaux nuageux, toi, regarde nous bien, car nous te regardons, nous, faute de te voir en ces moments heureux. Il se pourrait qu'un jour nous devinions ton nom.

C'est sur ces quelques phrases que se terminait le livre que lisait Mado. Cela faisait trois heures qu'elle avait commencé ce bouquin, assise sur une dune ensoleillée de la côte atlantique, et elle avait englouti les quelques trois cent pages d'un seul trait.

Derrière elle, les pins commençaient à s'agiter dans le vent. Il était déjà plus de six heures, et cela faisait longtemps qu'elle aurait dû être rentrée chez ses parents.

« Déjà six heures !! » s'écria-t-elle, en s'empressant de ranger ses affaires dans son sac à dos aux couleurs de l'armée américaine. Puis elle parti en quatrième vitesse vers la petite maison, que l'on pouvait discerner au loin, derrière les arbres.



Guy Boulianne

C'est en 1983 que Guy Boulianne s'introduisit dans le milieu culturel en publiant son premier recueil de poèmes : « Avant-propos d'un prince fou ». Quelque temps après, il fit la rencontre du peintre Pierre Corbin, directeur de la galerie Frère Jérôme à Montréal. Quelques années plus tard il ouvrit sa propre galerie d'art sur le boul. Saint-Laurent après que la galerie Lézart ait pris la relève de la galerie Frère Jérôme durant trois ans.

En 1987 Guy Boulianne publia un second recueil de poésie, « La bataille des saints », qui fut suivi de plusieurs articles publiés dans ses propres petits magazines.

Après la fermeture de sa galerie d'art en 1990, il décida de se retirer du domaine public pour se consacrer à des recherches sur l'aspect caché de l'histoire. À partir de ce moment il vécut en ermite s'entourant de livres et explorant la mémoire collective et individuelle. Ces recherches l'amenèrent à séjourner en Europe, plus particulièrement en France et en Belgique, ce qui lui permit de renforcer ses pensées.

À son retour au pays il décida de se replonger dans le monde des arts et de créer deux galeries d'art virtuelles dans lesquelles étaient présentés des artistes d'envergure internationale. En 1996 il édita un recueil collectif dans lequel il rassemblait plusieurs auteurs québécois et européen de très grand talent. Ce livre, « Acacia », fut l'objet d'une tournée en France où il fut présenté dans une douzaine de villes à travers l'hexagone.

Au mois de novembre 2005 Guy Boulianne créa les éditions Mille Poètes LLC et en devint l'éditeur en chef. En 2007, Il publia le récit surréaliste « Les Biflides se souviennent » ainsi que l'essai historique « Le mont du roi ».

En 2003, il fut nommé au sein du *Research Board of Advisors* de l'American Biographical Institute (Caroline du Nord, USA) et son nom figure désormais dans le « Dictionnaire des poètes d'ici - de 1606 à nos jours » (éditions Guérin, Québec).

Créature des océans perdus

Serait-ce le fruit de mon imagination
Que de t'entendre dire JE T'AIME ?
Toi femme de mes rêves,
Conçue d'aspects irréels,
Engendrée d'une façon impropre à l'humanité,
Fécondée par le dieu des sept mers

Serait-ce toi qui aurais prononcé
Ces mots sacrés
Qui font d'un homme un amoureux
Et d'une fleur un nid d'amour ?

Toi créature fabuleuse,
Sortie des profondeurs des océans
Pour envahir les esprits crédules,
Serait-ce toi sur qui mon épée
Doit s'abattre
Pour que le sang de tes veines
Venge celui de tes proies ?

Condamnée par tous les écrits
À errer dans les abîmes,
Retourne à ta grotte
Et restes-y
Pour qu'enfin l'amour
Soit signe d'espérance.

Tiré de : « Avant-propos d'un prince fou », éditions Mille Poètes

Nuit de Janvier
(Sabotage)

Le jus de ton sein
Amer comme le fléau de Dieu
Représente bien la terre qui se fend
Sous les pas d'une armée débauchée

Comment pourrais-je oublier
Cette nuit où les étoiles
Tissaient leurs linceuls au petit point
Pour y ensevelir les ruines
D'un amour confondu ?

Les barbelés de ma conscience
Retiennent loin de moi
L'idée d'aimer à nouveau,
L'idée d'aimer la femme dont la langue est pointue
Et qui se baigne dans le feu

Femme aux sabots,
Tête de serpent

La mer déverse maintenant
À n'en plus finir
Sur ma tombe de granit

Eloignez-vous de moi
Démons sans tête,
Entrailles achetées au prix du gros
Par le diable lui-même

BANDE DE SANS-CŒUR

Tiré de : « Avant-propos d'un prince fou », éditions Mille Poètes

Préface aux dirigeants

La femme créa l'homme et l'homme devint mensonge ;
Ce qu'il fit à la terre, je n'ose point le dire
Car je sais qu'en vous se traîne un long souvenir,
Une plaie couverte par ce fameux mensonge.

Hypocrites rêveurs qui, d'un repos sordide,
Amassez plus d'argent dans vos nombreux tiroirs,
Que l'amour nécessaire à ces grands yeux humides
Qui plongent leur regard dans les abîmes noirs.

Chacun semble d'accord, il faut cesser la guerre,
Mais qui de vous ira brandir son drapeau blanc ?
Le prince ou le roi, la reine d'Angleterre,
Ou bien vous messieurs, honorables présidents ?

Je sais bien, pauvres gens, mes paroles futiles,
Vous fermez ce livre que personne ne lira.
Toujours pour conserver votre peuple débile,
Semblable à l'armée, vous le menez au combat.

Vous n'avez que rancœur, imbéciles vivants !
Vos mères et vos épouses sont plus fortes que vous
Et pleines de pitié pour ces pauvres amants,
Elles vous donnèrent vie, vous placèrent debout.

Maintenant que le regret habite nos têtes
Le vent souffle sa mort sur nos corps embaumés,
Le monde, je l'espère, reprendra de sa fête
Lorsque vous, bons messieurs, serez bien enterrés.

Tiré de : « La bataille des saints », éditions Mille Poètes

Sommeils vertigineux

DANS D'ETERNELLES ET LANGOUREUSES PROFONDEURS

Avant qu'hier ne passe
J'ai vu des hirondelles
Faire voltiges
En des ciels plus sympathiques

JE N'ETAIS PAS ENCORE NE

Je vis au dessus de moi
Des maisons non-construites
Et de lumineux lampadaires
S'éteindre à mes regards

(POURQUOI NAITRE EN CES LIEUX QUI GEMISSENT ?)

Extirper mon sommeil vertigineux
Vers d'hasardeuses destinées
PITIÉ
Je veux vivre

LES HOMMES SONT CRUELS ET SAUVAGES

Maintenant je souffre
Condamné à l'infini
À remplir cette mer
Sans cesse piétinée et saccagée

DANS D'ETERNELLES ET LANGOUREUSES PROFONDEURS

Tiré de : « La bataille des saints », éditions Mille Poètes

Et in Arcadia Ego

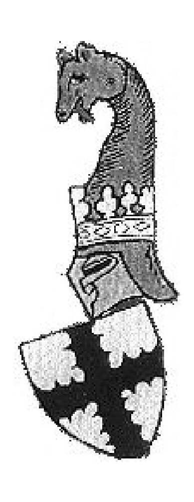
« Aucune famille d'Europe, sous le rang de la royauté,
Ne peut se vanter d'une si lointaine ancienneté.
D'une illustration aussi noble,
Ou d'un intérêt plus romantique que les Saint-Clair »

FREDERICK POHL, Prince Henry Sinclair

La Maison de Saint-Clair a pris son origine lorsque Charles le Simple céda la rive droite du Vexin (Gisors) au Viking Rollon par le Traité de Saint-Clair-sur-Epte en 911. Un siècle et demi plus tard Richard Saint-Clair accompagnait Guillaume le Conquérant à la prise de l'Angleterre. Il passa ensuite en Écosse où il se fit rapidement apprécié du prince et du peuple et où il amassa une bonne fortune (son nom devint Sinclair en anglais). Depuis toujours les Saint-Clair furent les alliés des grands de ce monde. Ils participèrent à la conquête de Jérusalem aux côtés de Godefroy de Bouillon et ils furent parmi les tous premiers chevaliers Templiers. En 1128, Hugues de Payen fit un long voyage jusqu'en Écosse afin de recruter de nouveaux chevaliers :

> *« Cette année-là vint en Angleterre Hugues de Payen, Maître de la Milice du Temple de Jérusalem, avec deux milices et deux clercs et parcourut toute cette contrée et jusqu'en Écosse recrutant pour Jérusalem, et beaucoup prirent la croix qui, cette année-là et les suivantes, se mirent en route vers Jérusalem. »*
>
> (Annales du Monastère de Waverlia, in rerum Brittannicum Meddi aevi, Script. XXXVI, Londres 1652)

D'ailleurs le quartier général des Templiers en Écosse se trouvait à Rosslyn exactement à l'endroit où nos héros vont prendre la fuite sous les conseils de leur protecteur Guillaume de Chaumont. Celui-ci ne les envoie pas n'importe où, mais bien chez son propre cousin germain Robert Saint-Clair, fils de Robert Chaumont-Quitry et de Richilde Saint-Clair (héritière de Saint-Clair-sur-Epte). Ce cousin germain avait lui aussi du sang mérovingien par la branche cadette des Chaumont, il était l'époux d'Eleanore Sinclair de Rosslyn.



Malgré son importance et sa notoriété, cette famille est très occultée de l'Histoire en général, pourtant elle a toujours été liée de très près aux Maisons royales d'Écosse et d'Angleterre. C'est vraiment par chance que j'ai pu reconstituer son ascendance et la faire remonter jusqu'à Sigiebert I, donc à Clovis. Nous constatons alors le nombre impressionnant de mariages consanguins, comme si les membres de cette dynastie voulaient que le sang demeurât au sein d'un même noyau. N'est-ce pas là une caractéristique typiquement juive ? Le but ne serait-il pas de préserver la pureté du sang royal ?

Sur un de leurs blasons conservé à la Bibliothèque royale de Bruxelles (Armorial de Gelre, 1369-1388), on retrouve celui-ci surmonté d'une tête de dragon posée sur une couronne. Le dragon n'est-il pas le gardien infatigable des trésors, le gardien des pommes d'or du jardin des Hespérides ? Il est alors intéressant de noter qu'à la fin du XVème, on nommait *« Hespérie »* le continent américain. Nostradamus n'écrivait-il pas dans ses prophéties :

> « Mis Trésor Temple, citadins hespériques
> Dans icelui retiré lieu secret... »

Dont la traduction logique serait :

> « Le Trésor du Temple mis en Amérique
> Celui-ci retiré dans un lieu secret... »

Il nous est parvenu une relation communément appelée : « La Narration de Zeno ». Celle-ci fut écrite par Nicola Zeno, capitaine de la flotte du seigneur de Caithness et baron de Rosslyn Henry Sinclair. Elle nous apprend un voyage que ce dernier aurait effectué en Amérique du Nord près d'un siècle avant la « découverte » de l'Amérique par Christophe Colomb. Nous savons très bien aujourd'hui que les Normands et les Scandinaves se rendaient régulièrement sur l'autre Continent. En 1261, le Groenland qui fut découvert trois-cent ans auparavant par Erik le Rouge fut reconnu vassal de la couronne de Norvège et en 1307, les dîmes du Vinland étaient toujours perçues par le Saint-Siège. Le 24 mai 1930 à Bearmore (Ontario), on mit à jour un tombeau dans lequel se trouvaient un glaive, une hache de guerre, une poignée et les débris d'une coupole

de bouclier. Il s'agissait d'armes normandes datant du XIème siècle. Pas étonnant alors que Henry Sinclair se soit rendu là-bas puisque lui-même était d'origine normande par son aïeul Rollon.

En 1398, Henry Sinclair quitta sa terre d'Écosse en compagnie de son capitaine Nicola Zeno. Après avoir atteint le Frisland (Islande), ils poursuivirent leur route jusqu'à une terre dénommée « Engroveland » (Groenland). À la demande de son frère, Antonio Zeno vint les rejoindre et ensemble ils continuèrent à naviguer vers l'ouest avant d'aborder une grande île que Sinclair baptisa « Trin ». Ils décidèrent d'y fonder un établissement. Mais certains marins qui composaient l'équipage, fatigués de ce long voyage, voulurent retourner chez eux. Sinclair ne manifesta aucune opposition et demanda à son amiral Antonio de les raccompagner jusqu'au Frisland. Il est fort probable que l'établissement de Trin se situait dans l'*Estotiland.* Selon la Relation de Zeno, l'Estotiland était une région montagneuse, bien arrosée et couverte de vastes forêts. Cette description correspond parfaitement au Markland, c'est-à-dire à la Nouvelle-Écosse. D'ailleurs, « Estotiland » est l'homonyme norrois de *East-Outland* qui se traduit par : « Terre de l'Extrême-est ». [(1)]

Sur une carte géographique de Caspar Vopell datée de 1545 représentant la côte est du Canada, nous retrouvons les localisations suivantes : Islande, Groenland, Terre-Neuve, Cap Race et Labrador. À l'endroit où se situe la Nouvelle-Écosse, nous apercevons l'image d'un chevalier tenant un bouclier de sa main gauche. Sur celui-ci est gravée une croix, or seuls les Templiers avaient le droit d'apposer une croix sur leurs boucliers. Il est donc clair pour nous que la Nouvelle-Écosse était un havre Templier et que c'est à cet endroit que Henry Sinclair accosta pour y fonder son établissement. Mais qu'est-ce qui pouvait bien pousser le baron de Rosslyn à se rendre en ce lieu ?

Une seule réponse nous vient à l'esprit : préparer un refuge en vue d'accueillir le Trésor sacré de Jérusalem ... l'arche d'alliance !

Quarante ans après l'accomplissement de cette mission, le roi Jacques II nommait les Sinclair Grands Maîtres héréditaires de la Franc-maçonnerie de rite écossais.

Tiré de : « Le mont du roi », éditions Mille Poètes



Andréa Noel

Andréa est une jeune adolescente, collégienne appliquée, très fine et intelligente ; très tôt elle a manifesté un grand intérêt pour l'écriture et la lecture, et ses premiers poèmes ont été écrits alors qu'elle n'avait que 6 et 7 ans.
Elle a participé à de nombreux concours de poésie régionaux auxquels elle a toujours été primée pour la qualité de ces poèmes d'une grande fraîcheur qui traitent de la nature qu'elle adore, des animaux ou de ses sentiments.

A l'âge de 12 ans elle a publié son premier recueil aux Editions Mille Poètes, avec sa jeune sœur, poète également ; ce recueil « La poésie est un nouveau monde » a rencontré un grand succès auprès des ateliers de lecture pour enfants et auprès des personnes sensibles à la poésie enfantine de qualité.

Elle a également une grande passion pour les chevaux et pratique l'équitation ; son projet est de publier un nouveau recueil de poésies entièrement dédié aux chevaux avec illustrations.

BRIGITTE WILLIGENS

Enfants de minuit

Dans un trou de verdure
Se baignent des enfants
Ils sont couverts de parures
Ce sont de grands adolescents.

C'est la nuit,
Couleur d'étain,
La luciole s'enfuit
Et la lumière s'éteint.

Le matin arrivé
Les enfants disparus
Se retrouvent tout en bas
Au pied d'une grande charrue.

Le vent les fit frissonner
Sur une plage abandonnée
Mais ils continuèrent à marcher
Sans se soucier ni même se retourner.

Mer Sensible

Sur le bord d'une falaise
En pique-niquant tout à mon aise,
Je regarde les merveilleux bateaux
Qui flottent tranquillement sur l'eau.

Soudain, la tempête éclate ;
Mer et gouttes d'eau se battent,
Un rayon de soleil perce les nuages
C'est alors que l'on doit tourner la page.

Et c'est parti pour une nouvelle journée
Où l'on pourra recommencer à rêver.
Et penser à une éternité,
A la liberté !

Neige

La neige tombe
Les flocons virevoltent
Sur la montagne, c'est un comble
Où dorment les marmottes.

Les cristaux par milliers
C'est la grande joie
Car doucement ils viennent se poser
Tout le monde les voit

Cet or blanc
Qui fait rêver
Arrive lentement
Après nous avoir fait patienter.

L'hiver arrive
Tant attendu
On avale notre salive
Des bruits, il n'y en a plus.

Bonheur en Camargue

Les gardians sur leurs chevaux,
Regardent les flamants dans l'eau.
Une tornade de taureaux,
Fait déchaîner les chevaux.

Lors d'un orage noir,
Le héron pense au désespoir.
Et dans une poire,
Dort un petit loir.

L'orage est passé,
On dirait l'été.
Recommence liberté !
Tu nous fais rêver…

Une hirondelle

Au battement de ses ailes
On accueille le printemps
Chaque année, c'est pareil,
Avec patience, on attend ce moment.

La nature revit sous nos yeux,
Les fleurs respirent.
Est-ce l'hirondelle qui a ce pouvoir merveilleux
Pour faire grandir, épanouir ?

L'hirondelle,
Noire et blanche,
Elle est si belle,
Si loin elle niche.

Si loin elle niche,
L'hirondelle

Tirés de : « La poésie est un nouveau monde», éditions Mille Poètes



Elodie Hervé

Elodie Hervé est née à Marseille, le 28 mars 1989. Très tôt les livres la passionnèrent et lui donnèrent envie d'aller plus loin. C'est pourquoi elle se mit à écrire des poèmes dès l'âge de 12 ans.
Son livre récemment publié aux éditions Mille Poètes, sous le titre évocateur de « Une tombe illuminée », réunit sa jeune poésie de 12 à 15 ans.

Ce patchwork nous fait voyager à travers l'ensemble des sentiments (amour, haine, tristesse, joie mais aussi désespoir, amitié ou encore la peur.) Elle nous invite également à une réflexion sur notre place dans ce monde et sur notre condition d'être humain.

Aujourd'hui en première année de licence géographie à Aix en Provence, Elodie continue à écrire et s'est découvert une nouvelle passion : la photo.

A mon père

C'est d'un homme attentionné
Dont je vais vous parler.
Un homme que beaucoup connaissent
Pour sa sagesse,
Un homme que beaucoup admirent
Pour son empire,
Un homme que beaucoup écoutent
Pour dissiper leurs doutes,
Un homme que beaucoup apprécient
Pour son grand esprit,
Un homme que beaucoup côtoient
Pour parler de soi,
Un homme tout simplement.

Mais cet homme est merveilleux
Car, tous les jours, dans ses yeux,
Nous pouvons lire beaucoup d'amour
Pour tous ces gens autour.

Je pense que vous l'avez compris,
Cet homme au grand esprit,
N'est autre que le créateur
De moi et de mes sœurs.
Il est celui que j'appellerai
Toujours, mon père.

Tiré de : « Une tombe illuminée », éditions Mille Poètes

Fanny

Comme le soleil
Tient à la lune,
Comme le poisson
Tient à l'eau,
Comme la lumière
Tient à l'ombre,
Je tiens à toi.

Comme l'homme
Tient à la femme,
Comme la mère
Tient à son fils,
Comme l'aîné
Tient à ses frères,
Je tiens à toi.

Comme le bébé
Tient à son hochet,
Comme le collectionneur
Tient à ses timbres,
Comme l'avare
Tient à ses sous,
Je tiens à toi.

Comme l'élève
Tient à son pupitre,
Comme la maîtresse
Tient à ses livres,
Comme la femme
Tient à ses bijoux,
Je tiens à toi.

Comme l'amour
Tient à l'amitié,
Comme l'écrivain
Tient à sa plume,
Comme le mannequin
Tient à ses vêtements,
Je tiens à toi.

Comme le peintre
Tient à son tableau,
Comme l'amoureux
Tient à sa bien-aimée,
Comme le stylo
Tient à son encre,
Je tiens à toi.

Comme la télé
Tient à ses programmes,
Comme le micro
Tient à ses chanteurs,
Comme la pluie
Tient aux nuages,
Je tiens à toi.

Comme la souris
Tient à son fromage,
Comme la vie
Tient à sa mort,
Comme le rêve,
Tient à son dormeur,
Je tiens à toi.

Comme le blanc
Tient au noir,
Comme la robe
Tient à ses couleurs,
Comme le cœur
Tient à son sang,
Je tiens à toi.

Comme le tableau
Tient à son mur,
Comme la statue
Tient à ses ornements,
Comme l'être humain
Tient à ses objectifs,
Je tiens à toi.

Comme une amie
Je tiens à toi.

Prouve-moi le monde

Parle-moi du ciel bleu
De papillons et de la beauté du monde
Dis-moi qu'il existe encore des choses
Qui vaillent la peine que je m'accroche,
Que je continue à survivre.

Parce qu'ici entre ces murs
Et ces barreaux en fer froid
Je ne crois plus…
Je n'y arrive plus…
Je veux juste me laisser partir
Loin de ce monde devenu fade.

Ici les larmes sont mes compagnes
Et le rasoir mon accessoire
Je veux juste qu'on me laisse le choix
Le choix de dire non à la vie
Le choix de dire non à l'avenir.

Toi qui respires la vie
Toi qui ris, toi qui pleures
Dis-moi : elle vaut le coup la vie ?
Alors prouve le moi !
Prouve-moi le monde et la joie !
Parce qu'ici je n'y crois pas !

Tiré de : « Une tombe illuminée », éditions Mille Poètes

Emerveillement

Ecrire et faire comprendre le
Monde qui nous entoure
Ecrire et faire comprendre les
Raisons d'une personne désespérée qui continue à
Vivre ou survivre en s'accrochant à l'idée d'être un jour
Emerveillé par le futur qui semble aujourd'hui
Incertain et irréel.
Le jour suivant paraît si
Lointain, pourtant il faut continuer à avancer,
En éloignant cette envie de se jeter dans le vide pour que
Malgré cette angoisse et cette peur grandissante, on puisse
Effacer les mauvais souvenirs et réussir à
Nourrir de nouveau cette envie de rire en essayant de
Trouver l'envie de vivre…

Tiré de : « Une tombe illuminée », éditions Mille Poètes

Pourquoi

Aucun admirateur,
Pourquoi continuer ?
Aucun écrivain,
Pourquoi continuer ?
Aucun couple qui dure,
Pourquoi continuer ?

Pourquoi accroître l'espérance
Quand il n'y a plus d'espoir ?
Pourquoi accroître l'amour,
Quand les cœurs sont brisés ?
Pourquoi accroître l'écriture,
Quand il n'y a plus personne pour lire ?

Les bonheurs ne durent pas
L'amour est sans loi
Les rêves disparaissent
Et toi tu restes là
Pourquoi ?

Tiré de : « Une tombe illuminée », éditions Mille Poètes



Philippe Audiger de Neuville

Né en 1956 à Paris dans l'arrondissement le plus coté en nombre de naissances (le XIVe, à cause des nombreuses maternités), d'une rencontre entre Paris & le Quercy, Philippe Audiger de Neuville a écrit ses premiers poèmes quinze ans plus tard en région parisienne et, tant par désarroi patriotique que par présomption, en argot et en espagnol.

Revenu à la langue maternelle, il a éparpillé des pages dans des revues estudiantines : l'Etudiant – qui venait de paraître -, Antirouille, Tremplin, Première Chance, etc.

Puis, entre 1975 et maintenant, il a amoncelé des poèmes & des nouvelles, restés dans ses cartons. Aujourd'hui, il se décide enfin à tenter de faire partager sa passion de la poésie… Il a publié aux éditions Mille Poètes le recueil de poèmes : « Réminiscences et Furtivités ».

Il a un peu circulé en Europe et dans le monde non-anglophone (principalement Antilles, Océan Indien & Afrique de l'Ouest). Il utilise la plume dite « sergent-major ».

Repos broussard

Les sanglots longs…
Mais sont-ils si longs
Dans la chaleur épaisse
Des vapeurs africaines ?

On y sait gré de nos lacunes,
Et dans la savane la lune
Semble absente, indifférente
Aux abîmes humains.

Au village tout est calme.
Les cases respirent le pisé,
Le sorgho et le millet sont pilés.
Les chèvres attendent le tranchoir.

Un chien a mordu une enfant
--pas de médecin, pas d'auto—
L'emmener à dos d'ânesse
Au bourg voir le marabout.

Et puis on rêve, on se raconte ;
On parle de Paris, et des contes.
La vie passe, lente et fragile,
Comme une danse trop agile.

Eté 2006.

Malade d'amour…

En ce jour de Saint Valentin,
Si tu le veux, bien tendrement,
Echangerons pieux serments
Aux primes lueurs du matin ;

Bécoterai ce rond tétin
Gorgé de sève en clos normand,
En ce jour de saint Valentin,
Si tu le veux, bien tendrement ;

Viendrai celer mon fier butin
En ton estuaire charmant,
Et mordrai ta lèvre qui ment
Me préférant tel beau Martin,
En ce jour de saint Valentin !

Le modèle

Le modèle était nu et séchait sa chemise.
Le peintre la voit qui la vante à Renoir ;
Il l'attend –les peintres ont bon dos-
Panique d'un malin plein du goût de poésie,
Quel sombre bossu se nommait Quasimodo ?
Demain, la pose,
Après, la pause
Et l'immortalité au Père-Lachaise ;
Les œufs au plat, le broc de bière, un vidrecome,
Ce soir orgie en la mansarde, et à table !

Les huîtres en poudre et les p'tites cailles,
Les raisins d'or et la grosse bataille !

La « Matamore »

La brume se lève sur la goélette « Matamore ».
Autour, des méduses, petites ombrelles de nylon,
Clochettes lascives comme des danseuses orientales.

Soupe à l’oignon dans la coursive !
Ils vont la sentir de Cherbourg à Niouavène,
Dit le bosco. Dans les haubans un fanal

Luit d’un éclat maladif. La brouillasse
Apparaît ; et quand le ciel sera purée,
La mer se fera poudingue !

Un yack de cent mètres se profile :
Ses ralingues pendent au vent tandis
Que sur le rouf somnolent des beautés.

Gorée se dessine mais on n’y mouillera pas ;
Fendre les flots, humer la brume,
Jouir du temps, jouir, c’est tout.

Dubréka, Guinée, 7/06

Feuille d'érable

(À Gaston Miron, « l'homme rapaillé »)

Contre le froid, assavoir les Godans, *
L'instinct de vie a fait un pays qui lutte
Un beau pays bien vivant ;
Les mots français ne buttent
Ni ne sont évaporés.
Ils sont cajolés, pétris de sirop d'érable
Et, dans l'œil visqueux des misérables
Voisins de l'outre- Erié,
Narguent la décadence de l'US parlure !
Les voix éraillées dans le blizzard
Nouent les boyaux par leur ossature
Douce et insolente, et je sens, bizarre,
Dans mes veines la terre rousse
Du Québec perdurant sans secousses…

Pour Marie P., à Lévis.
* le Godan= l'Anglais=l'Ennemi



Brigitte Willigens

Brigitte Willigens, poétesse française, sexagénaire, est la deuxième d'une fratrie de 7 enfants. Mariée depuis plus de quarante ans, elle a trois enfants et huit petits-enfants qu'elle adore. Elle vit dans une petite ville de Savoie, au pied des montagnes des Alpes depuis qu'elle est enfant et depuis qu'elle est à la retraite, elle profite pleinement de ce merveilleux environnement pour se tourner encore davantage vers sa passion qu'est l'écriture.

En effet, Brigitte a découvert l'amour de la poésie lorsqu'elle était en classe primaire, grâce en partie, à une institutrice elle-même passionnée de poésie. Aimant depuis toujours tant les grands poètes que les amateurs, elle éprouve autant de plaisir à lire des poèmes qu'à en écrire. D'ailleurs par la poésie, Brigitte essaye de faire ressortir son amour de la nature et les sentiments que lui inspirent la vie, les évènements et les personnes. Elle a aussi transmis à ses enfants et petits enfants l'amour de la poésie et elle en est vraiment très fière !

Après « Au fil des jours », Brigitte Willigens a réalisé son second ouvrage poétique « Pensées brodées avec le cœur et la plume » en offrant aux lecteurs des écrits variés et prenants, puis son troisième recueil « Exil au pays des poèmes ». En tant que poétesse comblée par l'amour avec lequel ses proches l'entourent, elle ne manque pas de nous combler à notre tour en nous transportant dans son charmant petit monde de campagne pour que nous soyons témoins de tant de beauté et d'art. La beauté des lieux qui l'inspirent et l'art qui s'en dégage.

On retrouve chez Brigitte cette idée qu'Horace adoptait de la poésie : « ut pictura poesis ». Certes, la poésie est une peinture d'autant qu'elle prend pour sujet de la description et utilise les formes, les couleurs et les sons. On la retrouve aussi chez Régner, Boileau, La Fontaine, Baudelaire quand ils exprimaient l'essence des choses et non l'apparence.

Les poèmes de Brigitte Willigens sont un chant de l'âme, une libération de l'inconscient, un travail artistique.

La ronde des mois

Quand arrive Janvier sur la pointe des pieds
Nous nous souhaitons tous une bonne année.

Puis vient tranquillement février
Les jours vont s'allonger et il y a de la neige pour skier.

Avec le troisième, voici les giboulées de mars
Des éclairs et du tonnerre comme une farce.

Avril, te voilà arrivé, sans se découvrir d'un fil
Avec tes drôles de poissons sur les dos juvéniles,

Maintenant c'est le passage au mois de mai
Qui nous autorise à porter tout ce qui nous plaît ;

Juin, mois des longues journées et des examens
Tous voient bientôt se poindre différents chemins.

Et que pensez-vous qu'il arrive en Juillet ?
Peut-être la fête des œillets, ou une escapade chez les Antillais,

C'est le grand départ en vacances au mois d'août
On sillonne le pays en empruntant les autoroutes.

Voilà se poindre la fin de l'été et le mois de Septembre
Chacun reprend sa place ou cherche une chambre.

Mois souvent plein de brouillard, c'est octobre,
Et la nature reprend son décor sobre.

Novembre, mois qui commence par la fête de Toussaint
Et qui nous rappelle aussi souvent bien des chagrins

Décembre, te voici arrivé avec des feux dans les cheminées,
Et le passage, une fois encore, à une nouvelle année.

Tiré de : « Au fil de la vie »

Effets cascade

Mon tendre Ami, allons faire une petite escapade
Par cette superbe matinée d'automne,
Pour sortir de nos promenades monotones,
Nous dirigerons nos pas vers ma belle cascade.

Ô merveille, lorsque nous l'apercevons après un détour
Choisi en entendant le joyeux vacarme
De cette eau jaillissante, plein de charme
Dont le son rappelle un peu le roulement du tambour.

A peine arrivés aux abords de cette superbe chute d'eau,
Nous ne pouvons nous empêcher d'applaudir
A cette féerie de sons et de gouttelettes prêtes à rebondir
De rocher en rocher, offrant un sublime tableau.

Assis dans l'herbe fraîche, sans jamais se lasser,
Jouissant de cette douceur après l'été de canicule
Nous avons glissé doucement vers le crépuscule
Et sommes restés sans voix et tendrement enlacés.

Admirant cette cascade qui nous éclabousse
Et, dans ses jaillissements, génère une écume
Nous percevons en contre-jour, comme un nuage de plumes.
Nous nous étendons langoureusement sur un tapis de mousse.

Puis, songeant au retour dans notre chère vallée
Nous suivons prudemment la pente vers le ruisseau,
Nous imprégnant une nouvelle fois de merveilleux chants d'oiseaux
Et gardant au fond du cœur et des yeux, cette sublime journée.

Ce n'était rien, qu'une simple cascade à flan de montagne,
Mais, contemplée ensemble, dans un esprit plein de sérénité.
Ce paysage est pour nous, mon tendre Ami, dans sa simplicité
Un évènement que nous pouvons fêter avec une coupe de Champagne !

Tiré de : « Au fil de la vie »

Doux souvenirs …

T’en souvient-il mon cher Amour
De nos tous premiers émois
De nos premiers tendres regards
Si remplis de doux sentiments ?

T’en souvient-il mon cher Amour
De nos premiers baisers
De nos premiers câlins
Si ruisselants de bonheur ?

T’en souvient-il mon cher Amour
De notre union dans la petite église
De notre engagement et nos « oui »
Si gonflés d’espérance ?

T’en souvient-il mon cher Amour
De l’arrivée si merveilleuse
De nos trois « petits nous »
Si porteurs de notre amour ?

Oh oui, tu t’en souviens, mon cœur !
Comment pourrais-tu oublier
Tous ces instants de bonheur,
Socles si solides de notre parcours
Et de toutes ces merveilleuses années
Traversées main dans la main,
Yeux dans les yeux, cœur contre cœur
Avant de parcourir la dernière étape de notre vie.

(À toi, Yves, mon mari – 2005)

Tiré de : « Exil au pays des poèmes »

Le bout du tunnel

Dans l'envolée tragique de tous ces jours
Où son esprit embué par manque d'amour
Se doit de faire taire la lourde hypocrisie
Qui jalonne chaque instant de sa pauvre vie,
Elle n'ose imaginer l'espoir d'un futur
Qui ne serait plus empli d'aventures.

L'éternelle succession d'espoir et désespoir
A rempli ses jours et ses nuits de noir
Et l'étrange lumière qui semble poindre au loin
Brûle déjà ses yeux qui guettent ce point
Qui devra s'auréoler très vite d'espérance
Pour que sa vie retrouve enfin ses chances.

Pourquoi n'a-t-elle pu éviter ces nuits d'ivresse
Qui l'ont privée de toutes les tendresses
Appelées de toutes ses forces, de tout son cœur,
Pleine d'amertume et de sombre rancœur,
L'amour et la paix referaient-ils surface
Dans son âme, son cœur et son corps de glace ?

Ce matin le ciel semble revêtir à nouveau des couleurs
De ce qu'elle appellera l'appel au bonheur
Qui avait fui de sa vie depuis tant d'années
Sans qu'elle ne puisse jamais parvenir à le rattraper.
Mais maintenant, oh merci, elle doit reconnaître
Que c'est à une nouvelle vie qu'elle vient de naître.

Tiré de : « Pensées brodées avec le cœur et la plume »

Petites graines d'Amour

Au printemps de ma vie,
Dans un petit coin de mon jardin intime
J'ai semé, pleine d'espoir et heureuse,
Quelques petites graines d'amour…
Et leur ai apporté tous mes meilleurs soins,
En attendant de les voir fleurir et s'épanouir.

A l'automne de ma vie,
En regardant derrière, par-dessus mon épaule,
Je peux sourire et m'enorgueillir…
Mon espérance a été comblée.
En voyant croître doucement, jour après jour
Ces fluettes tiges d'un vert tendre et lumineux
Tels nos sentiments doux et merveilleux,
Qui se sont transformées en un arbre gigantesque
Frôlant les nuages et caressant le ciel
De ses branches souples mais si puissantes,
Comme notre Amour profond et rassurant

Tiré de : « Pensées brodées avec le cœur et la plume »



Jacques Thorin

Comment vous parler de cet auteur ? Une rencontre toute simple et combien délicieuse, rendez-vous à la terrasse d'un café, trois livres dans mes bras.
L'auteur, Jacques Thorin est là, sur la table devant lui, une bière dont le col s'agrémente d'une parure d'une mousse fraiche. Il m'avouera son penchant pour les brunes, brunes aux saveurs plus relevées.

Il faut vous dire, je suis brune (rires…). Je me trouve fascinée par cet homme, il vous parle simplement et vous explique rapidement l'essentiel d'une poésie qui pour lui est un symbole de vie.

Il vous parle de la mer, la nature, des femmes, et plus précisément de toutes les sensations qui gravitent autour. Vite pris dans le maelstrom de ses mots, vous êtes l'invité privilégié d'une essence qui déborde de couleurs, vous vivez ses mots. Une, deux, puis trois heures passent, avec cet homme, le temps suspend son vol. C'est en cet instant qu'il me demande de choisir cinq poèmes pour une anthologie, et d'écrire un texte en préambule.

Voilà qui est fait, les cinq poèmes sont donc présent ici, le choix est-il bon, Jacques Thorin ne m'en a rien dit, je garde de cette rencontre une photo prise avec lui et mes trois livres portant sa dédicace.

Juste une chose, si vous avez la chance de le rencontrer, vous ne le regretterez pas.

Jacques Thorin a publié plusieurs ouvrages aux éditions Mille Poètes, dont : « Livrets de Poésies » N°1 à 10, « Plaisirs Océan », « Chemins & Sentiers », « Des lignes de Féminité » et « Un petit bout de printemps de poésies ».

Une lectrice, Morlaix le 11 octobre 2007

Extrait de « Plaisirs Océans »

Allongé sur le sable, fouetté par les embruns
Je me sens libre de cet air que je respire
Le vent étale sa douceur hors du commun
Libérant mille arômes, caresses de soupirs

Ma béatitude me plonge dans des méditations
Où le bruit des vagues chante à mes oreilles
Musique douce épousant les oscillations
D'une histoire qui ne se répète, jamais pareille

Je m'endors, bercé par les légendes
De ces êtres parcourant les landes
Légendes de la terre appartenant à la mère

Mère de toutes beautés, mère de la vie
Je suis en quelque sorte son fils
Ô combien jamais, je ne bousculerais ce paradis

Extrait de « Chemins & Sentiers »

Je suis une feuille
Sous le vent je plane
Rêve matinal
D'un recueil

Emporté par le vent
Traversant le temps
Du printemps à l'hiver
Je parcours la terre

À la nuit tombée
Je deviens une ombre
Dans vos pensées
Petit coin sombre

Feuille de lumière
J'erre sans bruit
Une petite prière
Dans la nuit.

Extrait de « Des lignes de Féminité »

Le sable sur sa peau nue
Habillage délicat sans retenue
Prône ses formes avantageuses

Le soleil lui donne ce reflet
Dardant ses rayons comme un filet
Capturant cette belle oiseuse

Ne rien faire
Se sentir aimer par la nature
Solitaire
Attendre la capture

Inscrite telle une inspiratrice
Sous une forme manuscrite
Je n'ose la déranger
De peur de la voire s'effacer
De ne plus pouvoir lire ses mots
Qui lui caressent la peau.

Extrait de « Plaisir Océan »
Double acrostiche

Léger, tel le bleu du cie**L**
Avec le feu du dieu R**A**
Une larme, j’ai v**U**
Ruisseler, se fige**R**
Entre l’espace d’un rêv**E**
Ne pouvoir la toucher de la mai**N**
Craindre à l’accro**C**
Enfin, dire je t’aim**E**.

Extrait de « Des lignes de Féminité »

L'ombre se gorge de lumière
Nous révélant ses formes pleines
Palpable, mais en rien prisonnière
Figure géométrique contemporaine

Les mouvements emplissent le moment
Envies de caresses, de se laisser aller
À la recherche de la nudité de l'instant
Esquisse muette n'osant parler

La lumière vacille comme épuisée
L'ombre réclame son bien
Encore un réflexe démesuré

Rien, non rien… ne disparaît
Maintenant, c'est en vous à tout jamais
Formant en vous, un lien.



Christiane Kuhk

Née le 30 mars 1963 en Alsace, d'un père berlinois et d'une mère silésienne, qui ont choisi après la Guerre la France comme terre d'accueil.
Les sens en éveil, son cœur se nourrit de la vie marquée par un passé de douleurs et de déchirements familiaux, liés à l'absence et la distance.

Christiane Kuhk ressent depuis toujours ce balancement de son être entre errance et besoin d'enracinement. La langue française a contribué à cet ancrage. Elle a cultivé très tôt son esprit littéraire, a choisi la Germanistique comme voie professionnelle. Elle a pratiqué avec passion le théâtre de marionnettes, la course d'endurance. Elle aime la nature, la Grèce, les voyages, les enfants, le partage, l'être humain la fascine.

La voilà plongée dans le "marathon de l'écriture". Ses poèmes sont de vivants témoins de sa mémoire, entre mystères, silences et lumières, comme nés d'un jeu d'ombres.

Essayer de saisir l'essentiel au cœur de l'émotion et du rêve, dans l'instant, comme pour se prouver qu'elle peut arrêter le temps. Grâce aux mots, l'esprit devient matière. Sa poésie symbolise cette alchimie merveilleuse entre son être et le tout, et sa volonté de ne jamais s'arrêter de percer les secrets de l'indicible, de l'invisible et de l'intouchable. Elle est là sa véritable endurance. C'est une victoire sur son silence.

Christiane Kuhk a publié trois recueils de poésie aux éditions Mille Poètes : « Aurore boréale au cœur d'une amour (êv) euse », « Parfum d'une belle de nuit » et « Secrets de fleur ».

Captures

De mots au jardin pour son guerrier
Il retrouve sa muse
Après des heures d'errance
A travers les nuisances
Et le labyrinthe de la vie
Douce comme le velours d'une rose
Epanouie,
À ses côtés il s'assagit.

D'elle
Jamais il n'abuse
Elle se battra toujours pour lui.
La nuit ne lui fait plus peur
Il porte dans son cœur
L'espoir
D'une autre vie
La clé de ses souffrances,
Il a su trouver
Elle s'ouvre à lui en toute confiance.

Pour toi mon guerrier

Cavalier de mes nuits sans fin,
Que rien n'arrête, ni la peur, ni l'adversité,
Plutôt mourir que d'abandonner,
Je t'offre ce recueil
En signe de notre amitié.

Eternel combat
Anime nos veines
Protège nos cœurs
Contre la langueur
Et le temps qui se meurt.

Puise dans ces mots
Force et vigueur
Quand la fatigue te gagne
Et la lassitude t'emporte,
La tristesse t'épargne.

Poétesse désincarnée
Je sème sur ta route
Autant de graines de douceur
Pour calmer tes blessures
Les soirs d'amertume.

Je reçois en retour
Un sourire sur tes lèvres,
Un rayon dans tes yeux
Ma main dans tes cheveux?

Du jardin de ma vie
Où j'ai cultivé mes rêves grâce à toi
Je me noie dans un océan de réalité
Avec toi.

Dans le cœur du diable teigneux
Il me plait de découvrir l'oiseau bleu.

Oiseau de mes rêves

Pour toi mon oiseau nocturne,
J'ouvre le royaume de mes pensées.
Pose-toi tendrement
Sur les mots de mon cœur
Et laisse-toi transporter.

Tu te reconnaîtras dans le miroir
Ces textes sont le reflet
De l'amour que j'ai pour toi.
Et de l'espoir que ta vie
Génère chaque jour
Qui passe.

Toi qui as assiégé ma tour d'ivoire
Gardien de mes songes
Brise ce miroir
Et reflète-toi dans le bleu de mes yeux.
Envole-toi jusqu'à mon âme
Deviens le maître de ma mémoire.

Libère mon cœur
D'un passé de douleurs.

Où erres-tu?
Chevalier de mes nuits...
Sur des routes sans fin,
Des chemins de mauvaise fortune.
Prends garde à toi.

Un appel.
Un instant d'éternité.
Quand je t'aurai devant moi
Je ne pourrai te lâcher.

Oiseau de mes rêves,
Jamais ne t'attacherai.
Veillerai toujours sur toi
Et sur ta liberté.

Renaissance

Ma peau aussi douce, aussi lisse
Qu'un feuillet de papier de soie
Sur lequel tes doigts glissent
Et font naître de frissonnants émois.

Aussi fine, aussi rosée
Que les pétales auréolant le calice
Je te reçois mon papillon doré
Dans mon donjon aux mille malices.

J'ai guetté ta venue mille nuits durant
Tu as quitté enfin pour moi ta chrysalide,
Cette vieille armure d'un autre temps.
Je m'offre à toi souveraine, un peu timide.

Fais de moi la reine de ta nuit,
Prisonnière de tes plus fous desseins,
Enchaînée à jamais dans l'éphémère et l'oubli
De nos vies et de ce que le destin fera de nous demain.

Vivons ces instants
Comme la plus subtile des fusions
Entre nos êtres et le néant,
Nos âmes à l'unisson.

Et d'une seule voix
Laissons jaillir nos pleurs,
Nos rires et nos joies,
Le cri de notre cœur
D'être enfin toi et moi.

Poésie de la chair

Poésie de la chair
Celle qui se lit avec la peau
Qui s'écrit avec le corps.
Des mots qui dessinent
Les courbes de mes hanches.
Des signes qui devinent
En moi les lumières franches
Du bleu de ton regard
Au seuil de nos nuits blanches.
Du sein auréolé
A l'orée de mon bois
T'ai laissé rejaillir
Au plus profond de moi.
Surtout reste !

Reste dans mon âtre
Mon doux foyer rosé
Y semer des fleurs tendres
Au parfum si secret
Dont les effluves
M'enivrent
A dormir éveillée.
Rêver de toi
Mon chantre,
A gorge déployée
Chanter tes mots,
Mon ventre
Ma douleur effacée.

Tiré de « Aurore boréale au cœur d'une amour (êv) euse », éditions Mille Poètes



Ghislaine Graffard

Ghislaine Graffard est née en Bretagne en 1970 et a connu une enfance heureuse auprès de ses parents.

Aujourd'hui maman de deux enfants, elle travaille dans le milieu hospitalier et consacre le temps libre qu'il lui reste à l'une de ses passions, la poésie.

Amoureuse de la vie et des beautés qu'elle nous offre, elle aime écrire les mots et les habiller d'émotions.

A ce jour vous pouvez la retrouver à travers les trois recueils de poésie qu'elle a écrit et publié aux éditions Mille Poètes : « Voyage à travers les mots », « A l'encre du cœur » et « Envol sur les mots du cœur ».

Le cœur en voyage

Tandis que vient poindre la lueur du jour
Mon cœur s'éveille dans le lit de mes songes
Les heures s'envolent au compte à rebours
Sous le faisceau de l'aurore, elles plongent

Regards vêtus de la douceur du matin
Les vagues du silence me bercent de quiétude
Là-bas l'horizon étale son bouquet et peint
Une gerbe de couleurs en doux prélude

A la caresse du soleil, je m'étire
Respirant les fragrances de l'azur adamantin
Joyau de vie ce bouquet de sourires
Qui se glisse à mes lèvres, mon cœur serein

Dérivent mes pensées, s'achèvent mes doutes
Emportant dans leur fuite les galets trop brûlants
Ceux qui incendient parfois le cœur en déroute
Quand la peur l'inonde de son cri véhément

Mes yeux suivent le voilier de la vie
Firmament d'espoir à la course du vent
L'hiver est mort sous les notes d'une symphonie
Voyage mon âme au souffle du printemps

Tiré de : « A l'encre du cœur », éditions Mille Poètes

Le bonheur

Quand l'aube se lève
Quand s'étirent les premiers rayons
Du plus beau de mes rêves
Toi seul, enlumines mon horizon

Quand sont closes mes paupières
C'est mon cœur qui chavire
Au fil du ruisseau où naît notre rivière
La vie dessine ton sourire

Je te devine là-bas
Peignant ton visage en mon cœur
Et reviennent ces nuits où bercée dans tes bras
S'étire l'instant ivre du bonheur

Comme une caresse au petit matin
Le jour se pose en dentelle de soie
Sous le murmure de ton cœur contre le mien
C'est l'azur qui se pare aux couleurs lilas

Douceur et tendresse deviennent harmonie
Au vent léger porté par le temps
Quand je m'éveille à tes côtés, blottie
La vie devient alors souffle de printemps.

Tiré de : « A l'encre du cœur », éditions Mille Poètes

Douceur satinée

Sur un lit de pluie de roses
S'est posé un océan de douceur
Seul bouquet que votre âme compose
Quand elle vient se glisser près de mon cœur

Sur un lit de perles d'amour
A votre étreinte j'ai lové mes rubans de soie
Ceux qui habillent les sens de jour
Et font renaître les cœurs du trépas

A l'empreinte de ce chemin
Se sont glissés nos songes et nos secrets
Blottis à la douceur de nos mains
Sous l'anneau doré, munis de l'ivraie

Au parfum qui encense nos âmes
L'amour ne connaît pas de tourmente
Pas de peines, ni de chant de larmes
L'amour est une rivière enivrante

Sur le fil de laquelle, vogue le temps
Embaumé d'une onde de satin
Quand se reflètent dans mes yeux, vos printemps
C'est votre jour qui épouse ma nuit sans fin !

Tiré de : « A l'encre du cœur », éditions Mille Poètes

Rive douce en diamant d'aurore

Des yeux soleil reflétant la lumière du jour
Une âme lune respirant le souffle de la nuit
Sous le sablier du temps endimanché de velours
L'empreinte des cœurs s'étire en harmonie

Du paysage à travers ton regard
J'avais oublié la beauté
Mais la raison ne se fait plus illusoire
Quand le présent vient doucement me bercer

Sous le soleil de la rosée matinale
Un murmure s'élève éthéré
Roulant sur ma joue comme une caresse boréale
Puis tendrement vient m'enlacer

Je m'enroule sur les vagues et voyage
Comme un grain de sable porté par le vent
Au loin l'amer se retire faisant naufrage
Là où les heures se vivent intensément

Renouveau sous une voûte azurée
Les étoiles s'enlacent traçant un filament d'or
Bouquet d'émotions en cadence chaloupée
D'une rive douce se dessine le diamant de l'aurore

Tiré de : « A l'encre du cœur », éditions Mille Poètes

S'il me fallait vous dire adieu

S'il me fallait sombrer aux plaies de l'âme
S'il me fallait périr d'un torrent de larmes
C'est dans vos bras que je voudrais goûter
La saveur éternelle de mon ultime baiser

S'il me fallait clore les chemins de ma vie
S'il me fallait poser sur mes yeux, la nuit
C'est dans vos bras que je voudrais graver
L'instant immortel de nos âmes enlacées

Pour rendre douce ma dernière révérence
J'irai puiser dans votre cœur l'espérance
Qu'un jour prenne fin cet enfer amoureux
Pour que nos vies s'enlacent dans les cieux

Je poserai sur vous les parfums d'ambroisie
Vous berçant du chant de mon amour infini
Pour que le ciel éloigne de vous le tombeau
Du poids des peines où fleurissent les maux

S'il me fallait mourir comme une fleur fanée
Sans plus un souffle d'amour pour respirer
C'est sur vos lèvres que je viendrais cueillir
La jouvence perpétuelle d'un bouquet sourire

Et je saisirai votre main dans un dernier soupir
Murmurant à votre regard effondré mon amour
Ne pleurez pas, laissez-moi doucement partir
Fermez mes paupières, je veille sur vos jours !

Tiré de : « Voyage à travers les mots », éditions Mille Poètes



Corinne Lakhal

Corinne Lakhal, 37 ans, est née en alsace, à Strasbourg et maman de trois enfants, comblée par l'amour et le soutien de son mari depuis 15 ans. Elle rayonnait de jeunesse et d'innocence. Elle voyait, avec ses grands yeux qui voulaient tout connaître, la vie en rose. Ses cheveux châtains sautaient sur ses petites épaules au rythme de ses escapades quand elle jouait dans la cour de la garderie avec ses camarades de classe.

Ces années d'apprentissage étaient pour elle l'âge d'or. Elle était toujours parmi les premiers.
Le parcours parsemé de joies, de peines, de drames et d'espoirs de Corinne ont donné de la profondeur et de l'émotion à tous ses écrits qui ont pris source dans son cœur d'enfant, d'adolescente, d'épouse et de mère. La force des sentiments personnels exprimés avec tant de courage et de vérité font de ses écrits un vibrant témoignage de renaissance et de combat vainqueur sur une enfance à oublier, mais gravée à l'encre indélébile.

Corinne a été une écorchée de la vie dont les blessures profondes sont en phase de cicatrisation grâce au baume d'amour de son mari et de ses enfants.

L'écriture est l'une de ses grandes passions et lui permet d'évacuer ses peines. Elle s'exprime en rime afin d'avancer plus facilement vers une route sans embûche et vers une paix intérieure. Elle parle l'Allemand dialectal et un peu en arabe. Elle adore la poésie, l'écriture, la lecture, le bricolage, la cuisine et l'Internet.

La poésie, les mots écrits de la plume de Corinne Lakhal sont à lire avec les yeux et le cœur grand ouverts, un témoignage pour dénoncer la violence, la souffrance des enfants, mais également démontrer qu'il y a toujours de la lumière au bout du chemin !

Corinne Lakhal a publié deux ouvrages aux éditions Mille Poètes ; le recueil de poèmes « Regards, pensées et sentiments » et le livre témoignage « Confidences d'une voix ».

Sensations extrêmes

Tendresse, câlins et douceurs érotiques
Corps de rêve et des seins magnifiques
Entrelacés près de sa bouche, sensations magiques
Des mains curieuses et intenses désirs physiques!!

Plus aucune pensée, rien que la chaleur
Les yeux fermés, plus aucune douleur
Lumière tamisée, parfum de fleur
Caresses infinies et des flammes dans le cœur !!!

Tant de frissons, envies extrêmes
Mélange des corps, bien-être suprême
Quelques regards, quelques je t'aime
Frôler l'extase et oublier nos peines !!!

Douceur d'Automne

Matin d'automne, matinée grise
J'entends la pluie et le vent en crise
Feuilles mortes bientôt sur mon chemin
Des arbres nus sans défense terrible destin !!!
Charme d'une saison avant les premiers flocons
Mélange de couleurs et quelques frissons
Temps instable laissant entrevoir quelques sourires
Les visages blêmes et l'envie de se blottir !!!
Douce soirée, rêveur devant la cheminée
Merveilleux instants et une lumière tamisée
Une musique de fond, un air de Chopin ou Vivaldi
Plus qu'une seule pensée !quelle est belle la vie !!!
Deux corps entrelacés guidé par une seule pensée
Serré l'un contre l'autre et l'envie de s'évader
Ne plus penser et se laisser entraîner par la douceur
Ne plus regarder et se laisser envahir par le bonheur !!!
Un soir d'automne, soirée romantique
J'entends la pluie et le vent critique
Feuilles mortes bientôt sur mon chemin
Des arbres nus et sans défenses terrible destin !

Pour celui qui m'a tuée

Laissez-moi lui crier ma haine
Juste un peu éloigner ma peine
Laissez-moi lui mettre des chaînes
Juste imaginer cette scène !!!

Rien qu'une heure de souffrance
Pour toi je serais la vengeance
Rien qu'un instant de croyance
Pour toi un jour sera malchance !!!

Jamais mon sourire ne m'abandonnera
À jamais ta vie s'émiettera
Jamais ma joie de vivre ne s'éloignera
À jamais ton honneur brûlera !!!

Souviens-toi de tous tes gestes
Je n'étais pourtant pas une peste
Souviens-toi des faits indigestes
Je n'étais pas destinée à l'inceste !!!

Je sais, tu ne mérites pas ces rimes
Tu as trop souvent usé de ta frime
Je sais tu as commis un crime
Tu resteras un monstre sublime !!!

Ho ! Petite Fille !!

Ho !! Douce princesse, adorable poupée
Ne pleure pas, tu grandiras et comprendras
Ho ! Sèche tes larmes et accepte mes pensées
Ne souffre pas, un jour tu m'écouteras !!!

Ho ! Petite perle, merveilleuse fillette
Ne reste pas muette, et il abandonnera
Ho ! N'aie plus peur il finira aux oubliettes
Ne te laisse plus faire, un jour il regrettera !!!

Ho ! Pourquoi n'ai-je pas entendu cette voix
Comment suis-je restée sans jamais écouter
Juste quelques mots j'aurai voulu entendre parfois
Pour pouvoir me sauver et me libérer !!!

Si je pouvais crier tous ces mots à tous les enfants prisonniers
Juste leur dire, juste les prévenir et les secourir
Si je pouvais les rendre bavards et de ces pervers les libérer
Juste leur donner la force, juste un peu les protéger !!!

Donnez-moi des ailes, donnez-moi ce pouvoir
Juste de quoi les rassurer
Ne plus toucher un enfant, ne plus briser leur innocence
Laissez-moi leur offrir cette force de dire non et tout refuser
Laissez-le découvrir, on n'oublie jamais son enfance !!!

Merveilleuse

Merveilleuse merveille émerveillée
Si douce, je veux de te chercher
Si belle, je veux te trouver
Approche-toi sans jamais te retourner !!!

Merveilleuse lumière de mes nuits
Regarde comme le mal te fuit
Si agréable, mes larmes tu essuies
Approche-toi, on verra, et puis !!!

Merveilleuse créature de la terre
Si tendre et loin des guerres
Reste près de moi, je suis mère
Ne t'éloigne plus tu as beaucoup à faire !!!

Merveilleuse plante colorée
Pense un peu à tout prolonger
Cette vie ici nous laisse espérer
Ne t'en va pas, ne nous laisse pas tomber !



Dominique Montalieu

Comme l'a si poétiquement exprimé Bernard Sauvignet dans sa superbe préface des « Maux Camés » (éd. Mille Poètes), Dominique Montalieu s'amuse avec les mots, tel un chat avec une pelote de laine, pour le simple plaisir de faire sourire. Le plus surprenant est que, souvent, comme un enfant, il s'esclaffe tout seul à l'apparition d'un de ses bons mots, tout étonné qu'il est de cette « création » et heureux à l'idée que ses amis pourront en rire :

il s'ébahit de lui-même, mais ne rêve que de partager ces moments heureux avec quelque complice. Il vous dira, si vous l'interrogez, que plutôt que des poèmes, ses « outrages » pourraient être qualifiés « d'humour-vers, parfois noir ou vert de gris qui ne rime à rien », sauf au plaisir de faire naître un bon mot et surtout de le partager, pour s'adonner à cet extraordinaire exutoire qu'est le rire.

On pourra simplement lui reprocher de ne pouvoir retenir sa plume ou sa langue qui pourraient parfois blesser ; cependant ce n'est jamais méchant ni intentionnel, tout simplement il ne peut résister à la joie que lui procure le jaillissement d'un jeu de mot. Merci donc de lui pardonner et souriez à la vie, il en sera le plus heureux des hommes !

A l'approche de la soixantaine, poussé par ses amis, il a subitement couché ce qui verbalement les faisait rire. Avec une âme d'enfant, Dominique Montalieu, pessimiste d'un naturel optimiste ne se prend jamais au sérieux : la vie est assez difficile et cruelle parfois, pour ne pas profiter de chaque instant. Epicurien, ce cadre manager d'une grande compagnie d'assurances française, conscient de son existence infinitésimale dans l'univers et devant l'éternité, a choisi de combattre les tracas de la vie et le stress du travail par le partage de sourires avec son prochain : « honnêteté-humilité-humour et amour » telle pourrait être sa devise.

La dame pipi

Chaque matin, elle rejoint les Ulis
Pour prendre son boulot,
L'hiver, revêtu de sa pelisse.

Son solex est un peu vieillot,
Il en a même les pneus lisses.
Peu importe, elle sait que c'est son lot :

« Telle Pénélope, chaque jour, inlassablement,
La dame pipi reprend son métier à pisser ! »

La trotteuse & la putain

L'une, à petits pas, trotteuse,
Fait son bonhomme de chemin de montre.
L'autre, à petits pas, trottine,
Attirant le bonhomme sur le chemin de monte.

L'une étalonne son aiguille,
L'autre joue du talon aiguille.
L'une n'a pas besoin de bottine,
L'autre, oui, pour éviter le crottin.

L'une donne gracieusement l'heure,
L'autre vend grassement son leurre :
L'une se montre,
L'autre se monte.

L'une est cabotine,
L'autre préfère le caboulot.
L'une est toujours à l'heure,
L'autre souvent un brin râleur.

Mais aucune ne perd son temps :

L'une, sur le chemin de halage,
Tire régulièrement le temps ;
L'autre, sur le trottoir de hélage,
Est tirée de temps en temps !

Le déboussolé

Le pape se lamente
Car son plus proche conseiller
N'a plus toute sa tête,
Impossible de travailler !

On peut le comprendre :
Comment faire le point
Avec un cardinal qui perd le nord ?

Ma grand-mère latine

Ma grand-mère latine
Elevait lapins et lapines
Derrières ses latrines.

Est-ce pour ça que j'ai une aversion
Tant pour le thème que pour…
La grammaire latine ?

On connaît la musique…

Le trio est à Troyes
Ce que le solo et le duo
Sont à Sens,
Unique ou double.

Mais si le duo peut avoir son double,
Il disparaît pour un quatuor !

Ainsi au final, seul,
Le tiers de Troyes peut faire la une.

Et si à Thiers, trois ne font qu'un,
En Thiais il repart au complet !



Théodore Ouédraogo

La poésie de M. l'abbé Théodore Ouédraogo se démarque de la poésie classique occidentale. Elle s'inscrit dans la dynamique de la poésie du *bendre* à l'instar de la poésie de Maître Pacéré. Déjà dans son premier recueil, *Soleils jaunes* (1998), M. l'abbé Ouédraogo se présentait comme élève de l'Ecole des Aïeux, des maîtres-griots qui l'ont si bien impressionné qu'il finit par tirer « la déférence / de l'humble page pliée en quatre/ en contrebas de sa Majesté, / de la Bendrophonie ».

Il s'inspire du « langage des tam-tams » (titre d'un poème), précisément des « Tam-tams d'Afrique » (titre d'un autre poème du même recueil), et invite l'Afrique à « tam-tams danser ». Dans cette présente collection, le poète nous rappelle encore que sa poésie s'inscrit dans la lignée de celle des poètes des cours royales qui retracent poétiquement l'histoire du peuple : « Je suis l'Afrique/ des tambours notables » où « chaque tambour (...) est/ un pas dans l'histoire. »

« Sauveurs d'Afrique » (éd. Mille Poètes) retrace en effet une histoire, celle de l'économie du Salut en la contextualisant dans le cas du continent africain considéré comme un homme à sauver. Cette histoire va de la Genèse (« Que la terre paraisse ! » à la Passion-Résurrection du Fils en présence de « Simon de Cyrène... Barrabas... larrons... »), ou de l'avènement du premier homme en terre africaine (Lucy) en passant par la Traite négrière jusqu'à la libération par le Fils de Dieu qui est venu donner le vrai baptême à ceux qui « ont le baptême à l'envers/ Ancêtres/ mânes, *kiimsé*:/ pseudonymes vindicatifs de masques enjoués ».

Le Fils invite à abandonner les sacrifices sanglants : « le sang humain, / le sang nubile de la fille, / le sang albinos des garçons », pour être lavé et oint par lui-même. Sont évoquées dans ce long récit, à l'image des généalogies tambourinées, la chute d'Adam et Eve ('L'arbre de vie', 'le boa du Jardin'), la tragédie de Caïn et Abel, les plaies d'Egypte, la marche du désert vers Sinaï ou vers la terre promise « où coulent / le lait et le miel. »

Pour l'auteur donc, chaque africain est appelé à être un sauveur d'Afrique, sur le plan de la culture et sur celui du développement économique.

Ma mère *multigénaire*
Froissée de peau et d'existence
Se meurt sous le grappin sauvage
D'une toile d'araignée.
Ma mère est prise
Dans ce filet de seiche qui tombe du Nord.
Elle gémit d'un profit de puces et de sangsues
Qui vivent de sa Nigritie.
Ma mère,
Ma mère mon Afrique.

Le batik ensorcelé
Ma mère mon Afrique
A sept corvées de vie qui l’abîment
Dans l’espoir d’une fin précipitée.
C’en sera fait des souffrances qui se plaisent,
Qui se gaussent de ses ahans sévères
Et lui retirent cent cautions d’affranchissements.
L’Afrique est le cirque du nouveau millénaire,
La boutique mondiale des émotions.
Le sang coule dans les rivières
Qui ravinent trois déserts de grande famine.

Partout, ses fils sont en civière
Ou debout sur un pied.
Ils ont froid sur une terre chaude
Comme à la mort.
Ils boivent du lait pour enfants et
Mangent pour mourir sans tourment.

On les dit pauvres,
Ils se savent riches.
On les dit faibles,
Ils se savent forts.
Mais il faut
Que les richesses qui ne les ont pas enrichis,
Que les forces qui ne les ont pas fortifiés,
Que les millions de vies qui n'ont pas été vécues
Ne l'aient point été en vain.

Peines sans nombre
Douleur sans fond,
Telle une surface de trente millions
Et quelques centaines de kilomètres carrés.
L'Afrique est l'Inde et l'Argentine,
Le Mexique et l'Union d'Europe,
Les Etats-Unis et la Chine tout ensemble.
Et seulement elle participe, dit-on,
De 2% des efforts mondiaux.
Mensonge scientifique !
A quand mon Afrique ?
A vaste étendue, vaste espérance.



Jenny Marty

Jenny Marty est une femme qui a acquis au fil des années, une sérénité tout comme la colombe volant dans ce ciel immense... Elle a perdu un œil à ses 18 mois mais la vie a fait d'elle, une femme presque aveugle qui sait peaufiner et écrire les maux par ses mots.

Elle est née le 23 Novembre 1961 et déjà petite, elle se réfugiait dans les écrits en tenant un journal pour écrire ses maux et ceux qu'elle voyait autour d'elle par la suite, son journal fut détruit par le feu et c'est en 1999 que Jenny s'est mit sérieusement à écrire des poèmes.

Avec les années, ceux-ci sont devenus plus posés. Une chose encore, Jenny est presque aveugle mais passionnées des mots, elle luttera jusqu'à la fin pour écrire et faire danser les mots sur la page blanche immaculée.

Elle a appris le braille, puis elle a travaillé deux ans comme standardiste, deux ans en imprimerie et elle a eu son CAP d'employée de collectivité. Elle a travaillé quelques mois et elle a arrêté à cause de sa vue.

Ecrire est un art et une thérapie pour elle. Comme elle est devenue une vraie passion au cours de ces longues années douloureuses, amères et surtout, difficiles mais elle a su remonter la pente. Ceci pour l'amour de ses quatre enfants et de Luc, l'homme qu'elle aime.

Elle a des projets qu'elle mettra à exécution dès que possible. Jenny a fait paraître son premier article de presse dans le journal le plus lu de Lyon « Le Progrès ». Elle compte s'investir encore plus car elle veut prouver à ceux et celles qui l'ont fait souffrir dans son passé qu'elle est devenue une femme forte et qui en veut malgré les douleurs de sa fibromyalgie et sa vue qui ne cesse de baisser pour devenir aveugle....

Jenny Marty a publié trois recueils de poésie aux éditions Mille Poètes : « La symphonie des mots », « À Cindy » et « Le cri du cœur ! ».

Un quatre mains imaginaire…

- Petite fille de mes rêves
Je te vois
Venir à moi
Pour me dire :
- Maman, je t'aime sans trêve
D'un amour pur
Qui depuis, perdure
Toujours et encore
Vers l'infini des temps…
Comment ne pas t'aimer toi,
Qui te bat sans cesse pour la cause des enfants ?
Ô maman !
Je veux revenir à la maison
Jouer avec mes poupées
Et taper du pied, le ballon
Avec mes frères.
- Ma princesse, je veux que tu me reviennes
Car tu es mienne
Pour l'infini,
C'est la vie !
- La vie est un long mystère
Comme ce fleuve débordant sur la rive…
Maman, ne pars pas en dérive
Loin de nous
Car nous sommes comme les cinq doigts de la main,
Une famille… Et nous pouvons ensemble, braver les fous ;
Comme ceux qui nous ont détruits,

Cette fameuse nuit
- Ô ! Tu es la chair de ma chair,
En toi, coule mon sang…
- Oui mais douce maman,
Tu me manques tant et tant
Que depuis des années,
Je suis perdue, complètement perdue…
Prise entre tourmons
Et deux maisons…
- Cindy, mon bébé d'amour,
Dis-toi que ce manège ne peut durer éternellement
Et "qu'ils" reconnaîtront leurs erreurs
De t'avoir comme une deuxième fois "déchirée" de mon "moi"
Car c'est ce que je ressens :
Une déchirure,
Une blessure
Qui jamais,
Ne pourra se refermer !
Depuis, je ne peux vivre en paix
Sans t'avoir auprès de moi.
- Je veux revenir
Maman !
Je t'aime
Et comme je ne sais pas écrire,
Je te demande
En offrande,
Un quatre mains imaginaire.
- Oui Cindy,
Je vais en peaufiner un
Que nous pourrions mettre sur un parchemin…
Cela sera notre secret,

Un secret bien gardé.
Je t'aime mon bébé,
- Je t'aime maman
Et ne me laisse pas !
- Comment le pourrais-je ?
Tu es ma vie
Cindy (…)
Je t'aime,
Je t'aime,
Je t'aime !
- Je t'aime
Moi aussi,
À l'infini
- Ô Cindy,
Ich leibe dich,
Notre amour est plus riche
Que tout ce qui entoure
Et sache que sans détour,
Je t'aime !
- Ti amo
Et merci pour ce cadeau ;
Un quatre mains imaginaire
Pour le nouveau Millénaire.
M'man,
J't'aime.

Le stylo

Le stylo court doucement sur le papier
Comme s'il voulait de toutes ses forces, convier
Chaque être humain à faire de même
En écrivant à leur tour, leurs problèmes

Ecrire, c'est faire enfin sortir des mots
Que l'on ne peut exprimer tout haut
Et je vous invite à prendre votre stylo
En laissant libre court à vos pensées éparses

Ecrire, c'est une thérapie en soi
Tout comme les gouttelettes d'eau
Pour la fleur aux couleurs bordeaux
Le stylo n'attend de vous à moi, que toi

Laisse vagabonder tes pensées et fais
De tes maux, un havre de paix
Que tu coucheras sur le papier
Blanc immaculé, à côté du cendrier

Tu verras danser sous tes doigts, le stylo
Qui ne demandait que ça depuis le temps
Où les aléas de la vie ont fait doucement
Un enfer… Prends-le et écris tes mots.

Vivre ensemble

Elle vient s'installer dans nos chairs
Elle fait de nous un paquet de nerfs
Elle, si différente il me semble
Fait que l'on vit, ensemble...

Drôle de cohabitation, quand on sait
Qu'elle nous détruit à souhait
Sans remords, elle nous interpelle
Quand on veut fuir l'éternel...

Elle n'est pour personne, une passion
Et divorcer d'elle, serait une solution
Afin de continuer sa longue route
Loin d'elle, partir en déroute

Vivre ensemble, c'est un cauchemar
Pour celui et celle aux yeux hagards
Qui ne savent comment et où aller,
Pour cohabiter avec l'éternité...

Maintenant, je vous dis stop Madame
Vous n'avez pas pitié de mon âme,
Vous n'êtes qu'une horrible dépression
Et je demande votre démission !
Nous ne vivrons plus ensemble.

Tirés du livre « La symphonie des mots » chez Mille Poètes



Jean Saint-Vil

Géographe de formation ayant longtemps travaillé en Afrique noire, Jean Saint-Vil est titulaire d'un doctorat de l'Université de Bordeaux depuis 1973. Il a enseigné à plein temps une douzaine d'années, de 1973 à 1985, dans des universités africaines (Université d'Abidjan et Université du Gabon) et à temps partiel depuis 1996 dans des universités haïtiennes.

Il a également exercé plus de six ans dans un bureau d'études en Côte d'Ivoire comme responsable d'un service de données urbaines sur des programmes financés par les grands bailleurs de fonds (Banque mondiale, USAID, Union européenne, etc.).

De retour en Haïti depuis 1996, il a dispensé sa collaboration dans plusieurs ministères essentiellement comme membre de cabinet (Ministère de l'Education nationale et Ministère de l'Intérieur et des collectivités territoriales) et comme consultant auprès de certains organismes internationaux (PNUD, FNUAP et ACDI).

Enfin, depuis 2004, il a redécouvert la littérature devenant un passionné de la poésie, publiant surtout en France notamment dans la revue Cahiers de Poésie. En 2006, Jean Saint-Vil a publié aux éditions Mille Poètes le recueil de poésie « Hilarités ».

Coupe-moi la main

Coupe-moi la main
Même si elle écrit,
Illisible,
Avec le pouce et l'index
Pour une minorité de pseudos intellectuels
Qui soit disant sait lire,
Fort de son b.a. BA
Et que l'on affuble pudiquement
De l'épithète flatteuse de technocrates.
Elle n'a pas besoin d'être graissée
A coup de gourdes ou de dollars
Ou de tes faux chèques sans provision.
Ne sais-tu pas
Qu'elle s'en fiche éperdument des droits d'auteur
Que l'on verse au compte-gouttes
Aux écrivains crève-la-faim ?
Elle veut seulement écrire le jour
Se reposer la nuit
Pour faire plaisir
A la poignée infime de ses lecteurs.
C'est tout.
Voilà son idéal.
Coupe-moi la main,
Même si elle écorne les pages,
Même si elle écorche les noms
Avec les mots isomères de l'alchimie de la poésie.
Coupe-moi la main
Si elle dérange
Quand elle écrit n'importe quoi
Sur des sujets qui fâchent
Dans un non pays qui me dérange.

Coupe-moi la main,
Si elle ne va jamais de main morte
Quand elle dénonce les bêtises
En disant des bêtises
Qui n’ont ni sens ni bon sens
Dans le cimetière à ciel ouvert de Port-au-Prince
Où l'on joue toujours avec le feu,
Plus avec le feu de ce qu'on dit
Qu'avec le feu de ce qu'on écrit
Au pays de l'oralité totale.
Coupe-moi la main,
Si elle est tordue comme mon esprit
Dans les phrases dont elle accouche
Sur les bouts de papier en accordéon recyclés
Qu'elle ramasse au fond des poubelles poisseuses
Bourrées de préservatifs et de VIH.
Coupe-moi la main,
Cette main calleuse iconoclaste,
Aux doigts boudinés
Bourrés d’arthrose
Qui feront bientôt valoir leurs droits à la retraite anticipée.
Coupe-moi la main
Ou du moins mets-la en laisse
Comme un chien avec une attelle
Pour lui faire écrire
Ce qui te plaît
Et qui m’énerve
Minerve de honte au cou.

Ma voix au vent

Au vent des cyclones qui n'épargne personne,
Je donne ma voix qui, tout bas, fredonne.
Au vent qui comme une abeille bourdonne,
Je donne ma voix qui, très loin, résonne.
Au vent qui, sans instrument, entonne
Au fond de sa gorge la chanson des tempêtes,
Je donne ma voix qui, dans sa sérénité, détone.
Au vent qui, avec mon équanimité, détonne
Je donne ma voix monocorde et monotone,
Aphone comme les natures mornes de l'automne.

Aimer par la fenêtre

Aimer par la fenêtre
Une femme qui habite en face.
Aimer par la fenêtre
Une femme que jamais on ne voit face à face.
Aimer par la fenêtre
Une femme qui toujours tourne la tête.
Aimer par la fenêtre
Une femme à qui on n'a jamais dit bonjour.
Aimer par la fenêtre
Une femme à qui on ne fera jamais l'amour.
Aimer par la fenêtre,
C'est comme jeter son argent par la fenêtre.

Une femme a toujours la fièvre

Une femme a toujours la fièvre
Dans les thermomètres de nos corps frileux
Toujours à la recherche d'un surcroît de chaleur
Sous la suave couette de sa peau veloutée.

Une femme a toujours la fièvre
Dans le miroir aux alouettes de son regard
Qui nous berce de montagnes d'illusions
Au déclenchement de son premier sourire.

Une femme a toujours la fièvre
Dans l'enfer de ses violentes colères
Qui frisent la transe et la démence
Pour des broutilles qui ne sont que bagatelles.

Une femme a toujours la fièvre
Dans la puissance de feu de ses mains duveteuses
Qui nous font frissonner jusqu'aux convulsions infinies
Dans les tressaillements intenses de ses terribles caresses.

Une femme a toujours la fièvre
Dans l'effervescence de ses désirs effrénés
Qui propulsent nos pulsions sublimées
Jusqu'aux limites ultimes de l'implosion de nos sens.

Une femme a toujours la fièvre
Dans les radiations invisibles de ses étreintes
Qui nous font vivre des bonheurs immenses
Dans des moments d'ivresse de tonnerre.



Stéphane Chenevas-Paule

Né à Nice, Stéphane Chenevas-Paule a 31 ans. Il écrit depuis maintenant dix ans. Il dépose des mots sur les pages quadrillées de sa vie.

Père de deux garçons, l'un né en 2001, le second en 2004, il s'est marié en 2004, il a laissé de côté les vers qui en lui trépignaient.

Puis au cours de ces dernières années, il a retrouvé sa plume et ses douces mélodies. Ce désir de voir cette troisième naissance rajeunir ses pensées, ce quatrième bonheur envahir ses journées était plus fort que tout.

Il aime tant partager les vers qui découlent de ses émotions et de son imagination qu'après avoir taillé toutes ses plumes, il les a soigneusement rangé de manière à ce qu'ils ravissent « l'autre nous ». Salarié au Secours Populaire Français, ses pas vont et viennent sur des évènements aussi divers que variés.

En juillet 2007, son premier recueil de poésie *« Côtoyer les plus grands »* a été édité aux éditions Mille Poètes et un second recueil est en préparation.

Un jour de rentrée ordinaire

Un jour de rentrée ordinaire
J’ai vu mon fils et son cartable
Franchir le portail. Fier !

A cinq ans il est respectable
Comme aux trente ans de son père
Qu’il regarde comme un frère.

Serviette pour la cantine et petit tablier bleu
J’ai vu mille bonheurs cachés au fond de ses yeux
Il ne sait pas encore que la vie passe trop vite
Que rien n’est acquis et que le bonheur se mérite.

Chez les Bleus, c’est la vie, la maternelle ça passe
Comme passe le vent qui se meurt dans l’impasse.
Un sourire une question aux lèvres de l’enfant

Un demain qui arrive à grands pas de géant
Troisième année ça y est le voilà chez les grands
Demain il partira et nous s’rons grands parents.

Il sourit

Rechercher le bonheur à travers des sourires,
Traverser la campagne pour ne plus en souffrir.
Apercevoir ce corps près de nous étendu,
Se dire qu'on l'a connu mais… pas tellement non plus.

C'est dur le désespoir rencontré par une femme,
Qui se retrouve seule à côté de son âme.
Une foule de monde et un seul linceul,
En cette journée triste où tout le monde est seul.

Et il faudra demain, rattraper ce présent,
Sans lui à nos côtés, lui qui manquera tant.
Alors ce sera l'heure où les crépitements,

Rendront les larmes lourdes, inévitablement.
Cet homme qui s'en va dans les jours d'aujourd'hui,
Il est heureux là haut, regardez il sourit.

Un espoir, simplement un espoir

Ce réconfort attendu qui me fait tomber des nues
Cette parole que j'attends lorsque le silence me tue
Ce sont ces passants anodins qui passent et ne donnent rien
Ce sont des personnes communes… sûrement des gens bien.

Quelques pièces par-ci, quelques pièces par-là
Et je compte tout bas, tous ces pas que je vois
Quelques rires par-ci, quelques rires par-là
Je me mets à penser qu'ils sont peut-être pour moi

Alors qu'au réveil tout ce bruit me surprend
Je me vois allongé, en sueur et tremblant
Les commerçants s'affèrent, leurs affaires reprennent
Ils me jettent un coup d'œil. Ces petits coups me gênent.

Je ne fais rien de mal, j'erre de ponts en halls
Et ce soir au coucher, je prendrai mon envol
La liberté est mienne et je peux m'en vanter
Mais je la donnerai pour une fois m'attabler.

Le soleil s'abat sur ma vie de Bohème
Ce souper je le cherche car je sais que se sèment
De la poche de passants anodins mais vivants
Des regards de joies qui redonnent l'allant.

La générosité enfin, permet d'être joyeux
Sans le sou mais sachant que demain sera mieux
Vieil adage ancestral mais Oh combien utile
Pour un homme comme moi qui se sent inutile

Tout refaire

Allons respirer l'air si pur et si fripon
Nous y verrons qui sait, des oiseaux, des hérons
Nous nous retrouverons à l'ombre du châtaignier
A l'heure où les amants interdits peuvent s'aimer

Je cache ma souffrance et évite le chantage
Tu étais dans les rêves que j'avais en bas âge.
Il est tard aujourd'hui et le sommeil me gagne
Je me dois de le vaincre, faire de toi ma compagne.

Ces envies d'évasions, ces désirs de frissons
Cette complémentarité, me fait perdre la raison
Tu es Moi Chère Amie et j'ai mal tout comme toi
Ne pas pouvoir faire, ce qui est vraiment moi.

Rester derrière ce masque où les rires se terrent
Et s'évadent avec toi, lorsque dans ma vie j'erre.
Lorsqu'il est tard ou tôt où je ne sais que faire,
Je pense à ta douceur et à ton savoir faire.

Je panserai les blessures de ces blessés de guerre
Je chasserai les ratures des dictées de mes frères
Je ferai reverdir les arbres du désert
Si je pouvais te voir, avec toi, tout refaire.

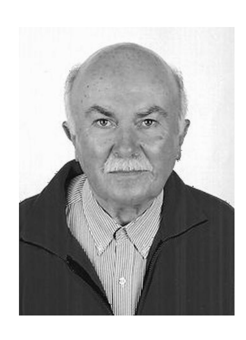
Toi Poète

Rêvant presque allongé dans un jardin d'enfant,
Tu donnes de la nature, le plus pur sentiment.
D'un brin d'herbe tu crées un bel alexandrin
Et la douce hirondelle chasse tous tes chagrins.

Le ciel bleu est pour toi un océan de mots
Sur lequel navigue ta flotte de vaisseaux.
L'encre est tienne à présent, déverse-la sans cesse
Fais chavirer nos cœurs par ta belle justesse.

Le vent passant par là t'offre une belle rime
En terminant ta strophe, tu la trouves sublime.
Qu'il est bon cet état où l'âme prend le dessus

Où ce désir enfouit fait de nous son élu.
Rêvant presque allongé de nouveau tu projettes
De braver mille tempêtes et d'écrire…Toi Poète.



Roger Massé

Roger massé est né le 10 août 1931 en Vendée. Benjamin d'une famille pauvre de 7 enfants, il a dû quitter l'école à 14 ans. Cet autodidacte a pris des cours du soir et suivi de nombreux stages pour aboutir à des postes de responsabilité. Il est actuellement retraité : il observe, analyse, approfondi ce qui l'entoure. Chaque jour qui passe, avec son lot de péripéties, d'émotions et d'images, lui apporte la matière qui lui permet d'assouvir sa passion de l'écriture.

Amoureux du rythme et la musicalité, son ultime ambition est d'être reconnu comme un assembleur de mots. Fan de Brassens, Brel et Ferré, il a commencé à écrire en s'inspirant de leurs chansons puis il a découvert les poètes : Nerval, Baudelaire, Verlaine, Aragon, Apollinaire… desquels il se sent proche et qui le nourrissent poétiquement.

Aujourd'hui, il consacre une grande partie de son temps à la lecture et à l'écriture ce qui lui permet, dit-il, de mieux appréhender les évènements et les êtres et, par conséquent de mieux se situer dans la vie.

Roger massé a publié le recueil de poésie « Au bout de ma plume » aux éditions Mille Poètes.

AU BOUT DE MA PLUME

Au bout de ma plume
Quand des feux s'allument
Je pars en voyage
Sur un arc-en-ciel
Entre les nuages
Chercher l'essentiel

J'ai franchi des années
Et des lieux
Epongeant mes sueurs
Mû d'un vital élan
J'en ai pris plein le nez
Plein les yeux
Des ombres des lueurs
Des parfums des relents

Mais il est des endroits
Des moments
Qui m'ont laissé au cœur
De si beaux souvenirs
Que même aux courants froids
Les tourments
De haine de rancœur
Ne pourront les ternir

Quand ma plume vient mettre
En avant
Ces bouffées de printemps
Sur mes frissons d'hiver
Mon âme va renaître
Aux doux vents
Qui remontent d'antan
Ornés de primevères

Et puis le jour se lève
Et façonne
Des reflets qui me grisent
Et j'ai soif et j'ai faim
La vie n'a pas de trêve
Et personne
N'a sur elle de prise
Dans son cycle sans fin

J'avance sur le fil
Spontané
De l'émotion qui passe
Au hasard de ma route
Face au temps qui défile
Acharné
Pour éviter l'impasse
J'écris coûte que coûte

Je cueille ici ou là
Je grappille
L'immédiat l'éphémère
Si tout part a vau-l'eau
Si mon pas devient las
La béquille
Qui me rend moins amère
Je la forge au stylo

Au bout de ma plume
Quand des feux s'allument
Je fais des voyages
Sur un arc-en-ciel
Entre les nuages
Jusqu'à l'essentiel

DANS LA RUE

Dans la rue
Là où le soir venu
Tout le monde se rue
Un malchanceux
Sans feu ni lieu
Déambule d’un pas usé
Sur le pavé

Ce soir on lui laisse un passage
Ce soir s’éclairent les visages
Il voit les gens se retourner
S’intéresser à lui
On lui sourit
Le congratule et puis

Les enfants s’accrochent à ses basques
Et le regardent
Et s’émerveillent
Les adultes ont tombé le masque
Qui les défigurait la veille

Le malchanceux en a les larmes aux yeux
Hier il était ignoré
Hier il était rejeté

Aujourd’hui on le considère
On lui parle et il est ravi
Aujourd’hui on est solidaire
Et ça illumine sa vie

Est-il dans un monde nouveau
Peut-il sortir du caniveau

Son cœur y croit
Sa tête non
Y'a trop de misère en amont

Malgré tout ce chaud tout ce miel
Son indigence est là réelle
Sous son habit de Père Noël

Le lendemain le malchanceux
Est reparti tout guenilleux
Est reparti sans feu ni lieu

Et l'on vit sa silhouette
Se fondre au fond de la rue
Elle déjà si fluette
Très vite elle disparut

VELLEITES

Des signes de vie
Pétillent pullulent
Cycle spontané
Et moi je navigue
Et moi je circule
En baissant le nez

Un souffle enivrant
Passe près de moi
Je sui affairé
Pris dans un courant
De petits émois
Ailleurs égaré

Des pulsions d'amour
Fusent m'environnent
Je les tutoie presque
Mais aveugle et sourd
Je vais-je ronronne
Banal et grotesque

Des petits tracas
Des petits désirs
Toujours m'accaparent
Et des reliquats
De petits plaisirs
Bouchent mon regard

J'aimerais pourtant
Pouvoir me nourrir
A la densité
Vorace le temps
Vient anéantir
Mes velléités



Marie-Claire Bloch

Marie-Claire Bloch née en région parisienne en 1963, de mère Anglaise et d'un père Lotois, s'est enrichie dès son enfance de deux cultures. Elle nourrit un profond attachement tant pour la terre anglaise que pour la patrie Française.

Durant toute sa vie Marie-Claire s'est voué à l'être humain. Elle commence des études en sciences humaines à Paris, participe à des œuvres bénévoles auprès de personnes âgées puis en dispensaire d'hygiène mentale, pour exercer alors la profession d'infirmière en psychiatrie.

Animée d'un profond amour pour les enfants, elle n'hésite pas à se réorienter professionnellement pour devenir professeur des écoles auprès d'enfants en Maternelle. Elle aime leur faire partager son goût des mots et découvrir différentes approches de la poésie et anime, avec eux, de petits ateliers poétiques.

Mariée, mère de deux enfants, Marie-Claire réside en France, dans une charmante petite ville de la région parisienne, près de Montlhéry où vécu le poète Paul Fort. Sa poésie s'est imposée à elle dès l'âge de quinze ans pour exulter et transformer les blessures d'une adolescence en détresse. Riche des trésors enracinés que son père à laissé en son cœur en partant, elle écrit à fleur d'âme, à fleur de peau d'abord dans un registre grave : poésie, lettres poétiques … Avec le temps, à la plume des mots et à la source du chant, elle glisse vers la poésie brève et le haïku, dans la recherche d'un nouveau souffle de vie.

Ecrire pour elle, est se transmuer en un petit messager de vie désireux de transmettre l'espoir qui brille de mille éclats au plus profond d'elle pour y remplacer l'ombre. C'est offrir une passerelle de soi vers l'autre où les mots posés apaisent comme main posée sur l'épaule.

Dans son premier recueil « les saisons du cœur » (éd. Mille Poètes) elle respire en haïku et grave, à l'encre de son âme et à travers les âges les épreuves de la vie et l'indicible instant éphémère quand il est gros d'éternité.

Clin d'enfance

Yeux au ciel, l'enfant
Pour compter les étoiles
Egrène ses doigts

♦

Dispute d'enfants
Juste au dessus de mon toit
A qui est la lune ?

♦

Sourire aux lèvres
Pour seul jeu, la fillette
Bâton de fortune

Temps des amours

Souche de bois mort
Ces initiales gravées
Dix siècles déjà

♦

Baiser du soleil
Mille reflets s'étirent
- Le monde en tes yeux

♦

Sur le sable fin
En lettre d'or majuscule
J'écris ton nom

Instant d’éternité

Qui lira plein ciel
A l’écrin du silence
Morse des nuages ?

♦

Immobile
Même quand il danse
Bras de lumière

♦

Au vent du silence
Comme l’on entend
Sa propre lumière !

Partance

Ces mouchoirs fripés
Au bourdon du silence
Yeux brouillés de toi

♦

Ratures sauvages
Mots mouillés sans adresse
Papiers en corbeille

♦

Soupirs d'au revoir
Sur l'épaule du sanglot
La nuit froide respire

Clair obscur

Autour du cadran
Les aiguilles s'éternisent
Quand le petit jour ?

♦

A cache-cache
Entre les paupières fermées
L'aurore, enfin !

♦

Ombres chinoises
Fantômes sur le mur ?
L'enfant sous la couette !

Tiré de : « Revue Haïkaï Août 2007 », éditions Mille Poètes



Mikel Benoit

Mikel Benoit est né dans les Hauts-de-Seine. Il a aujourd'hui trente et un ans. Ayant suivi des études de droit, il abandonne finalement celles-ci pour trouver du travail. Après de nombreux « petits boulots », il fait une formation de paysagiste, des stages dans les métiers des espaces verts et en pépinières. Il trouve ensuite un emploi de vie scolaire en école primaire, métier qu'il apprécie et qu'il pratique désormais.

Peu après ses études de droit, il pratique la flûte traversière, abandonne finalement cet instrument bien qu'il soit toujours passionné de musique. Il préfère écouter celle-ci sur sa chaîne hi-fi. Dans le même temps, il commence à écrire ses premiers poèmes, qui paraîtront aux éditions Mille Poètes : « Les horizons déçus », « Les affres de la création », « Les tableaux de la liberté » et «En partance pour l'enfance».

Découvrant les opportunités qu'offre Internet, il crée son blog en 2006 et continue à écrire, encouragé en cela notamment par Patrick Duquoc (Pant), auteur des « Ecrits dans la nuit et grains de lumières », Marlen Guérin, auteur des « Aqua'rêves » ainsi que Lisedest (poétesse et nouvelliste), personnes qu'il a rencontrées sur le net.

Il publie ensuite deux autres ouvrages : « Sacrilèges » et « Humour à contretemps ».

Sa poésie est souvent tourmentée, sans cesse en mouvement, dépeignant alternativement joie et tristesse. Ses inspirateurs sont plus souvent des musiciens que des poètes ou des romanciers : Rimbaud, Cioran, Léo Ferré, mais aussi et surtout, Bach, Beethoven, Bruckner et Mahler.

Ce que me conte ma grand-mère

La vieillesse se nourrit du silence aimant
Du souvenir. Elle est aussi ferme que l'arbre.
C'est sans peur qu'elle projette ses grands yeux perçants
Sur tout l'univers qui sous son regard se cabre.

Sa souveraine maîtrise de la patience.
Ses mouvements réguliers, ses bruits minutés.
On sonne les heures d'une vie bien réglée.
D'une œuvre d'art aux reflets pleins d'impertinence

La vieillesse semble amoureuse ou cartésienne
Elle a l'omniscience et la pensée populaire
Et son pouvoir sur l'espace, sa grande scène
Où dansent les vieux funambules funéraires.

Elle sait s'avachir et comprendre les secrets
Du céleste repos dessiné à la craie
Sur son tableau tout vert, son passé et ses guerres
Qu'elle nous emmène dans sa jolie clairière

Où tout se repose dans une belle attente
De prés verts et d'accords joyeux qui se déploient
Douce attente des champs plats en haut sur la pente
Divine attente, fruits pressés et tendre émoi.

Que la fin du beau rivage lui apparaisse
Et elle court vers lui comme après un bel homme
Une forêt qui verse un vin brûlant se dresse
Sur la vieillesse qui va faire un très long somme.

Des rivières vont s'endormir dans leurs reflets
Comme un oiseau pourpre embrassant les nuages
Au ciel bleu d'été qui miroite la clairière
Au ciel vert et bleu où on voit peints nos âges.

Où la vieillesse trouve son dernier message.

La balade des dames du soleil

En ce jour je sentais un parfum qui dorait
Les âmes des dames de mille et une ivresses
Qu'on voyait courir et rire par les forêts.
D'elles coulaient des joies et des airs, qui, sans cesse

Plus clairs et plus vibrants à la source des mots,
Créaient dans les lumières une ondulation
Descendant du ciel pour venir caresser l'eau.
Un vent baladeur parcourait tous les beaux sons

De la forêt et les dames levaient le temps
Sur des temples ne reconnaissant plus les heures.
Et des pas heureux comme autant d'anti-labeurs

Piétinaient les bleus chemins et montaient au ciel
Rejoindre les fantaisies et les jeux orgiaques
Que faisaient les enfants dansants aux feux des veilles.

Emmerdements

Vos mouvements, vos statistiques, vos chiffres, vos pressions titanesques, la course de vos machines, vos kilomètres heures, vos vols mécaniques et les marches inhumaines voguant vers l'enfer d'un monde emporté dans la course aveugle de nages rapides mais vaines.
Je les analyserai, les engloberai des rayons de regards perçants et de pensées fertiles.
Je vaincrai encore et toujours parmi les eldorados de l'enfer et les pluies glacées de l'hiver.
Je me ferai maître des « stops » qui n'effraient pas.
J'enliserai dans un bain de lenteur les sueurs quotidiennes.
Je m'abreuverai de ce qui ternit et de ce qui s'endort car faire cela c'est comme s'abreuver à l'eau fraîche d'un large ruisseau.
Je rendrai roses les poussières grises et noires crachées par les machines qui tousseront des nuages.
Je sauverai les étoiles.
Je vanterai les mérites des danses impériales sur les plus hautes chaires du ciel.
Vos haines, vos peurs et vos inquiétudes seront froidement contrôlées par mes soins.
Et on croira que des cœurs s'aiment et que des oiseaux chantent même dans les plus tristes endroits.
Et on croira en l'enfance merveilleuse, en la jeunesse et en la famille aux doigts de fée…

Nous, nous ne ressemblons pas à la souffrance car nous sommes nés pour la joie, fille de la raison mêlée à des rires.

Ce que l'on peut voir au plus profond d'une souffrance (ou l'adieu du chant de la terre de Mahler)

Un ralentissement absolu vient calmer les ardeurs d'une journée sur un océan où resplendissent les nénuphars posés ici et là et qui se promènent en danses planantes, tendres et douces.
Seule la flûte du ciel se fait entendre et des échos ténébreux la maintiennent droite et stable.
On le voit crier, le bel horizon dont le drap va dans ses incroyables mouvements où tout se pare de chants langoureux qui se répètent.
Des exclamations de toutes parts s'évadent.
Et, au-dessus d'elles, l'enivrante exclamation, celle qui se place bien au-delà des autres.
Tout court, à commencer par les animaux qui écoutent le chant rugissant de la terre aux sons profonds et graves.
Et on perçoit un éloignement qui gravit les montagnes et qui fait se replier la mer pour la faire hurler et renaître.
Les fumées d'un navire qui roule au charbon viennent rejoindre les nuages.
Les oiseaux toussotent dans l'énorme couchant où ils passent dans une fuite qui semble proche, très proche de nous.
Toutes sortes de boules roulent malgré l'absence des écumes sourdes qui remuent plus loin dans les rivages.
La mer gigantesque dans son immense assiette bleue plonge et éclaire de ses yeux tout le littoral.
Et tout monte et tout vole !
Et puis retombe dans les vocalises sombres.
Les pas de la terre continuent leur concert d'appels en direction du blond crépuscule tacheté des grains des rousses baigneuses.
Leurs cheveux trempent dans l'orangé du soleil dessinant son demi-cercle allongé à l'horizontal.
Les hommes et les femmes voient cela, larmoyant les finitudes, implorant les commencements.
Les femmes s'endorment d'orangé.
Elles rêvent dans du presque rouge.
Le silence va s'offrir aux forêts et aux fées, à l'océan et aux plus petits oiseaux.
Tout sourit à l'azur qui s'offre dans sa vivante nudité.
Là, on doit s'arrêter car toute la nature va s'offrir.

Voilà l'extase, le chant et le cri :

Les éléments rugissent dans un dernier soupir où se fait entendre la couleur du soir de l'été qui colore l'immense falaise.
L'eau court dans l'horizon où tout se termine tendrement, où tous les hommes vont aller faire les derniers pas, rassemblés dans des souvenirs à l'unisson et regardant loin devant eux leur fin merveilleuse.
On va les voir partir ensemble et descendre vers le mystère où, c'est certain, il y a la harpe sublime qui répète huit jolies notes au bas d'une chute d'eau et dans le couchant orange, jaune et bleu d'une autre mer qui elle aussi se répète et renaît.

Renaît de tout pour un autre jour et pour un plus brillant midi que nous saisirons et que nous étreindrons.



Amel Hamdi Smaoui

Amel Hamdi Smaoui est née le 9 janvier 1958 à La Marsa, ville proche de Tunis. Cinq ans, premier contact avec la langue française. Très vite, elle nourrit pour cette langue, une passion qui s'est traduite par une forte dépendance à la lecture. Elle obtient le bac en 1976 et rejoint la faculté de pharmacie de Monastir. Diplômée en 1981, elle exerce le métier de pharmacienne à La Goulette.

Plus tard, elle a suivi une formation de deux ans en homéopathie croyant très fort en cette médecine douce qui traite le mal par le mal tout en respectant l'intégrité du corps humain.

Elle n'est entrée au contact avec l'écriture qu'aux alentours de la quarantaine, elle relie souvent cette rencontre tardive au décès de son frère aîné.

Elle a commencé l'ébauche d'une autobiographie pour retrouver une enfance commune, des sensations oubliées, des étés dans la ville natale. La nostalgie la porte loin mais elle n'aime pas ses mots peut-être un peu trop froids faute de n'avoir pas servi l'écriture. Retourner sur les bancs de l'école ? L'alternative ne lui déplait pas, elle s'inscrit aux cours de civilisation et de littérature de l'institut français de coopération de Tunis, porte ouverte sur une inscription par correspondance à la Sorbonne si on a le souffle.

Elle se détourne au bout de deux ans de sa trajectoire pour se retrouver en ateliers d'écriture au même institut. Puis un jour Internet prend le relais : ateliers en ligne, écriture sur propositions. Rarement de la poésie, plutôt de la prose courte, des nouvelles, des récits autobiographiques et ce, jusqu'à la rencontre avec les haïkus : trois ans d'écriture brève à ce jour.

De cette écriture est né un recueil de haïkus, illustré avec la complicité de Marlen Guérin et ce, aux éditions Mille Poètes (2006).

Pendu aux lèvres
D’un coquillage bavard
Un enfant rêve

♦

Des pages blanches
En manque d'écriture-
Tout a été dit

♦

Miette après miette
Il fait le tour du quartier
Le pigeon

♦

Sentier déserté
Cache-cache des enfants
Jadis amoureux

♦

Le plein d'eau fraîche
À chaque atterrissage,
L’oiseau assoiffé

Un souffle de vie-
Le vent donne des ailes
Aux feuilles mortes

♦

Allée d'eucalyptus
Chassé-croisé d'ombre
Sur la chaussée

♦

Petit matin-
Ébouriffés les oiseaux
Chacun son chemin

♦

Jalonnée de blanc
La route ce matin-là-
En fleurs les amandiers

♦

La Grande Arche-
Sans nous reconnaître
Nous nous croisons

Blanche mouette
Dans la froidure des quais
Le feu du partir

♦

Il se balance
Lourde à souhait la branche
L'oiseau né d'hier

♦

Méditerranée-
L'olivier et la vigne
Tracent ton pourtour

♦

Premier mot d'amour
Une rose en offrande
Sous pluie de rosée.

♦

Photo de jadis-
Noir sur blanc l'enfance pose
Pour l'éternité

Tissés fil à fil
Blanc sur noir, les beaux cheveux
Sous l'assaut du temps

♦

Sortant de l'ombre
À petit feu la lune
Achève le jour

♦

En toile de fond
Les voiliers blancs contre l'azur
De ma fenêtre

♦

Ses vingt ans
D'un seul souffle balayé
Restent les bougies

♦

Matinale-
Seule avec la cafetière
J'étouffe son ronron

Le brin long
Les muguets cette année
Arrivent par le Net

♦

En ligne droite
Je les vois trop tard
Les fourmis

♦

Palette fauve-
Juste au coucher du soleil
Cet arc-en-ciel

♦

Champêtre
Le déjeuner s'allonge
Le soleil tourne

♦

Sirène dans la nuit
Le train vide
Se vide encore

Tirés de : « D'encre et d'aquarelles », éditions Mille Poètes



Patrick « Pant » Duquoc

Né en 1968 en Bretagne, Patrick « Pant » Duquoc navigue sur une langue aux horizons celtiques. Caressant l'espoir de trouver un chemin vers un ailleurs du langage, il joue avec les mots, les sons, arrangeant en quelque sorte ses textes comme des partitions.

Il aime parer les cendres d'espace, il aime accaparer les mots contre et hors de son cœur.

Un jour peut-être naitra-t-il enfin de lui même, volontairement et lors soudain disparaitra à l'écrit. Mais il restera fidèle infiniment à la littérature, dans un rêve à faire, à vivre, et à mourir.

En 2006, Pant publia un premier recueil de poésie aux éditions Mille Poètes :

« ÉCRI(t)S DANS LA NUIT ET G(r)AINS DE LUMIÈRES ».

CRASH

Je crash mes mots cent
Comme mille heures à survivre
Tu crash comme descend
La lumière
Du réverbère
I'm a symbol for a last time
it is the way
Et dieu te garde
Encore heureux
Qu'il regarde
Il a reçu le message
Il était bien temps
Fumeuse l'humeur
Du hurleur de diamant
Mais les odeurs sont pures comme l'instant
Rigueur du mot qu'on déplace
Comme ta cotte se délace
Chat gris comme humeur
Rien à boire
Just an habit to live
Je ne veux plus te laisser
Les murs sont trop épais
Là en dehors c'est loin
De la house of love
Tu sais

CHAT GRIS

C'est un chat qui s'endort parfois au chaud
Mais qui rêve si peu que ses poils sont gris
Alors il dort au feu des cendres
Laissant le passé le dépasser et le temps le calmer
C'est un chat gris qui hâte ses griffes
Pour sauter de mon cœur
Vers un îlot de fleurs
Mais qui de ses pattes sans adresse
Se trompe de numéro et déchire ces lettres mes pétales
Et c'est ça qui est triste car rien ne reste de ces fleurs
Que quelques gouttes de sang
Blanc
Comme le chat gris qui regagne en hâte mon cœur
Laissant là fleur oubliée par la douleur
Et l'existence
Et ici la fin de la distance
Upside down
Comme une histoire à nourrir pour l'aube
Upside down
Chat gris comme ici
Pas de chagrin cette nuit.

SI, MENT

Cimenter c'est comme
Si mentir en somme
Si mentir c'est l'homme
Le mors tu y es
Aux dents saisir
Le friselis de l'instant
Cimenter c'est mâcher la gomme
Et mentir comme s'enfuir en somme
Soustrayons l'os la chair et la pomme
Et l'éclair de Rome sur le Forum
Sur le faux Rom
Voleur
Comme violeur
Comme tueur
Comme menteur
Cimenter c'est hurler vers la grande pomme
Glacer les sentiments
Les mauvais instants
Hurler en somme
Pour devenir un homme
Finir l'enfance
Comme souvenir d'une errance
Inutile fragrance d'une chair moite
Aux frontières de l'amour et du sens

1 - DE FILE

Un défilé et des soupirs, en franges sur l'horizon, et nos idées rôdent sur
Les rives d'une mer immobile. Entourés de tenailles nous marcherons
Ensemble, les peupliers sur le bord, comme corps déliés d'une nouvelle
Aube, vers une nouvelle Ode. Sur le sable pris.
Sur ce sol des litres de sang
Roseaux de larmes
Dame lumière s'éteint comme un spot
Claquée
Flashée
Un défilé, et vers le bord des filets, reprises, et les vents dotés d'humeurs,
De rumeurs, méprises. J'espère sur le sable pris.
Inaperçu
Rôdeur qui se cache au fond
De la Lande
Entre-aperçu
Ne me demandez rien si vous les damnez d'office
Toutes nos âmes. Et nos causes en corps.
Comme disait l'étoile du Berger, y a pas de sable à l'étranger, couleur
D'érable au fond de ton cœur, comme elle disait, j'ai peur du vent qui fait
Tout s'envoler, et l'émotion qu'on peut pousser trop loin aux îles. Est-ce
Que je t'aime encore, j'espère sur le sable pris.

MAVOCA

Ma vocalité est elle correcte ou dispensable, sidérante plutôt que sidérale, alors mélodie en sous sol, ou « en sou seul » la clé du pouvoir n'est pas dans la boite à gant, car un moignon ne peut témoigner pour une main, même une caresse, qui s'userait à roder sur une chair qui l'a vomie.
Ma localité est-elle collecte ou repérable, considérant plutôt que sidéré, alors harmonie en mi dos, ou « en doux mil » les clés du couloir ne sont pas dans l'espoir de la botte de gants, car mes moignons n'ont plus de colère, s'ils espéraient des armes, ils se sont brûlés à frémir, ils se sont cruauté fidèle ornés de misère.
On s'attendait à tous, plutôt qu'à tout, souvenirs ne sont que larmes en sommeil, mais elle aime voir d'autres choses parle et reparle cite dans la rugosité d'un langage bancal et sans estime que mes mots n'ont plus de cœur, comme s'ils en avaient eu un, non, des cœurs, des cœurs par bouchons, par wagons car je ne parle jamais pour moi qui n'existe pas, qui ne suis pas né, je ne parle que pour eux, les mots comme les morts, les souvenirs d'Elsa pour ceux qui lisent, les souvenirs de Marie pour ceux qui comprennent, les souvenirs d'une fée adorée pour ceux qui savent aimer, mais pour les autres qui baignent dans la sanie de larmes trop longtemps taries, pour les autres je n'ai plus de colère, je n'ai plus de rugissement, mes mots se sont déclarés ailleurs, je ne commente plus l'évènement ici pas plus qu'ailleurs, si j'écrivais tout ce que je vis ou tout ce que je danse, il n'y aurait pas d'estime autre que sur la roue, la cinquième roue, et le cas rosse oui le cas rouge, celle qui prend les rêves et les mets dans des boîtiers, et danse autour en *disant « dans les bois t'y es ».*
Ma volatilité est un espoir, celle de sortir un soir du fumoir, car elle est belle et aussi charmante et les mots ont aussi de la chance quand ils savent faire sortir la couleur tendre au défaut de la douleur rouge, qui bouge.
Ma vocalité est elle correcte ou dispensable, sidérante plutôt que sidérale, alors mélodie en sous sol, ou « en sou seul » la clé du pouvoir n'est pas dans la boite à gant, car un moignon ne peut témoigner pour une main, même une caresse, qui s'userait à roder sur une chair qui l'a vomis.
Ma localité est-elle collecte ou repérable, considérant plutôt que sidéré, alors harmonie en mi dos, ou « en Dou mil » les clés du couloir ne sont pas dans l'espoir de la botte de gants, car mes moignons n'ont plus de colère, s'ils espéraient des armes, ils se sont brûlés à frémir, ils se sont cruauté fidèle ornés de misère. Ils se sont témoignés des larmes en échange dans les jardins au loin in the Miller skies.



Joane Michaud

Joane Michaud est née dans la région du Bas Saint-Laurent au Québec. C'est au début de l'adolescence qu'elle se découvre une véritable passion pour la peinture à l'huile. Elle continue ses recherches et son cheminement dans cette voie en complétant une formation académique en arts visuels et une autre en arts graphiques.

Depuis plusieurs années, elle participe à de nombreuses manifestations artistiques, symposiums, concours de peintures, expositions dans plusieurs galeries d'art du Québec et de l'étranger.

Ses études en graphisme de concert avec ses talents artistiques lui apportent l'expertise nécessaire pour mener à bien un nouveau projet. Elle se lance dans la création d'une série d'albums à colorier sur le thème des mandalas. À ce jour quatorze albums sont publiés au Canada par les éditions Ada.

Il y a quelques années, l'arrivée soudaine d'une grave maladie bouscule son existence et c'est là que l'écriture s'impose comme une urgence, comme une bouée de secours. À partir de ce moment les mots prennent de plus en plus de place dans sa vie et deviennent même indispensables.

Son premier recueil de poésie « Encore et en corps » voit le jour en 2005, publié aux éditions Salamandres. Le deuxième recueil « Graffitis de plume » est publié en 2006 aux éditions Mille Poètes.

Plusieurs participations (poésies et illustrations) à des recueils collectifs dont plusieurs numéros des Cahiers de poésie, publiés aux éditions Joseph Ouaknine.

Sa quête de sérénité la guide maintenant vers un nouveau défi… Écrire des couleurs et peindre des mots.

Comme frissons d'oiseaux

Deux âmes aux corps sensibles
Se caressent
À vol de douceurs
En pensées légères
Comme frissons d'oiseau
Sous regards de vers

Âmes aux parcours fluides
Se dessinent
Des petits cailloux
En traces de pluie
Sur le brillant des yeux
De vers et de clair

Âmes aux envies frileuses
Se découvrent
La chaleur passion
Mouvements de lignes
Entre touches les mots
Sur vers baladeurs

Tiré de : « Graffitis de plume », éditions Mille Poètes

Toi

Toi
Perle à s’enliser
Rose d’émotion
En bouche

Fruit tendresse
Peau juteuse

Tes mots
Grains de feu follet
Pointe diamant
Carmin

Perce nuit
Dense l’heure

Tes mots
Bulbes d’aquarelle
Teintes charme en soi
Fleuri

Touche-moi
Un long temps

Tiré de : « Graffitis de plume », éditions Mille Poètes

Toile en nuit

Peindre de la dentelle
Légère et plume
En soi offert

Valser de l'âme douce
Regard flottant
Parfum de deux

Chanter de tendre bouche
Vêtue fluide
Corps envoûtant

Jouer de peau matin
Un air d'orée
Rose à cueillir

Tiré de : « Graffitis de plume », éditions Mille Poètes

Par chemin de lune

Un souvenir de sable
Mouvant
Comme une vie de fond
Qui roule
Dans la cale de mes veines

Le temps à s'enliser
Des mots
Au sombre du regard
Écrits
De mille tournants de vagues

Ancestrale beauté
Du geste
En ridules de sang
Gravé
Sur le parchemin des lunes

Tiré de : « Graffitis de plume », éditions Mille Poètes

Nuit de soyeuse

Une ligne
De peine perceptible
Fuyante

Déjà les pleurs
Aux fruits des yeux
Éclatés

Pulpe d'étoile
Provocante

Nuit de soyeuse
Arrosée
De larmes fleurs

Le corps en plis de soi
Surfile à points de mer
Croisant les rêves
D'or matin

Tiré de : « Graffitis de plume », éditions Mille Poètes



Léo Vernay

Léo Vernay, dit le Poète Noir, est né le 17 septembre 1993 dans le Poitou, en France. Il vit actuellement dans la Vienne.
Il commença à écrire des poèmes en 2002, à l'âge de neuf ans. Après une certaine période d'arrêt il se remit à l'écriture en 2005, durant cette année il écrivit un recueil de poésie qu'il fit publier dans la maison d'édition Mille Poètes : « Confrontations - Mes premiers poèmes : l'hiver ».

Vous découvrirez dans les pages qui suivent des poèmes issus de ce recueil. Entre temps il écrivit deux nouvelles.

Il étudie présentement au collège en classe de 3eme et fait les mêmes activités que tous les jeunes de son âge : du roller, du skateboard, la lecture, l'informatique et bien sûr lire et écrire de la poésie.

Jacques Herman écrit du Poète Noir :

> *« On ne manquera pas de relever dans les poèmes de Léo Vernay quelques tournures que l'expérience seule peaufinera, j'en suis sûr. Là n'est du reste pas l'essentiel. Ce qui est primordial, c'est de découvrir le souffle qui traverse cette jeune poésie et qui peut nous toucher si nous sommes capables d'ouvrir notre pensée et notre cœur aux poèmes que nous dit, que nous susurre ou que nous crie parfois la toute jeune génération.*
>
> *« Léo Vernay, à condition d'écouter les conseils de ses aînés, de chercher sans cesse et avec humilité, à rendre plus subtile ses modalités expressives - et c'est le travail de toute une vie - et de persévérer dans la voie qu'il s'est choisie, nous offrira encore, dans les années à venir, des poèmes issus de ce désir de se hisser sur des plans qui dépassent notre vil quotidien. »*

Dans l’agonie des mes tourments

Poèmes poésie poètes vers rimes
Ma vie n’est plus liée qu’à ça
Elle s'accroche à un fil d'acier
Un fil fin mais solide
Elle s'accroche à la poésie
Elle ne vit plus que de ça
Ma vie est triste
La poésie c'est la petite bougie
Qui éclaire mon cœur noir de cendre
Mon cœur, du moins ce qu'il en reste
Il est noir et néfaste
Je pleure, mes larmes sont toujours là
Comme dans tous mes vers
Toutes mes poésies
Elles font partie de ma vie
Je ne suis plus homme
Je suis néant
Et je meurs, je meurs lentement
Dans l'agonie de mes tourments
Je suis ivre d'angoisse
En manque de vie
Ma plaie ne veut pas se refermer
Au contraire elle s'ouvre
Et s'infiltre en moi
Telle du poison
Sauvez-moi de cette décadence
Si longue et si douloureuse
Je me vois sombrer
Je ne rêve plus
Je ne dors plus
Et quand je ferme les yeux
Les visions qui me harcèlent
Me font crier
Crier ma vie.
L'apogée est une des dernières choses qui me reste.
Je rends mon dernier souffle
Mon dernier souffle de déchéance.

Quand j'écris

Quand j'écris
Je me libère
Me libère de mes souffrances
Me libère de mes secrets
Me libère de mes angoisses
Quand j'écris
Je m'échappe
M'échappe du monde
Et je me réfugie dans le mien
Celui de la poésie
Je me réfugie dans mes écrits
Je pleur dans mes mots
Les larmes que je n'ai plus
Je cri dans mes vers
Avec la voix que je ne possède plus
Et mes souffrances je vous donne
Dans ces poèmes si fragiles

Mystère

Dès que je t'ai vu mes yeux se sont ouverts
Ils se sont mis à briller, briller comme un soleil
Avec une telle intensité que tout m'est apparu
N'avais je pas raison de te regarder
Et de me laisser envoûter

Je ne rêvais pas tu étais bien là
Et si bizarre était cette sensation

Que de t’aimer avec le cœur
Et non avec les yeux.

Tes yeux

Dans le noir de tes yeux
J'ai vu un poème
Celui qui les faisait briller
De cette couleur malice
Il faisait battre mon cœur
A la vitesse de la torpeur
Il faisait danser mes sens
De ces vers fruités
Ces fruits défendus
Ces fruits convoités
Par les démons moqueurs
Et les anges intrépides
C'est le fruit d'Adam et Eve
Qui pousse dans tes yeux
C'est la vie toute entière
Que je rêve dans tes yeux
Et c'est tes yeux si brillants
Qui racontent l'infinie poésie
Mais moi ce que je veux
C'est exister à tes yeux

La poésie

Pourquoi la poésie est-elle un art ?
Elle l'est car elle émerge du plus profond de soi.
Tel un Picasso qui peint sa toile;
Un Van Gogh qui se décrit ;
Un Mozart qui raconte sa vie en musique
La poésie est belle ou triste, elle est comme celui qui l'écrit.



Pierre Charette

Pierre Charette viens tout juste de publier son premier livre, « Rêve Mortel ». Écrivain depuis son enfance, il a toujours été fasciné par les rêves ainsi que les raisons de notre existence sur la planète terre.

Diplômé en Techniques de la documentation et en Techniques de l'informatique, il a aussi étudié en psychologie, théologie, philosophie et depuis quelques années, la spiritualité des temps moderne. Il est donc naturel pour lui de partager ses connaissances au travers de ces histoires.

Il est présentement en train d'écrire son deuxième roman, dont il va explorer des sujets un peu plus osés et controversés, comme le suicide.

Voici donc un extrait de « Rêve mortel » publié aux éditions Mille Poètes.

CHAPITRE XVIII

Rencontre du Troisième Type

Nick se retrouve une fois de plus dans l'espace, mais cette fois-ci il est assis sur la météorite. Il voit la terre encore plus proche et il se sent complètement submergé par un sentiment d'amour. Plein d'étoiles brillent avec une grande intensité, mais il n'est pas aveuglé par la lumière qu'elles projettent. Il se dit immédiatement à lui-même qu'il était dans un rêve et sa conscience changea d'un seul coup. Pour la première fois, il réalisait vraiment que ce n'était qu'un rêve, mais qu'il devait y participer pour trouver des solutions. Il sentait qu'il avait plein pouvoir sur ce qui passait.

- *Enfin, nous voilà de nouveaux réunis Nick*, dit une voix douce. Nick se retourna pour voir en face de lui un homme habillé comme un vieux sage. Ses cheveux et ses sourcils étaient grisâtres. Il portait un chapeau de magicien, ce qui fit sourire Nick, car il avait l'allure d'un personnage médiévale. L'apparence classique d'un magicien.

- Vous semblez me connaître ?

- *Bien sûr, je m'appelle Malec, même toi tu me connais, mais ne t'en fais pas tu ne peux pas savoir qui je suis quand tu es un humain.*

- Ah…. Et pourquoi donc ?

- *Parce que tu joues le rôle d'un être humain. Nous avons choisi les rêves pour nous communiquer, ce pourquoi tu as commencé à rêver peu à peu, pour te préparer à aujourd'hui. Tu es tellement beau en être humain Nick, et c'est avec amour que je te dis cela, car un jour tu te souviendras de tout. Mais le temps terrestre est important en ce moment, comme tu le sais déjà la fin d'un monde approche…*

- Mais pourquoi détruire la terre ? Pourquoi moi ? Dites-moi ce que je dois faire, suis-je vraiment supposé sauver la planète ? La terre représente quoi au juste ? Je ne sais plus quoi faire où penser tout va tellement vite…

- *La planète est un système, tout comme ton corps humain et elle fonctionnent dans une structure qui soutient l'humanité. La terre fût créée méticuleusement pour les êtres humains qui y habitent. De façon que tout se balance naturellement, afin que chaque être humain puisse y vivre en sécurité. Ensuite, les anges ont commencé à s'incarner dans la matière, en oubliant totalement qui ils sont. Tu as toi-même décidé de venir ici pour sauver la planète.*

- Heu… OK… Vous voulez dire que tout est planifié ? Que ma destinée est déjà écrite?

- Pas tout à fait, tu as écrit ton scénario, mais tu as toujours le libre choix, tu peux changer ton scénario quand tu veux. L'énergie dans votre passé pouvait prédire l'avenir beaucoup plus facilement qu'aujourd'hui, ce pour quoi Nostradamus fût l'un des grands hommes de cette époque. Il pouvait taper dans l'énergie du moment présent et découvrir le prochain choix des humains, prédire le futur finalement. Aujourd'hui l'énergie change, l'énergie change constamment, votre terre change et vous aussi. Les apparences sont parfois trompeuses Nick, n'oublie jamais ceci. Les humains d'aujourd'hui peuvent prendre contrôle de cette énergie, le futur devient donc que des possibilités…

- Je ne suis pas certain de comprendre ce que vous dites… je suis un ange ? Quoi ? Mais que dois-je faire Malec ?

- Tu dois faire ton vrai travail.

- Mon vrai travail ? Mais je suis encore jeune, je n'ai pas encore commencé à vraiment travailler et mes parents veulent que j'étudie le plus longtemps possible pour me trouver un bon emploi.

- Ha-ha, j'admire beaucoup ton innocence, les humains me fascinent, c'est important que tu t'occupes de ta vie trois dimensionnelle, mais je parle ici du travail d'un Guerrier de la Lumière.

- Ah ! C'est pour cela que dans mon rêve on m'a dit que j'étais un guerrier, mais qu'est-ce que c'est au juste un Guerrier de la Lumière ? ? ?

- Un guerrier de la lumière est un être humain qui a réussie à trouver son essence divine, qui â réussis à s'éveiller de la dualité terrestre. Qui prend tout à coup conscience de son rôle et qui ne voit plus le bien et le mal de la même façon. C'est l'ange-humain qui est venu souvent sur cette terre jouée différent rôles. Tu as une veille âme Nick, te souviens-tu de qui tu es vraiment Nick ? Parfois les êtres humains croient tellement dans leur limitation qu'ils croient n'avoir aucun pouvoir. Chaque être humain est un ange et chacun créer sa réalité. Tu es un de premiers guerriers de la lumière qui va aider la planète à casser la magie de la dualité.

- Heu… OK… est-ce que tout ceci est relié à ce que ma blonde appelle la spiritualité ? Elle parle comme vous.

- C'est le mot que vous employez les humains pour définir cette énergie. Ceci a toujours existé et a toujours été, mais maintenant tu fais face à l'ancienne spiritualité et la nouvelle. Tous ceux et celles qui font partit de ton entourage font partit de ce plan, chacun à son rôle à jouer, essaie de le voir de cette façon tu comprendras mieux l'ensemble du casse-tête.

Malec lui fit un dernier sourire et disparut. Une brume blanche l'enveloppa et une lumière aveugla Nick. Il mit ses mains devant lui pour se protéger les yeux. « *Pourquoi on ne comprend jamais ce qu'ils nous disent au début* » pensa Nick.

Nick se réveilla.

CHAPITRE XIX
Standby Ego

Le lendemain, lorsque Raymond arriva au travail, on sentait que le rythme des gens avait accéléré considérablement. Les gens parlaient fort et certains pleuraient.

- Bonjour Raymond, Damien veut vous voir pronto, dis Joanne l'assistante administrative, la météorite prend de la vitesse, on pense qu'elle pourrait atteindre la terre plus vite que prévu.

- Quelle est la date rouge ?

- Instable.

- Quoi ? C'est impossible, comment peut-elle prendre de la vitesse ?

- Il semble y avoir une poussée de rayons gamma, ceci la pousse en direction de la terre.

- Ah, les fameux rayons gamma, à quelle puissance gravitationnelle agit-elle sur la météorite ?

- Variable de 101 à 144, changement aux deux heures, ce qui est encore plus alarmant, car il se pourrait bien que nous ne puissions pas prédire avec exactitude la date précise de son impact sur la terre. Enfin, Damien a tous les détails.

- Je veux tous les dossiers sur mon bureau, merci Joanne.

Raymond sentait son cœur accéléré tout à coup. Il se rendit compte aussi de la façon « *formelle* » dont il parlait au travail, comme un langage protocolaire et impersonnel. Pendant une fraction de seconde, il sentait qu'il devait cesser de parler ainsi…

* * *

Nick avait décidé d'aller chercher des beignes et du café avant d'aller chez Stéphanie, après son rêve intense avec Malec, il se sentait plein d'énergie. Pour une fois il n'avait pas rêvé à un cauchemar. Le film ainsi que son rêve coïncidaient avec les événements. Il commençait peu à peu à prendre conscience que peut-être les messages sont non seulement dans ses rêves, mais aussi dans la réalité. « *Donc… si je comprends bien, je suis un guerrier de la lumière et ma mission est de sauver le monde* ». Il trouvait cela un peu ridicule, pourquoi lui ? Pourquoi ne pouvait-il pas vivre une vie normale comme les autres ? Devenait-il fou ?

Quand Nick revint avec les beignes et le café, ses amis l'attendaient avec impatience. Il avait acheté quelques journaux à potins, à la une de l'un d'eux on pouvait lire : « *La fin du Monde est proche* ». Habituellement Nick se foutait de ces journaux, il se disait que ce n'était que des mensonges, mais pour une raison inexplicable, il l'avait acheté quand même. Sa perception de sa réalité commençait à changer.

- Regardez ce que j'ai acheté, un journal sur la fin du monde.

- Ah non ! Pas ces journaux stupides ? Ha ha ! Qu'est-ce qui te prend Nick, tu crois vraiment que la fin du monde va arriver ? Dis Christian en pouffant de rire.

- Bien sûr que je crois que la fin du monde va arriver, cela ne veut pas dire que tout à coup ce journal est vrai. Il faut lire entre les lignes, c'est comme un message venu de l'univers.

- Mmm… Tu es vraiment bizarre toi tout à coup, que se passe-t-il Nick ? Parle-moi.

- C'est parce qu'il commence à changer Christian, dis Stéphanie, quand tu commences à accumuler des connaissances spirituelles, ta façon de voir la vie change… Et ceux comme toi qui décide de ne pas nous faire confiance ou simplement être assez ouvert d'esprit resterons dans leur petit monde trois dimensionnel, je suis peut-être un peu dur avec toi Chris, mais je ne t'en veux pas et je ne suis pas fâché, c'est seulement une observation. Pour mieux nous comprendre, il faut que tu sois ouvert.

- Vous commencez à me faire peur avec cette nouvelle religion… Moi je fais plus confiance au scientifique et vous parlez en paraboles constamment et ça ne fait aucun sens.

- Ce n'est pas une religion Chris, je ne peux pas te changer, il faut que tu changes toi-même et par toi-même, toi seul es le maître ultime de ta réalité. Sers-toi de ces connaissances pour créer ta propre réalité. Mais c'est une réaction typique que tu as, je te comprends, je pensais comme cela avant.

- Écoutez, je ne veux pas vous décourager, mais je ne veux pas vraiment comprendre, je vais mourir un jour et c'est tout ce qui compte pour moi… Je crois que quand mon cerveau arrête, il n'y a plus rien après… Enfin, je veux dire que…

- Je sais Christian, interrompit Stéphanie, nous t'acceptons comme tu es avec ton système de croyances. Fais de même avec nous, observe ce que l'on fait. Je croyais aussi avant que tout serait fini quand l'on meurt, mais je sais que ceci est le résultat de notre dualité. Elle est très forte, tu sais, la dualité. Ton petit monstre vert en dedans de toi est très fort !

- La dualité ? Un monstre ? Tu vois à chaque fois que tu parles de cela je comprends rien. Je crois ce que je vois, je crois dans ce que je lis dans les journaux et ce que je vois a la télévision…

* * *

Le vortex s'ouvrit une fois de plus. Les Anges sortirent pour jouer de la musique ainsi qu'envoyer de l'énergie d'Amour. Ils devaient préparer la possibilité d'une mort. Une mort pour les humains, mais une naissance pour les Anges. Ils communiquaient aux guides pour les avertir d'une possibilité de funérailles terrestre ainsi qu'une grande célébration céleste…



Axel Gaspart

Né le 6 juin 1977, Axel Gaspart vit à Gerpinnes (Belgique). Il est ingénieur en construction et travaille dans un bureau d'études. On dit de lui qu'il est hédoniste, calme et solitaire. A ses temps perdus, il s'essaie à la poésie, entre une représentation d'opéra, un diner gastronomique et un livre d'estampes japonaises.

Axel publia en 2006 son premier recueil de poésie aux éditions Mille Poètes : « ellipses ». Patrick Duquoc dit de lui :

> *« Les montagnes ne craignent que le vent, mais il ne les fait guère bouger, le sable lui se laisse entraîner au voyage mais ne craint pas le vent, les ballons multicolores qu'on lâche aussi dans ce vent parent l'instant d'une instinctive ellipse. Tel est l'art quasi-japonisant d'Axel, et c'est peut-être de la transe contemplative devant ses livres d'estampes que naissent les traces de sentiment qu'il dépose en traces d'encres sur une page, comme aussi ces pas zen qui ornent/parent le jardin japonais.*
>
> *« Il marque ainsi par le geste d'un syncrétisme entre la peinture et la poésie, mélancolie des couleurs que l'on pose en touches impressionnistes « blanc le ciel est blanc immensément blanc si blanc » tel est le cadre entre les silences, « et de l'argent à flots pour y tremper notre âme/noire comme notre sang » et le calame trace l'ombre autour du vide, l'acte de peindre fait naître celui de dépeindre, culture du geste qui s'efface par la graphie. Axel brosse des retables autour de nos éducations sentimentales, éducations qui remplacent/compensent celle de l'œil, et là donc permet et même autorise le condensé, l'ellipse. »*

Comme un poison dans le vin

Blanc le ciel est blanc immensément blanc si blanc
Qu'il va nous pisser du lait
Le ciel a des branches ridiculement fines
Le ciel a le remord gris

De ce ciel suaire de nos sombres désirs
Nous n'en avons plus besoin
Tous nous voulons la nuit la nuit mille et unie
La nuit délice la nuit

Et il nous faudrait bien des croisières dorées
Des piscines au soleil
Et de l'argent à flots pour y tremper notre âme
Noire comme notre sang

Orabanne

Le vent balançait doucement
De grands buildings le long des routes
Comme aujourd'hui grimant
La mer ô mon cœur en déroute

La mer vous console et toujours
Un mat des focs et on divague
À couler l'ombre de ses jours
Dans les vagues

Suivant les rameaux similors
Sans bruit nous descendions la sente
Et quand j'y pense alors
Près de l'eau je vais et m'absente

Dans les vagues
Une mire d'or et dansante

Le même soleil s'est couché
Sous bien d'autres nuits étoilées
Pour autant d'entichés
Dont la flamme s'en est allée

Ne nous laissant de cet ennui
Qu’une attente inflexible et vague
Et les pas noyés pour des nuits
Dans les vagues

Seule en son lit de sable fin
Qu’un rayon paresseux éclaire
Et peint de rose enfin
Clairement dénudée elle erre

Dans les vagues
Suspensions d'un rêve sans fin

Versé du pur calice...

Versé du pur calice injecté de sang là
Ce vaste silence à même cette innocente
Main que tu balanças pour la nuit de l'absente
Taire en les toits la lisse et lancinant éclat.

Nulle torche ne glisse aux murs de l'au-delà.
Or si la ville en sa pâleur évanescente
D'un cri raide encensa nos vies croupissantes,
Ces drames en coulisse où l'on meurt sans éclat,

L'esprit qui s'endort sous l'obscure auréolée
Veut rêver tout son soul les saintes envolées
Et soufflant la verveine aux quatre coins du vent

Ne peut tristement sûr des saisons érigées
Qu'en une lente et vaine ellipse du néant
Seul graver son nom sur l'immensité figée

Rondeaux faciles

II

Où sont ces doux mots que l'on aime ?
Dans quels sous-bois sous quels atours
Aimer ou haïr sans humour
Et sans peur n'être que soi-même ?

Tours de babils murs de phonèmes
Nos voix s'y perdent en détours
Où sont ces doux mots que l'on aime ?
Dans quels sous-bois sous quels atours...

Comme un désert que l'on essaime
Grain après grain de mes amours
La clepsydre en a fait le tour.
Las si l'heure est aux chrysanthèmes
Où sont ces doux mots que l'on aime ?

Haïkus

Nuages d'hiver
Sans bruit passant calmement
Tic tac de ma montre !

♦

Gouttes suspendues
Dans le jardin immobile
Un oiseau distrait

♦

Cloporte à mes pieds
Errant avec la poussière
Comme il me ressemble !

♦

À deux au balcon
Une guêpe bat des pattes
L’autre des antennes

♦

Pêcheur dans sa barque
Grain à la surface de l'...
Oh il n'y est plus !

Table des matières

Préface de Michel Larroche p. 5

Jacques Abeasis p. 9
Alain Gurly p. 15
Thierry Rollet p. 21
Patrick Simon p. 27
Noureddine Mhakkak p. 33
Roger Mialon p. 39
Claudéa Vossbeck-L'Hoëst p. 45
Sandra Géraldès-Forasté p. 51
Hélène Bureau p. 57
Emile Audigier p. 63
Marie-Pierre Demon p. 69
Philippe Lemoine p. 75
Jean-Baptiste Pedini p. 81
Rémi Valet p. 87
Frédérique Bourdin p. 93
René Dumas p. 99
Jean Cylaix p. 105
Karen Dauch p. 111
Elisa Noel p. 117
Angélique Allain p. 123
David Girard p. 129

André Labrosse	p. 135
Monique Dea	p. 141
Pierre Pellegrini	p. 147
Guy Boulianne	p. 153
Andréa Noel	p. 161
Elodie Hervé	p. 167
Philippe Audiger de Neuville	p. 173
Brigitte Willigens	p. 179
Jacques Thorin	p. 185
Christiane Kuhk	p. 191
Ghislaine Graffard	p. 197
Corinne Lakhal	p. 203
Dominique Montalieu	p. 209
Théodore Ouedraogo	p. 215
Jenny Marty	p. 221
Jean Saint-Vil	p. 227
Stéphane Chenevas-Paule	p. 233
Roger Massé	p. 239
Marie Claire Bloch	p. 245
Mikel Benoit	p. 251
Amel Hamdi Smaoui	p. 257
Patrick Duquoc	p. 263
Joane Michaud	p. 269
Léo Vernay	p. 275
Pierre Charette	p. 281
Axel Gaspart	p. 287

Éditions Mille Poètes LLC

http://www.mille-poetes.com
info@mille-poetes.com